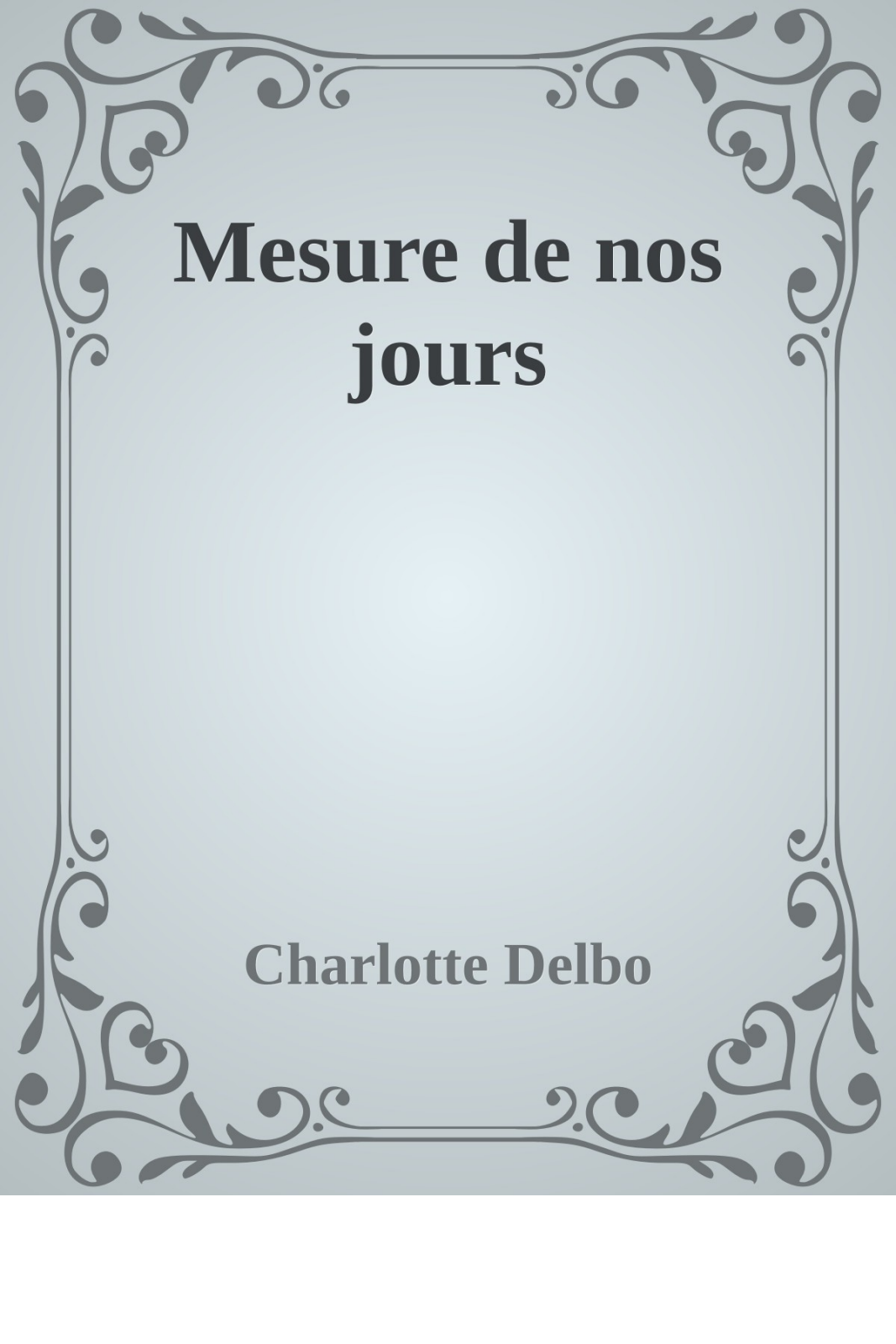


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the entire page.

Mesure de nos jours

Charlotte Delbo

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

DOCUMENTS

CHARLOTTE DELBO

AUSCHWITZ ET APRÈS

III

**MESURE
DE NOS JOURS**



LES ÉDITIONS DE MINUIT

CHARLOTTE DELBO

AUSCHWITZ ET APRÈS

III

MESURE
DE NOS JOURS



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1971 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour l'édition papier

© 2013 by LES ÉDITIONS DE MINUIT pour la présente édition électronique

www.leseditionsdeminuit.fr

ISBN 978-2-7073-2682-9

Je me souviens de tout le monde même de ceux qui sont partis.

Pierre REVERDY.

Au voyage de retour, j'étais avec mes camarades, les survivantes d'entre mes camarades. Elles étaient assises près de moi dans l'avion et à mesure que le temps s'accélérait, elles devenaient diaphanes, de plus en plus diaphanes, perdaient couleur et forme. Tous les liens, toutes les lianes qui nous reliaient les unes aux autres se détendaient déjà. Seules leurs voix demeuraient et encore s'éloignaient-elles à mesure que Paris se rapprochait. Je les regardais se transformer sous mes yeux, devenir transparentes, devenir floues, devenir spectres. Je les entendais encore, je commençais à ne plus comprendre ce qu'elles disaient. À l'arrivée, je ne les reconnaissais plus. Dans la foule des gens qui nous attendaient, elles glissaient, disparaissaient, reprenaient apparence un instant, si impalpables, si irréelles, si fuyantes, que je doutais de mon existence propre. Elles ont joué ce jeu de feu follet pendant tout le temps où nous piétinions d'un bureau à l'autre, se perdaient, se retrouvaient, me retrouvaient, disaient des mots que je ne saisisais pas, s'évanouissaient encore et se fondaient enfin dans la foule des gens qui nous attendaient, englouties pour toujours dans cette foule. Elles avaient si bien perdu de leur réalité pendant le voyage au long duquel je les avais vues se métamorphoser de minute en minute, s'effacer lentement, imperceptiblement, inexorablement, devenir spectres, que je ne me suis pas aperçue tout de suite de leur disparition. Sans doute parce que j'étais aussi transparente, aussi irréelle, aussi fluide qu'elles. Je flottais au milieu de cette foule oui glissait tout autour de moi. Et soudain, je me suis sentie seule, seule au creux d'un vide où l'oxygène manquait, où je cherchais ma respiration, où je suffoquais. Où étaient-elles ? J'ai constaté leur disparition quand il était trop tard pour les appeler, trop tard pour courir à leur recherche – et comment courir dans cette foule glissante ? D'ailleurs la voix me manquait et mes jambes se paralysaient. Où étaient-elles ? Où êtes-vous Lulu, Cécile, Viva ?

Viva, pourquoi l'appeler maintenant ? Viva, où es-tu ? Non, tu n'étais pas dans l'avion avec nous. Si je confonds les mortes et les vivantes, avec lesquelles suis-je, moi ? Il me fallait admettre – et c'était une conclusion très longue à formuler, et jusqu'à ce que j'y parvienne, j'étais prise dans une angoisse qui me laissait errante, glissante et flottante –, il me fallait admettre que je les avais perdues et que désormais je serais seule. Où chercher secours ? Rien ne viendrait à mon secours. Crier était inutile, crier à l'aide était inutile. Tous, dans la foule qui m'entourait, étaient prêts à m'aider, étaient là

pour m'aider, mais ils se proposaient avec leurs moyens à eux dont je savais l'inutile. Les seuls êtres qui pouvaient m'aider étaient hors de portée. Nul ne pouvait les remplacer. Avec difficulté, par un grand effort de ma mémoire – mais pourquoi dire : effort de la mémoire, puisque je n'avais plus de mémoire ? – par un effort que je ne sais comment nommer, j'ai essayé de me souvenir des gestes qu'on doit faire pour reprendre la forme d'un vivant dans la vie. Marcher, parler, répondre aux questions, dire où l'on veut aller, y aller. J'avais oublié. L'avais-je jamais su ? Je ne voyais ni comment m'y prendre ni par où commencer. L'entreprise était hors de mes forces. Il n'y avait qu'à renoncer. Renoncer ou remettre à plus tard. D'abord, il fallait réfléchir. Je flottais dans la foule qui me portait sans s'en rendre compte car je ne pesais rien, ma tête se vidait. Réfléchir ? Comment réfléchir quand on ne possède plus un mot, quand on a oublié tous les mots ? J'étais trop absente pour être désespérée. J'étais là... Comment ? Je ne sais. Mais étais-je là ? Étais-je moi ? Étais-je... J'étais là et ce serait faux de dire que je ne savais que faire, je ne pensais pas et je ne me demandais pas s'il y avait quelque chose à faire. Savoir, se demander, penser, ce sont des mots que j'emploie maintenant.

Combien de temps suis-je restée sur ce banc où l'on pouvait croire que je méditais ou que je me reposais ? Combien de temps ai-je passé à ne pas méditer, à ne pas réfléchir, à essayer de me rappeler comment on fait pour se rappeler. Me rappeler quoi ? Je ne savais plus ce qu'il fallait se rappeler. Dire que j'avais froid comme lorsqu'on a la fièvre, dire que j'étais épuisée, c'est facile à avancer aujourd'hui en guise d'explication. Je ne sentais rien, je ne me sentais pas exister, je n'existais pas. Combien de temps suis-je restée ainsi en suspension d'existence ? (J'ai retrouvé mes mots depuis, vous voyez.) Longtemps, longtemps. J'ai gardé de ce temps des images brumeuses où pas une tache claire ne permet de distinguer le sommeil de la veille. Longtemps.

Avec beaucoup d'effort, je crois me souvenir que j'étais couchée, que des gens venaient me voir. Ils m'embrassaient, ils me parlaient, ils me racontaient des choses, ils me posaient des questions. Pour les questions, ils ont vite cessé, je ne répondais à aucune. J'entendais leurs voix de très loin. Quand ils entraient dans ma chambre, mon regard se voilait. Leur épaisseur interceptait la lumière. Au travers de ce voile, je les voyais sourire d'un sourire encourageant et je ne comprenais rien à leur sourire, rien à leur attitude, rien à leur gentillesse – enfin, j'ai supposé plus tard que c'était de la gentillesse. C'est presque impossible, plus tard, d'expliquer avec des mots ce qui est arrivé à l'époque où il n'y avait pas de mots. Pourquoi viennent-ils me voir ? Pourquoi parlent-ils ? Que veulent-ils savoir ? Pourquoi veulent-ils que je sache, moi, certaines choses qu'ils sont prêts à me

dire, qu'ils sont venus exprès pour me dire ? Tout était incompréhensible. Et que tout soit incompréhensible m'était indifférent. Je n'avais aucune curiosité, aucune envie de rien savoir. Ils m'apportaient des fleurs et des livres. Craignent-ils que je m'ennuie ? M'ennuyer... Toutes leurs idées étaient d'un monde à part. Ils craignent que je m'ennuie et ils apportent des livres... Ils posaient les livres sur ma table de chevet et les livres restaient là sans que j'aie seulement l'idée de les prendre. Longtemps, longtemps, les livres sont restés là, à ma portée, hors de ma portée. Longtemps. Enfin, on m'a dit que mon absence au monde avait duré longtemps. Mon corps était sans poids, ma tête sans poids. Des jours, des jours, sans penser à rien, sans exister tout en sachant cependant – mais je ne me souviens plus aujourd'hui comment je le savais –, tout en ayant quelque sensation, à peine définissable, que j'existais. Je ne parvenais pas à me réhabituer à moi. Comment me réhabituer à un moi qui s'était si bien détaché que je n'étais pas sûre qu'il eût jamais existé ? Ma vie d'avant ? Avais-je eu une vie avant ? Ma vie d'après ? Étais-je vivante pour avoir un après, pour savoir ce que c'est qu'après ? Je flottais dans un présent sans réalité.

Les amis continuaient à me rendre visite, m'apportaient de nouveaux livres qui s'empilaient sur les autres. Quelquefois, en me soulevant sur mes oreillers, je regardais ces livres sans faire de relation entre des livres et la lecture. Des objets sans usage. Que faire de ces objets ? Et puis je les oubliais et je retournais à mon absence.

Lentement, à mon insu, la réalité a repris forme autour de moi. À mon insu car je n'ai fait aucun effort pour revenir à la surface de la réalité. Je n'avais pas la force de faire la plus petite ébauche d'effort. C'est d'elle-même, par sa propre pesanteur, que la réalité a repris ses contours, ses couleurs, ses significations, mais si lentement... Je découvrais, avec de longs intervalles, un nouveau trait, un nouveau sens. Petit à petit, je recouvrais la vue, l'ouïe. Petit à petit, je reconnaissais les couleurs, les sons, les odeurs. Les goûts, beaucoup plus tard. Un jour j'ai vu – oui, vu – les livres sur ma table de nuit, sur une chaise près de mon lit. Tous étaient à ma main. Ma main ne s'avancait pas vers eux. Longtemps je les ai regardés sans avoir l'idée de les toucher, de les prendre. Quand enfin je me suis risquée à en prendre un, à l'ouvrir, à le regarder, il était si pauvre, si à côté que je l'ai remis sur sa pile. À côté. Oui, tout était à côté. De quoi parlait-il, ce livre ? Je ne sais pas. Je sais que c'était à côté. À côté des choses, à côté de la vie, à côté de l'essentiel, à côté de la vérité.

Qu'est-ce qui n'est pas à côté ? Je me posais la question et j'étais désespérée de ne pouvoir y répondre. Je dis désespérée faute d'un mot qui donnerait idée de ce que je veux dire. Je n'étais pas désespérée, j'étais absente.

J'ai attendu longtemps avant de tenter une autre reconnaissance dans un livre. Elle a été tout aussi déroutante que la première et moi plus désespérée, ou plutôt enfoncée davantage encore dans mon absence.

Qu'est-ce qui n'est pas à côté ? N'ai-je plus rien à trouver dans les livres ? Sont-ils tous répétition futile, description jolie et imagée, suite de mots sans poids ?

Mon découragement en face des livres a duré très longtemps. Des années. Je ne pouvais pas lire parce qu'il me semblait savoir d'avance ce qui était écrit dans le livre, et le savoir autrement, d'une connaissance plus sûre et plus profonde, évidente, irréfutable.

De même que je baissais les yeux pour ne pas voir les visages parce que les visages se dénudaient sous mes yeux, parce que je voyais tout des gens au travers de leur visage dès que j'arrêtais mon regard sur eux, et cela me gênait au point d'être obligée de baisser les yeux, de même je m'écartais des livres parce que je voyais au travers des mots. Je voyais la banalité, la convention, le vide. J'y voyais l'habileté. Et que sait-il celui-là qu'il veut me dire ? Et pourquoi ne le dit-il pas ?

Tout était faux, visages et livres, tout me montrait sa fausseté et j'étais désespérée d'avoir perdu toute capacité d'illusion et de rêve, toute perméabilité à l'imagination, à l'explication. Voilà ce qui, de moi, est mort à Auschwitz. Voilà ce qui fait de moi un spectre. À quoi s'intéresser quand on décèle la fausseté, quand il n'y a plus de clair-obscur, quand il n'y a plus rien à deviner, ni dans les regards ni dans les livres ? Comment vivre dans un monde sans mystère ? Comment vivre dans un monde où le mensonge se colore en couleur aveuglante et se sépare immédiatement de la vérité, comme dans ces mélanges qui se décomposent, où chaque ingrédient reprend sa couleur et sa densité propres ?

Je me suis interrogée longtemps sans trouver la réponse. Pourquoi vivre si rien n'est vrai ? Pourquoi regretter de ne plus pouvoir être dupe, c'est si confortable ? Je me débattais dans un dilemme insoluble. Je regardais les livres inutiles. Tout m'était inutile. Mais à quoi sert de savoir quand on ne sait plus comment vivre ?

Comment cela s'est-il passé ? Je ne sais pas. Un jour, j'ai pris un livre et je l'ai lu. Je voudrais pouvoir dire comment cela s'est fait. Je ne m'en souviens plus du tout. Je ne me souviens pas non plus du titre. Cela ferait bien si je nommais quelque chef-d'œuvre. Non. C'était un livre parmi tous les autres, celui qui m'a rendu tous les autres. Il faudra que j'essaie de me rappeler. C'est si difficile que j'y renonce pour le moment. Qui songe à jalonner un parcours souterrain où il se perd pendant des années avant d'arriver à une flaque de lumière ? Ce souterrain, il sait qu'il n'y retournera jamais, alors pourquoi chercher ?

J'ai résisté à l'injustice
elle m'a prise
et elle m'a remise à la mort
j'ai résisté à la mort
si fort
qu'elle n'a pas pu m'ôter la vie
pour se venger
elle m'en a ôté l'envie
et
elle m'a fait un certificat
je l'ai là
signé d'une croix
pour me servir la prochaine fois.

*

Mon cœur a perdu sa peine
il a perdu sa raison de battre
la vie m'a été rendue
et je suis là devant la vie
comme devant une robe
qu'on ne peut plus mettre.

*

Un enfant m'a donné une fleur
un matin
une fleur qu'il avait cueillie
pour moi
il a embrassé la fleur
avant de me la donner
et il a voulu que je l'embrasse aussi
il m'a souri
c'était en Sicile
un enfant couleur de réglisse
il n'y a plaie qui ne guérisse
Je me suis dit cela
ce jour-là
je me le redis quelquefois
ce n'est pas assez pour que j'y croie.

Moi, c'est tout de suite que j'ai été perdue, dès le retour à Paris. À l'arrivée, nous sommes passés par des endroits bizarres, des préaux transformés en bureaux, avec des tables improvisées, des gens qui s'affairaient. Oui, il me semble que c'était une école, en premier. Comme je ne connais pas Paris, je ne saurais dire où c'était. Ici, il fallait donner son identité, là énumérer ses maladies, là prendre un papier. Puis, on nous a transportés en autobus. Dans le centre, cette fois. Encore une enfilade de tables, encore des questions, encore des papiers. C'était dans un hôtel, je l'ai vu ensuite. L'impression qui me reste est celle d'une foule, une foule où j'étais perdue. Je me souviens très bien qu'au début vous étiez ou devant ou derrière moi, que je me retournais pour savoir si vous étiez bien toujours là, que celles qui étaient devant moi se retournaient et me souriaient. Comment s'est-il fait qu'au terme du défilé devant les tables et les gens qui s'affairaient autour des tables, je me sois retrouvée seule, seule dans une foule où aucun visage ne m'était parlant ? Vous aviez disparu. Je me suis retrouvée seule sans savoir à quel moment nous avons été séparées. J'ai compris plus tard que vous, les Parisiennes, vos familles étaient venues vous attendre et que, les formalités terminées, vous aviez été reprises par les vôtres. Personne n'a dit : « Et Gilberte ? » ou bien alors quand vous vous en êtes aperçu, j'avais disparu, j'étais engloutie dans la foule. Vous deviez être tout étourdies, comme moi. J'étais la seule de Bordeaux. Je suis restée plantée là, dans un désert où personne ne faisait attention à moi, là où se terminait l'alignement des tables. Comme à un carrefour. Je suis restée là, stupide, perdue. Vous n'étiez plus à côté de moi. Il me manquait tout à coup un membre, un organe essentiel. Je ne voyais ni n'entendais plus rien. Une impression de naufrage. Tout avait coulé. Il n'y avait plus un bout d'épave où me cramponner. Quelqu'un, parmi les dames et les messieurs qui s'affairaient derrière les tables et remplissaient les papiers de ceux qui défilaient devant eux, a dû s'inquiéter pour moi. Je me suis réveillée dans la pénombre d'une chambre. Il y avait un lit, un grand lit de milieu où je m'étais allongée tout habillée. J'étais lasse, lasse. Quand je me suis réveillée, il faisait nuit. Ma gorge s'est serrée comme lorsqu'on a peur. Pourtant, je n'avais pas peur. Je me suis demandé ce que je faisais là, pourquoi je m'y trouvais, comment j'y étais arrivée. Une grande fatigue me collait au matelas. Je n'avais pas la force de bouger. J'ai eu – oh ! un instant – envie de savoir où j'étais, une envie lointaine, trop lointaine pour me pousser à me lever, à chercher le

bouton électrique. Je me suis rendormie. Quand je me suis réveillée de nouveau, il faisait toujours nuit. J'avais besoin de sortir, je ne parvenais pas à m'y décider. Après un long tâtonnement, une longue indécision, j'ai allumé. La chambre était une chambre d'hôtel, bien meublée, en style d'imitation comme dans les hôtels assez chics. Elle était grande. Je me suis laissé engourdir par les fleurs du papier, par le lustre – un ange de bronze qui tenait une coupe, non, un amour. Il faut que je me lève, il faut que je me lève. Je me le répétais sans bouger. Enfin, je me suis levée. Une porte entrouverte donnait sur une salle de bains. Les toilettes s'y trouvaient aussi. J'ai tourné les robinets, regardé couler l'eau. Je ne pensais à rien, j'étais absente, perdue. Je retrouvais cette angoisse qui s'était emparée de moi un jour où j'avais failli être séparée de vous. J'avais été poussée de force par une kapo dans une colonne où il n'y avait que des Russes et des Polonaises. Pas un visage familier. J'étais désespérée, anéantie, à l'idée de changer de camp sans vous, de vous quitter, d'être séparée de mon groupe pour être mêlée à des inconnues qui bavardaient sans prêter attention à moi. Je ne comprenais pas un mot de ce qu'elles disaient. Elles semblaient prendre leur parti de quitter le camp. Sans doute étaient-elles entre elles. Mais moi, perdue au milieu d'elles... L'idée d'être séparée de vous me glaçait, me paralysait, m'enlevait tout ressort. J'étais désespérée, aussi perdue qu'un enfant qui a perdu sa mère dans la foule. À la faveur d'une bousculade, j'avais pu m'enfuir – comment y suis-je parvenue ? L'audace du désespoir – courir vers une baraque où je vous ai retrouvées, où vous m'attendiez, dévorées d'inquiétude. Dès que j'ai été au milieu de vous, j'ai été réconfortée, rassurée, réchauffée. C'est une des plus fortes joies que j'ai eues dans ma vie. Et maintenant, me voilà seule dans cette chambre. Le désespoir me submergeait. J'avais rêvé de la liberté pendant toute la déportation. C'était cela, la liberté, cette solitude intolérable, cette chambre, cette fatigue ? Je me suis recouchée comme pour rechercher dans l'oreiller une chaleur, une présence, et je me suis rendormie. Je ne sais plus comment je me suis réveillée ni comment j'ai eu le courage de sortir de la chambre. J'avais laissé la lumière et les fleurs du papier avaient déjà pris un air rassurant. J'ai ouvert la porte, je me suis hasardée dehors. Les couloirs étaient sans fin. Ils faisaient des coudes, des détours, n'aboutissaient nulle part. Je n'osais pas trop m'éloigner. J'avais peur de me perdre. Je me suis avancée jusqu'à un angle du couloir. Fallait-il avancer un peu plus ? Effrayée, je suis rentrée dans la chambre que j'ai reconnue parce que j'avais laissé la porte ouverte. La chambre était devenue mon asile. Je m'étais habituée à son décor, aux couleurs du couvre-lit. Il y avait une coiffeuse, un lavabo, une baignoire, mais je n'avais rien pour faire ma toilette. Il n'y avait ni serviette ni eau chaude. Je me suis passé de

l'eau sur la figure avec mes mains et je me suis assise sur le lit. J'ai attendu sans attendre rien. J'étais là, inerte, ne me demandant pas si je devrais faire quelque chose. Je n'entendais aucun bruit. Je ne savais pas quelle heure il était. J'aurais pu aller à la fenêtre, écarter les rideaux, essayer de me repérer. J'étais sans force, sans initiative. L'idée ne me venait pas d'aller me renseigner pour savoir ce que je devais faire. Y avait-il quelque chose à faire ? Quoi ? Je ne ressentais ni faim ni soif, seulement la fatigue ou le désarroi. La solitude m'accablait. Je ne me souvenais pas des circonstances qui m'avaient conduite dans la chambre. Je ne faisais que me questionner : Où sont Lulu, Cécile, Charlotte ? Et ce n'était qu'une répétition monotone d'une question que je me posais sans chercher une réponse. Je n'essayais pas de me rappeler une adresse. J'étais perdue. Je ne savais que faire et je n'avais aucune volonté de rien faire. Combien de temps ai-je passé dans la chambre ? Je ne sais pas. Des jours, des nuits. Longtemps. Le corridor m'avait effrayée. Je n'avais plus le courage de m'y risquer. Je suis restée longtemps assise sur le lit sans penser à rien. Je crois que je me suis encore endormie.

Quand je me suis réveillée, j'avais faim. J'ai accueilli cette sensation de faim avec délivrance. J'avais faim, j'existais. J'étais si désorientée que je n'imaginais aucun moyen de sortir de cette situation. J'avais faim, où trouver à manger ? Que faire ? Rester dans la chambre, attendre. Peut-être que quelqu'un viendra. Dans un hôtel, il doit y avoir des femmes de chambre. Étrange hôtel où personne ne vient voir ce qui se passe. J'inventoriais minutieusement le contenu de la chambre. Ce manteau, sur une chaise, à qui est-ce ? C'était le manteau qu'on m'avait donné en Suède. Pareil au tien, je crois. Gris. Je ne reconnaissais pas ce manteau. Rien n'offrait le moindre indice, la moindre clé. J'ai découvert la sonnette. Elle n'était probablement pas branchée. J'ai sonné trois ou quatre fois sans que rien ne se produise. Le téléphone, sur la table de nuit, n'était pas branché non plus. J'étais perdue mais je n'avais plus d'angoisse. Perdue, sans énergie. Au terme de mon exploration, je me suis recouchée. Il n'y avait rien d'autre à faire. Je suis encore restée allongée longtemps. Combien de temps ? Je ne saurais pas le dire. Le temps ne me durait pas. Il me semblait seulement qu'il y avait longtemps, longtemps que j'étais dans cette chambre. En me relevant – et pourquoi me suis-je levée ? – la sensation de faim était plus vive. D'abord je ne l'ai pas identifiée. Quand j'ai reconnu que c'était la faim qui me serrait l'estomac, j'ai été rassurée. La faim était assez forte pour me faire mettre debout, pas assez pour me faire aller jusqu'au bout du corridor. Il devait bien avoir une issue, ce corridor... Enfin, j'ai pu me déterminer à sortir. J'ai ouvert la porte et je suis restée sur le seuil, guettant, attendant, me demandant si je devais prendre à droite ou à gauche, hésitante. Je

tenais le chambranle de la porte sans oser le lâcher. J'étais là, indécise, effarouchée. Je ne bougeais pas. J'hésitais toujours entre sortir et retourner dans mon lit quand un homme est passé. Il m'a apostrophée : « D'où es-tu, toi ? »

– D'Auschwitz.

– Moi, je reviens de Mauthausen mais ce n'est pas cela que je te demandais. D'où es-tu ? De quel pays ?

– De Bordeaux.

– Tu as de la famille ?

– Mon père. Il doit me rester mon père.

– Tu attends des nouvelles ?

– Non. Personne ne sait que je suis ici.

– Comment es-tu arrivée ? Tu n'es pas toute seule...

– J'étais avec mes camarades. J'étais avec Lulu, Cécile, Charlotte, Mado. Nous avons été rapatriées de Suède en avion. Je les ai perdues dans les tables, en bas, à l'arrivée.

– Il y a longtemps que tu es ici ?

– Je ne sais pas. »

Il me fatiguait, cet homme, avec ses questions. Le son de ma voix me semblait si étrange... Je n'avais plus la force de parler.

« Tu devrais télégraphier à ton père. On peut envoyer des télégrammes du bureau en bas. »

À l'idée d'envoyer un télégramme à mon père, je me suis sentie plus perdue encore. Non, non, pas cela. Que dirai-je à mon père ? « De retour. Gilberte. » Et mon père pensera : « Et Andrée ? Qu'as-tu fait d'Andrée ? »

« Non, je ne peux pas envoyer de télégramme.

– Tu ne peux pas rester ici éternellement. Il faudra bien que tu rentres.

– Oui. Il faudra bien que je rentre. »

Pourquoi, pendant ces trois années de captivité, avoir tendu ma volonté vers le retour ? Y avais-je cru ? À cause de vous, sans doute. Il fallait rentrer. Rentrer... De là-bas, le retour semblait si improbable. Il ne faut pas croire au miracle... Pourtant, si j'avais tenu jusque-là, c'est que j'avais eu la volonté de rentrer. Ç'aurait été si facile de ne pas revenir. Il fallait rentrer. Toutes, vous disiez : « Il faut rentrer. » Et vous faisiez des projets. Moi, je ne faisais pas de projets, mais j'étais prise dans la détermination commune : rentrer. Il fallait rentrer. Pourquoi ? Seule dans cette chambre, abandonnée, perdue, je ne savais plus pourquoi il avait fallu à tout prix rentrer. « Il faudra bien que je rentre. » J'étais épouvantée. Rentrer, et après ? Je ne voyais pas l'après. Je ne voyais plus du tout quelle raison m'obligeait à rentrer. Revoir mon père... Oui, bien sûr, je voulais revoir mon père. Je redoutais tellement de me trouver en face de lui, que j'aurais voulu

repousser le moment de le revoir, le repousser loin, dans un lointain inaccessible. Mon père... Comment le retrouverai-je ? Il avait été interné à Mérignac, un camp près de Bordeaux. La Gestapo y prenait des otages à chaque attentat de la résistance contre l'occupant, déjà avant mon arrestation. Était-il seulement vivant ? Je redoutais tout. De le retrouver, de ne pas le retrouver. Et je ne pouvais me résoudre à faire un pas pour savoir.

« Viens. On va déjeuner, et après tu expédieras ton télégramme », a dit le camarade de Mauthausen.

Je l'ai suivi dans les couloirs. L'ascenseur ne marchait pas. Nous sommes descendus par l'escalier, un grand escalier recouvert d'un tapis rouge, et il m'a conduit à la salle à manger.

Après m'avoir installée, le camarade de Mauthausen a dit : « Attends-moi. Je te rapporterai ton plateau. » Je devais vraiment être pitoyable. J'étais assise au milieu de la salle à manger pleine de gens, perdue, plus perdue que jamais. Je n'osais pas lever les yeux vers les gens des autres tables. Beaucoup semblaient se connaître, bavardaient, s'interpellaient d'une table à l'autre, dans un brouhaha où je ne distinguais rien. Je voyais des visages dans une brume qui les rendait lointains et indéchiffrables. Le camarade de Mauthausen revenait avec des assiettes et m'en tendait une. « Mange, tu as faim. » Il me versait un verre de vin. « Bois, cela te remontera. » Le vin était mauvais, du moins il m'a paru mauvais. La soupe... Il me semble que c'était de la soupe. Ou des pâtes, peut-être. Je ne sais plus. J'ai mangé sans y faire attention. J'aurais voulu pleurer, trouver refuge dans des larmes. Je pensais à pleurer. J'y pensais comme à une chose très douce. Si je pouvais pleurer... Depuis que j'ai laissé Dédée là-bas, je ne pleure plus. Tu pleures, toi ? Que de larmes j'aurais pu verser pourtant, après la mort de Dédée. À la mort de Viva, à la mort de grand-mère Yvonne, à la mort de toutes nos Bordelaises, celles qui avaient été emprisonnées avec Dédée et moi depuis le début. Et pour Berthe, celle que vous avez portée, morte, au retour des marais, le soir, Lulu, Carmen, Viva et toi. Les larmes, c'est encore une grâce qui nous est refusée.

Le camarade de Mauthausen parlait. Il posait des questions. Il s'intéressait à moi, il voulait m'aider. « Mange du pain. C'est bon, le pain, après ce que nous venons de passer. » C'est bon, le pain ? Je n'avais plus faim. Je voulais pleurer et je sentais mes lèvres se crispier comme lorsqu'on va pleurer. Je m'efforçais d'accentuer la crispation de mes lèvres dans l'espoir que les larmes suivraient. Les larmes ne sourdaient pas.

Il y avait de la confiture pour le dessert. « Prends-la si tu veux », ai-je dit au camarade de Mauthausen qui a été content de m'entendre enfin parler. Heureusement qu'il n'attendait pas que je l'interroge, lui. Il était des Basses-Pyrénées. « Alors, tu penses, quand tu as dit que tu

étais de Bordeaux ! Nous sommes pays. Tu vois, si mon télégramme arrive à temps... – je ne sais pas si mon frère est à Biarritz ou à Pau ; il devait déménager ; on déménageait souvent pendant l'occupation –, j'attends un télégramme pour savoir si je prends un billet pour Pau ou un billet pour Biarritz... –, si mon télégramme arrive à temps, nous voyagerons ensemble. » Aussitôt, j'ai eu envie de partir le plus vite possible. Il était gentil, ce camarade. Ses questions marquaient de l'amitié, aucune curiosité. Je ne saurais dire s'il était jeune ou vieux, grand ou petit, je ne l'ai pas vu. J'ai seulement senti sa présence, son désir de m'aider. Sa voix était très lointaine, comme une voix qui vous parvient au travers d'un brouillard. Tout était voilé par un brouillard. J'étais moi-même dans ce brouillard où j'avais perdu tous mes repères.

« Tu as fini ? Viens. Tu vas expédier ton télégramme. »

Il m'a emmenée à un comptoir. Il y avait des formules dans une pile. Le camarade m'en a tendu une, avec un crayon qu'il avait tiré de sa poche. Il était déjà très bien organisé. Le crayon en main, je restais en face de la formule. J'étais vide, la tête tout en brouillard. Je ne trouvais pas un mot. « Eh ! bien, écris l'adresse. Là... » l'adresse... Je ne savais plus le nom de mon père, mon nom. Le camarade m'a repris le crayon et la formule. « Je vais te l'écrire. Il s'appelle comment, ton père ? » J'ai pu articuler le nom, l'adresse. « Et le texte ?

- Le texte... Je ne sais pas.
- Tu es sûre qu'il est à Bordeaux, ton père ?
- S'il est vivant, il est à Bordeaux.
- Tu préfères demander et attendre la réponse ?
- Non. Il faut que je parte.
- Alors, prends le train de quatre heures, tu as le temps de l'attraper. Il y a un train à quatre heures qui arrive à Bordeaux vers minuit. Je le sais. Que j'aille à Biarritz ou à Pau, c'est ce train-là que je devrai prendre. »

Quatre heures. Minuit. Ce soir même. Déjà. Un tremblement d'épouvante me gagnait. Il était vraiment décidé, ce camarade. Je n'avais plus envie de partir et je ne savais pas quelle raison lui donner.

« Ce n'est peut-être pas une bonne idée de partir à quatre heures pour arriver en pleine nuit, si tu n'es pas sûre qu'il y ait quelqu'un chez toi. Si tu partais demain matin pour arriver de jour ? C'est loin de la gare, chez toi ?

- Assez loin.
- Il n'y a sûrement pas de taxis, à Bordeaux.
- Les trams doivent marcher. Ils ont marché pendant la guerre. Je prendrai le tram.

– Bon. Alors, j'écris : « Arriverai Bordeaux Saint-Jean demain samedi... »

Il savait que ce serait samedi, demain... Vraiment, il était organisé,

ce gars.

« Arriverai demain samedi seize heures trente. Baisers. » Voilà. Tu signes comment ?

– Gilberte.

– Tu veux que je relise ? » J'ai fait signe que non. Il tendait le télégramme à une dame derrière le comptoir. « On ne paie pas. » Pourquoi a-t-il ajouté cela ? Je n'avais pas esquissé un geste pour chercher de l'argent dans ma poche. Je n'y avais pas songé. Un geste oublié. Je ne savais pas que j'avais de l'argent. Je m'en suis aperçu à Bordeaux. La prime de rapatriement.

« Et maintenant, je vais te montrer où il faut que tu prennes ta feuille de route. C'est gratuit aussi. » Et il m'emmenait à un autre comptoir. Des gens attendaient. Nous avons pris leur suite.

« Tu as ta carte de rapatriée ? »

Quand en finira-t-il avec ses questions... Il est brave, ce camarade, mais pourquoi a-t-il tant d'énergie ?

« Carte de rapatriée ? Qu'est-ce que c'est ?

– On a dû t'en délivrer une quand tu es arrivée ici.

– Alors, elle sera dans ma chambre.

– Va la chercher pendant que je fais la queue. »

J'étais si effrayée à l'idée de le quitter, de me trouver seule dans les couloirs, de me perdre dans les couloirs, que j'ai été tentée de répondre : « Je ne veux pas partir. » Le camarade attendait, patient, amical. J'ai dit : « Je ne sais pas où est ma chambre. » Je devais avoir l'air épuisé. Le camarade me regardait. J'étais en nage. La sueur dégouttait de mon front sur mes sourcils, s'y retenait un instant, coulait sur mes joues, tombait sur ma robe.

« Tu as le 326. Juste à côté de moi. Si tu me dis où se trouve ton papier, j'irai te le chercher.

– Je ne sais pas.

– Bon. Reste là. Je fouillerai. »

Il est parti. Je me suis sentie soulagée. Il était vraiment trop énergique pour moi. Ma faiblesse était si grande, si grande ma fatigue, que je ne pouvais pas supporter son allant. J'avais l'impression qu'il me bousculait, qu'il me poussait, qu'il me forçait, alors qu'il était gentil et qu'en un moment il était devenu mon propre frère, je m'en rends compte maintenant. Quand il est revenu, c'était mon tour. J'étais si affolée d'avoir à parler, à répondre, à expliquer, si affolée maintenant qu'il fallait donner un commencement d'exécution à mon projet, le rendre inéluctable, que j'aurais voulu fuir. Mais le camarade de Mauthausen allait de l'avant : « Bordeaux, pour demain matin » et il montrait mon papier. Je ne bougeais pas, je me faisais petite derrière le camarade tant j'avais peur de répondre encore à des questions.

« Voilà. C'est ton bon de transport. Ne le perds pas. Je le mets là, dans ta poche, avec ta carte de rapatriée », et il pliait soigneusement les papiers.

« Tu n'as pas de mouchoir pour t'essuyer la figure ? Tu es en sueur.

– Non, je n'ai pas de mouchoir.

– Attends. Le mien est propre. » Il m'a épongé le visage avec son mouchoir, doucement, délicatement. Je me sentais tout à fait stupide. En même temps, cela ne me gênait pas, d'être stupide avec ce camarade.

« Maintenant, tu devrais aller te reposer jusqu'au dîner.

– Je ne sais pas le chemin de la chambre.

– C'est au troisième, je vais te conduire. »

J'ai eu du mal à monter. Ces escaliers rouges étaient interminables. Le camarade de Mauthausen me précédait. Il m'attendait à chaque palier et, pour le dernier étage, il m'a aidée en me prenant par la main. « Tu es comme moi. Tu ne peux plus voir les escaliers. » Il disait cela avec une espèce de sourire. Je n'ai pas compris pourquoi il disait cela. Il avait dû tailler l'escalier de Mauthausen, mais, à ce moment-là je ne savais pas qu'il y avait un escalier à Mauthausen. Devant ma porte, il a dit : « C'est ici. Tu vois : 326. » Je ne l'ai pas remercié. J'avais honte de me conduire comme une idiote, j'aurais voulu lui dire un mot gentil pour le remercier. Aucun mot ne me venait à l'esprit et il me tardait tellement d'être seule que, la porte à peine franchie, je l'ai laissé et je me suis jetée sur le lit, à bout de forces.

Il faisait encore clair quand il est venu me chercher pour le dîner. On dînait de bonne heure. C'était en juin et il faisait grand jour dans la salle à manger. Dans ma chambre, non. Je n'avais toujours pas tiré les rideaux. La salle à manger était aussi animée que le matin. Le brouhaha bourdonnait dans ma tête. J'aurais préféré rester dans la chambre, mais le camarade avait insisté et je n'avais pas assez de volonté pour lui résister.

Pendant le dîner, il est allé faire le tour de la salle et, en revenant, il m'a dit d'un ton encourageant : « Il y en a d'autres qui prennent le même train. Vous aurez une voiture qui vous conduira à la gare. Il faudra que tu sois dans le hall à sept heures. » Je réfléchissais, ou du moins j'essayais de réfléchir. Tout était si décousu dans ma tête que je ne parvenais pas à formuler une idée, à ajuster une phrase. Demain matin, sept heures, dans le hall. C'était aussi irréalisable qu'un voyage en Chine. Comment saurai-je qu'il est sept heures ? Je me suis demandé si je ne devrais pas rester toute la nuit dans le hall, ou bien rester dans mon lit, laisser passer l'heure et ne pas partir. Le camarade de Mauthausen était organisé et perspicace. Il ajoutait : « Je leur dirai de frapper à ta porte. Il y en a deux qui sont au même étage que toi. Si j'avais reçu mon télégramme, je serais parti avec toi. J'aurais dû le

recevoir aujourd'hui. C'est bizarre... »

Était-il inquiet de n'avoir pas reçu son télégramme ? Je ne m'en suis pas préoccupée. Je ne faisais attention à rien. Tout se passait derrière un brouillard. Derrière ce voile de brouillard, j'entendais les questions du camarade : « Et ta mère ? Tu n'as plus ta mère ? » Et je m'entendais lui répondre. Ma voix était aussi derrière le voile de brouillard.

« Ma mère est morte à la naissance de ma sœur.

– Alors, tu as une sœur...

– Elle est morte à Auschwitz.

– Je comprends, a dit le camarade. Ça va te faire un coup de rentrer. »

Mon père m'attendait à la gare. Il n'avait pas changé. Il était seulement un peu voûté, fatigué. Il m'a embrassée. Il n'a posé aucune question. Par des Bordelaises qui étaient rentrées avant moi, il avait appris que Dédée ne reviendrait pas. Mon cœur défailait et j'aurais voulu que le trajet dure longtemps, longtemps.

À la maison, tout était resté en place. Les affaires de Dédée ici ou là, sa chambre, tout était comme avant. Au fur et à mesure que le brouillard se dissipait, les objets reprenaient leurs contours, leur usage, leur passé, leurs marques. Tout devenait tranchant, tout devenait menaçant. Je ne savais comment faire pour éviter le contact de tous ces objets qui m'encerclaient, m'assaillaient, me heurtaient. Comment fuir, me dissoudre, ne plus être reprise par le passé, ne plus me cogner aux murs, aux choses, aux souvenirs ? En même temps, tout était irréel, comme dépourvu de consistance. Sans consistance et pourtant coupant. Tout était meurtrissure et de fait j'avais l'impression d'être couverte de bleus, aucune partie de ma peau qui ne me fit mal.

Depuis... Comment ai-je fait ? Je me le demande quelquefois. Je ne sais pas. Mon père a été malade. Je l'ai soigné. Il est mort quatre ans après mon retour. Me marier ? Oui, j'y ai un peu pensé. Ça aurait été pour avoir un enfant. Mais tant que mon père était malade – il avait besoin de soins constants – il n'y fallait pas songer vraiment. Après, j'étais trop vieille pour avoir un enfant. Enfin, j'ai trouvé que c'était trop tard. J'ai dû m'installer dans une autre maison. Quitter la maison où Dédée était née, où je l'avais élevée, tout était déchirement. M'installer ailleurs... Je ne suis pas installée. Les choses sont posées là, elles ne sont pas en place, elles ne sont pas incorporées au reste, pas liées entre elles. Elles sont posées, elles n'ont pas pris leur place. J'étais si lasse.

Depuis... Je ne sais pas. Je ne fais rien. Si on me demandait ce qui s'est passé depuis le retour, je répondrais : rien. Je les admire celles qui ont eu le courage de se remettre à vivre après. Mado... Elle s'est mariée. Elle a eu un fils. Elle est utile à son mari, à son fils. Elle a une raison de vivre. Pour celles qui ont retrouvé leur mari, leur enfant,

comme Lulu, c'était sans doute plus facile. Je me demande... Peut-être qu'elles sont heureuses. Être heureux, est-ce une question que nous nous posons, nous ? Je me répète pour m'en assurer qu'il y a vingt-cinq ans que nous sommes rentrés, sinon je ne le croirais pas. Je le sais comme on sait que la terre tourne, parce qu'on l'a appris. Il faut y penser pour le savoir.

Je ne peux pas regarder les gens sans interroger leur visage. Depuis que je suis rentré, c'est ainsi. J'interroge leurs lèvres, leurs yeux, leurs mains. À leurs lèvres, à leurs yeux, à leurs mains, je demande. Devant tous ceux que je rencontre, je me demande : M'aurait-il aidé à marcher, celui-là ? M'aurait-il donné un peu de son eau, celui-là ? J'interroge tous ceux que je vois – passants, inconnus – le facteur, les amis d'avant, la vendeuse – je les interroge tous, partout, n'importe où, tous ceux qu'on frôle ou qu'on côtoie ou qu'on fréquente au long de la vie. Je ne peux pas m'empêcher de les regarder et de les interroger. C'est ainsi que je partage les gens depuis que je suis rentré. Ceux-là, je sais au premier regard qu'ils ne m'auraient pas aidé à marcher, qu'ils ne m'auraient pas donné une gorgée à boire, et je n'ai pas besoin qu'ils parlent pour savoir que leurs voix sont fausses, fausses leurs paroles. Ceux-ci, je les scrute plus longuement bien que j'aie lu tout de suite leur réponse. Je les interroge avec désespoir tant je voudrais qu'ils fussent de ceux qui m'auraient aidé, tant je voudrais pouvoir les aimer – mon père, quand je suis rentré... J'essaie de découvrir dans un pli de leurs lèvres, dans un éclair involontaire de leurs yeux le signe d'un peut-être. J'essaie avec désespoir. Leurs lèvres, leurs yeux restent avares. Eux non plus... Alors qui ? Qui me reste-t-il ? Et je continue d'interroger. Ceux dont je sais au premier regard qu'ils m'auraient aidé à marcher sont si peu... Je me dis que je suis stupide. Je n'ai plus besoin qu'on m'aide à marcher, je n'ai plus besoin qu'on me donne à boire, je n'ai plus besoin qu'on partage son pain avec moi. Maintenant c'est fini. Je ne peux me retenir d'interroger les visages et les mains, les mains et les yeux. C'est une quête misérable. Ce ne sont plus ces questions-là qu'il faut poser aux gens qu'on rencontre dans la vie, mais ceux dont j'ai vu les lèvres s'amincir, le regard se ternir, je n'ai plus rien à leur dire. Je me dis : c'est stupide, il faut passer outre. Je me dis que vraiment cela n'a plus d'importance, aujourd'hui. Qu'est-ce qui a de l'importance, aujourd'hui ? Il reste que je connais des êtres plus qu'il n'en faut connaître pour vivre à côté d'eux et qu'il y aura toujours entre eux et moi cette connaissance inutile.

Chacun avait emporté ses souvenirs, tout son poids de souvenirs, tout son poids de passé. À l'arrivée, il lui a fallu s'en défaire. On entrainait nu. Vous direz qu'on peut tout enlever à un être humain, tout sauf sa mémoire. Vous ne savez pas. On lui enlève d'abord sa qualité d'être humain et c'est alors que sa mémoire le quitte. Sa mémoire s'en va par lambeaux, comme des lambeaux de peau brûlée. Qu'ainsi dépouillé il survive, c'est ce que vous ne comprenez pas. C'est ce que je ne sais pas vous expliquer. Enfin, pour les quelques-uns qui ont survécu. On nomme miracle l'inexpliqué. Et celui qui a survécu, il faut qu'il entreprenne de reconquérir sa mémoire, qu'il faut qu'il reconquière ce qu'il possédait avant : son savoir, son expérience, ses souvenirs d'enfance, son habileté manuelle et ses facultés intellectuelles, sa sensibilité, son aptitude à rêver, à imaginer, à rire. Si vous ne mesurez pas l'effort que cela lui a coûté, ce n'est pas la peine que j'essaie de vous le faire comprendre.

Qu'on revienne de guerre ou d'ailleurs
quand c'est d'un ailleurs
aux autres inimaginable
c'est difficile de revenir

Qu'on revienne de guerre ou d'ailleurs
quand c'est d'un ailleurs
qui n'est nulle part
c'est difficile de revenir
tout est devenu étranger
dans la maison
pendant qu'on était dans l'ailleurs

Qu'on revienne de guerre ou d'ailleurs
quand c'est d'un ailleurs
où l'on a parlé avec la mort
c'est difficile de revenir
et de reparler aux vivants.

Qu'on revienne de guerre ou d'ailleurs
quand on revient de là-bas
et qu'il faut réapprendre
c'est difficile de revenir
quand on a regardé la mort
à prunelle nue
c'est difficile de réapprendre
à regarder les vivants
aux prunelles opaques.

Il me semble que je ne suis pas vivante. Tant sont mortes, il est impossible que je ne le sois pas moi aussi. Toutes sont mortes. Mounette, Viva, Sylviane, Rosie, toutes les autres, toutes les autres. Celles qui étaient plus fortes et plus résolues que moi seraient mortes et moi je serais vivante ? Était-il possible d'en sortir vivant ? Non. Ce n'était pas possible. Mariette avec ses yeux d'eau calme, ses yeux qui ne voyaient pas parce qu'ils voyaient la mort au creux de leur eau calme. Yvette... Non, c'est impossible. Je ne suis pas vivante. Je me regarde, extérieure à ce moi-là qui imite la vie. Je ne suis pas vivante. Je le sais d'une connaissance intime et solitaire. Toi, tu comprends ce que je veux dire, ce que je sens. Les gens, non. Comment comprendraient-ils ? Ils n'ont pas vu ce que nous avons vu. Ils n'ont pas compté leurs morts chaque jour à l'aurore, ils n'ont pas compté leurs morts chaque jour au crépuscule. Nous avons passé les jours à compter le temps, nous avons passé le temps à compter les morts. Nous aurions eu peur de compter les vivants. Et pour chaque mort que nous comptions, nous n'avions ni regrets ni larmes. Une douleur exténuée. Nous n'avions qu'effroi et anxiété : combien de jours jusqu'à ce qu'on me compte, moi ? Comme nous avons compté le temps ! « Le temps que l'on mesure n'est point mesure de nos jours. » Là-bas, si. C'était un poème que tu récitais. Je m'en souviens toujours. Combien de jours jusqu'à ce qu'on me compte, moi ? Qui restera pour me compter ? Tu vois bien que ce n'est pas possible. Avec cette volonté qui nous tenait comme un délire de supporter, d'endurer, de persister, de sortir pour être la voix qui reviendrait et qui dirait, la voix qui ferait le compte final. Avec un vide glacé : pourquoi revenir si je suis la seule qui revienne ? Et me voilà, moi, mais morte aussi. Ma voix se perd. Qui l'entend ? Qui sait l'entendre ? Elles aussi elles voulaient rentrer pour dire. Tous voulaient rentrer pour dire. Et moi, je serais vivante ? Alors que je ne peux rien dire. Vivante, alors que ma voix s'étouffe ? Que nous soyons là pour le dire est un démenti à ce que nous disons.

Un matin, en pleine nuit, quand l'appel a retenti, que je me suis réveillée, Angèle Mercier, à côté de moi, ne bougeait pas. Je ne l'ai pas secouée. Je ne l'ai pas tâchée. Sans la regarder, j'ai su qu'elle était morte. Pourtant, c'était la première, à côté de moi. Elle était morte et il fallait que je saute vite en bas, que je coure vite dehors à cause de la diarrhée. Je n'ai pas crié. Je n'ai pas appelé à l'aide. Je n'ai eu ni répugnance ni étonnement. Angèle était là, morte. Elle est morte

pendant la nuit. Le long de moi. Sans que j'entende rien. Alors moi ? Ce n'est pas possible. Je vis sans vivre. Je fais ce qu'il faut faire. Parce qu'il le faut, parce que les gens le font. Parce que j'ai un fils qui n'est pas encore élevé. Ne crois pas que j'aie jamais la tentation d'en finir. Il n'y a rien à finir. Je me demande comment font les autres, ceux qui sont revenus. Toi, par exemple. Comme moi sans doute. Semblant. Ils vivent en apparence. Ils vont, ils viennent, choisissent, décident. Ils décident où aller en vacances, ils décident de quelle couleur sera le papier de la chambre. Quand nous avons dû à chaque minute décider entre vivre et mourir. Je fais ce qu'on fait dans la vie, mais je sais que ce n'est pas cela, la vie, parce que je sais la différence entre avant et après. Là-bas, nous avons tout notre passé, tous nos souvenirs, même des souvenirs lointains qui venaient de nos parents, nous nous sommes armées de notre passé pour nous protéger, nous l'avons dressé entre l'horreur et nous pour nous garder entières, pour garder notre moi véritable, notre être. Nous puisions dans notre passé, dans notre enfance, dans ce qui avait formé notre personnalité, notre caractère, nos goûts, nos idées, pour nous reconnaître en nous-mêmes, pour nous garder, pour ne pas nous laisser entamer, pour ne pas nous laisser anéantir. Nous nous sommes cramponnées à nous-mêmes. Chacun a raconté sa vie mille et mille fois, a ressuscité son enfance, le temps de la liberté et du bonheur pour s'assurer qu'il l'avait vécu, qu'il avait bien été celui qu'il racontait. Notre passé nous a été sauvegarde et rassurance. Et depuis que je suis rentrée, tout ce que j'étais avant, tous mes souvenirs d'avant, tout s'est dissout, défait. On dirait que je l'ai usé là-bas. D'avant, il ne me reste rien. Ma vraie sœur, c'est toi. Ma vraie famille, c'est vous, ceux qui étaient là-bas avec moi. Aujourd'hui, mes souvenirs, mon passé, c'est là-bas. Mes retours en arrière ne franchissent jamais cette borne. Ils y butent. Tous les efforts que nous avons faits pour empêcher notre destruction, pour persévérer dans notre nous, pour maintenir notre être d'avant, tous ces efforts n'ont servi que pour là-bas. Au retour, ce noyau dur que nous avons forgé au cœur de notre cœur et que nous croyions solide parce qu'il nous avait tant coûté, ce noyau a fondu, s'est dissout. Plus rien. Ma vie a commencé là-bas. Avant, il n'y a rien. Je n'ai plus ce que j'avais là-bas, ce que j'avais avant, ce que j'étais avant. Tout m'a été arraché. Que me reste-t-il ? Rien. La mort. Quand je dis que je sais la différence entre avant et après, je veux dire qu'avant je vivais et que j'ai tout oublié de cette vie-là, ma vie d'avant. Maintenant, je ne suis plus vivante. Cette différence, j'en ai l'exacte mesure, la connaissance sensible et ma lucidité ne m'aide pas. Rien ne peut combler l'écart entre les autres et moi, entre moi et moi. Rien ne peut combler la différence, rien l'amenuiser.

Était-ce qu'alors, avant, j'étais jeune et qu'après j'avais une

expérience au-dessus de mon âge, et une lassitude, ou une usure ? Jeune l'ai-je été ? Quand j'ai eu l'âge d'être jeune, c'était la guerre. Non, je n'étais pas jeune. Sotte, naïve, oui. Exaltée. Exaltée par l'action, par la lutte, par son enjeu et par son jeu mortel, par sa dureté, par sa loi inexorable, quand la moindre erreur était irréparable, quand on payait tout de suite, exaltée jusqu'à la folie. Tu te souviens ? Je te l'ai raconté déjà. Dans l'un des billets que nous avons jetés du wagon, pendant le voyage, ces billets à nos parents que les cheminots ont trouvés sur le ballast et qu'ils ont mis à la poste, dans l'un de ces billets j'écrivais : « Je suis déportée. C'est le plus beau jour de ma vie. » J'étais folle, folle. L'héroïne avec son auréole, le martyr qui marche à la mort en chantant. Sans doute nous fallait-il cette exaltation pour tenir dans la clandestinité en faisant semblant d'être comme tout le monde et en frôlant la mort. Ce que je fais aujourd'hui. Je fais semblant d'être comme tout le monde en frôlant la vie. Le plus beau jour de ma vie... C'était le dernier jour de ma vie. Je n'ai pas changé d'âge, je n'ai pas vieilli. Le temps ne passe pas. Le temps s'est arrêté. Je ne suis pas usée. C'est pire qu'être usé, être vidé de vie. Désabusée, s'il faut un mot. Je dis « désabusée » avec mon esprit logique, avec ma pensée calquée sur celle des gens normaux, ceux qui ne sont pas allés là-bas. Je n'ai pas le mot qu'il faudrait. Comment n'être pas désabusé quand après avoir souffert ce que nous avons souffert et tant sacrifié et tant espéré, nous voyons que cela n'a servi à rien, que les guerres continuent, que des guerres plus terribles encore menacent, que l'injustice et le fanatisme règnent, que le monde est encore à changer ? Disant cela, je raisonne. C'est un moi distinct et étranger au mien qui raisonne. L'angoisse que les hommes ne forment pas en face des cataclysmes qui sont près de fondre sur eux devrait me toucher, au moins pour mon fils qui s'avance dans la vie et qui aura à se battre contre les mêmes monstres, contre les monstres que nous n'avons pas anéantis. Je le sais et cela n'atteint pas mon moi profond. Comment l'expliquer ? Je ne peux pas l'exprimer autrement : je ne suis pas vivante. Cette volonté surhumaine que nous avons tirée de nous-mêmes pour rentrer nous a abandonnés à notre retour. Notre provision était épuisée. Nous sommes rentrés, pour quoi faire ? Nous voulions que cette lutte, que ces morts n'aient pas été inutiles. N'est-ce pas affreux de penser que Mounette serait morte pour rien, que Viva serait morte pour rien. Pour que toi, moi, quelques autres, nous rentrions ? Alors, il faut, il faut qu'elle serve notre revenue. C'est pour cela que j'explique ce que c'était, autour de moi. J'en parle à mes collègues, surtout aux jeunes. Je m'arrête quand je les vois prêts à pleurer. Je les vois prêts à pleurer alors que j'ai l'impression de raconter si calmement, si froidement, si platement. Tu vois, je raconte aux autres. À mon mari, non. Lui, je voudrais sentir qu'il comprend.

Pour les autres, je n'attends pas qu'ils comprennent. Je veux qu'ils sachent, même s'ils ne sentent pas ce que je sens moi. Ce que je veux dire quand je dis qu'ils ne comprennent pas, que personne ne peut comprendre. Au moins doivent-ils savoir.

Je ne suis pas vivante. Je suis enfermée dans des souvenirs et des redites. Je dors mal et l'insomnie ne me pèse pas. La nuit, j'ai le droit de n'être pas vivante. J'ai le droit de ne pas faire semblant. Je retrouve les autres. Je suis au milieu d'elles, l'une d'elles. Elles sont comme moi, muettes et dépourvues. Je ne crois pas à la vie éternelle, je ne crois pas qu'elles vivent dans un au-delà où je les rejoins la nuit. Non. Je les revois dans leur agonie, je les revois comme elles étaient avant de mourir, comme elles sont demeurées en moi. Et quand revient le jour, je suis triste. N'est-ce pas terrible qu'elles soient mortes en ayant tant d'illusions, qu'elles soient mortes en croyant que celles qui rentreraient exploseraient de joie, retrouveraient tous les goûts de la vie, n'est-ce pas terrible qu'elles soient mortes avec la certitude que la liberté triompherait et qu'elles mouraient juste avant de voir sa victoire ? La liberté a été retrouvée, c'est vrai, en partie, une si petite, une si misérable partie. N'est-ce pas terrible qu'elles soient mortes en croyant qu'elles mouraient juste avant de toucher le terme, qu'elles mouraient juste avant que se lève notre éblouissante vérité ? N'est-ce pas terrible ? Partout la guerre, la violence, la peur.

En rentrant – oh ! j'ai attendu quelques années, j'étais bien trop fatiguée, au retour –, en rentrant j'ai voulu un enfant. Quand mon fils est né, j'ai été baignée de joie. Je dis baignée parce que c'était comme une eau caressante et tiède qui montait autour de moi, montait en moi, me portait et me faisait légère, heureuse, baignée de joie. Ce fils que j'avais souhaité, il était là, à moi. Une joie calme et bienfaisante. Je n'ai pas pu me laisser porter par cette joie, je n'ai pas pu m'y abandonner. En même temps que montait autour de moi, en moi, cette eau douce et enveloppante de la joie, ma chambre était envahie par les spectres de nos compagnes. Spectre de Mounette qui disait : « Mounette est morte sans connaître cette joie. » Spectre de Jackie qui tendait des mains inutiles. Spectres de toutes ces jeunes filles, de toutes ces jeunes femmes qui sont mortes sans avoir connu cela, sans avoir été baignées de cette joie. L'eau soyeuse de ma joie s'est changée en boue gluante, en neige souillée, en marécage fétide. Je revoyais cette femme – tu te souviens, cette paysanne, couchée dans la neige, morte, avec son nouveau-né mort, gelé entre ses cuisses. Mon fils était aussi ce nouveau-né là. Je regarde mon fils et je lui reconnais les yeux de Jackie, le vert-bleu des yeux de Jackie, une moue d'Yvonne, une inflexion de Mounette. Mon fils est leur fils à toutes. Il est l'enfant qu'elles n'auront pas eu. Leurs traits se dessinent par-dessus les siens, parfois s'y confondent. Comment être vivante au milieu de ce peuple

de mortes ?

J'ai voulu avoir un enfant qui ne connaîtrait pas la peur en devenant un homme. Il a dix-sept ans. Sauf imprévisible grâce du destin, il aura un avenir effroyable. Je ne crois pas non plus aux grâces du destin. Que faire pour lui, pour les autres enfants ? Je suis impuissante, désarmée, aussi dépourvue que nos camarades mortes là-bas.

On dit qu'ils ne sont pas vivants de gens qui n'ont pas d'entrain, qui n'ont pas d'appétit à vivre. Ce n'est pas ce que je veux dire. Évidemment, je ne suis ni optimiste ni gaie – qui de nous l'est ? Qui de nous a retrouvé de la gaieté, ces moments d'insouciance qui sont des reposoirs sur le chemin, qui de nous a retrouvé de l'ardeur à vivre ? Oh ! bien sûr, une flambée parfois, un enthousiasme, non. Avec tous ces morts que nous portons dans nos bras, dans nos cœurs, dans nos mémoires ? Je ne suis pas mélancolique, je ne m'ennuie pas, il m'arrive même de rire. Non, ce n'est pas de la tristesse ni de l'ennui que j'éprouve. Je ne me sens pas vivre. Mon sang bat comme s'il coulait en dehors de mes veines. Tout de moi est en dehors de moi et échappe aux autres. Ne crois pas que je sois constamment préoccupée d'écouter mon pouls, de m'observer. Je m'observe sans le vouloir, sans le savoir, toujours. Ce n'est pas cette impression de sortir d'un rêve quand on se demande si on est éveillé. C'est autre chose. Comme s'il y avait deux parts en moi, l'une de rêve, l'autre d'ailleurs. Je fais ce qu'il faut faire parce que je me dis qu'il faut le faire et je me regarde le faisant et j'en sais l'inutilité. Ma raison dit : « Ton fils. Ton mari. » Il faut que ma raison le dise, sinon ils n'existeraient pas. Ils ne sont pas présents au fond de moi, ils ne font pas partie de moi-même. Ils sont en dehors de moi comme je le suis moi-même.

Je ne me plains pas. Ne crois pas que je me plaigne. Il y en a tant pour qui le retour a été plus dur que pour moi. Gilberte... Je me demande comment elle a fait, comment elle fait encore. Peut-elle s'endormir sans sentir contre elle le corps de sa sœur, peut-elle accepter ses bras vides sans le poids de sa sœur qu'elle a portée contre sa poitrine en la serrant une dernière fois sur son cœur avant de l'allonger dans la neige ? Et toi ? Et toutes celles qui n'ont rien retrouvé, que rien n'a aidées à ne pas remettre en question la décision qu'elles avaient prise, là-bas, de vivre ?

Je ne suis pas vivante. Je regarde ceux qui le sont. Ils sont futiles, ignorants. Sans doute est-ce ainsi qu'il faut être pour vivre, pour aller au bout du temps de la vie. S'ils avaient cette connaissance que j'ai, ils seraient comme moi. Ils ne seraient pas vivants. Je te dis tout cela parce qu'il n'y a qu'à une pareille que je puisse le dire, parce que toi tu le comprends. Je n'aurais même pas besoin de te le dire. Tu sais. Mais peux-tu, toi, m'expliquer pourquoi je ne suis pas vivante,

pourquoi je fais ce que font les vivants sans être des leurs, étrangère parmi eux, obligée de faire semblant pour qu'ils me tolèrent ? Je ne peux aller vers eux à visage nu. Ils croiraient que je les méprise avec leur petit traintrain et leurs petits tracas et leurs petits projets, leurs passions éphémères et leurs désirs fugaces. Et pourtant, si nous avons lutté comme nous l'avons fait, si nous avons tenu, c'était bien pour que les hommes n'aient plus que de petits soucis, des soucis à leur mesure, pour qu'ils ne soient plus entraînés dans la tornade de l'histoire, broyés ou portés au-dessus d'eux-mêmes, pour qu'ils n'aient plus à choisir entre l'héroïsme et la lâcheté, entre le martyre et l'abandon, pour qu'ils retrouvent la vie avec ses petites et ses grandes joies, sans tragique. La vie que nous voulions retrouver quand nous disions : « Si je rentre... » devait être grande, majestueuse, savoureuse. N'est-ce pas notre faute si la vie que nous avons reprise au retour est fade, mesquine, triviale, voleuse, si les espoirs y sont mutilés et les intentions trahies ? J'ai beau savoir que ce n'est pas ma faute, je me sens coupable. J'ai trompé nos morts et je me suis trahie moi-même, dans mes ambitions, dans mon élan. J'ai honte de m'en accommoder. Mounette, si elle était rentrée – et que fallait-il pour qu'elle revînt ? Elle était plus solide que moi. Pourquoi elle et pas moi ? – Mounette, si elle était rentrée, aurait accepté, se serait accommodée ? Elle serait rentrée pour aller au bureau faire un travail ennuyeux et elle courrait le matin en craignant de rater son autobus ? Mounette qui disait : « Si nous rentrons, rien ne sera pareil. » Tout est pareil. C'est en nous que rien n'est pareil. Je sais ce qui en moi n'est pas pareil à ce que j'étais avant, ce qui fait que je ne suis pas pareille aux autres. Cette montagne de cadavres entre eux et moi. Mounette n'est pas morte pour que toi, moi et quelques-unes nous gardions d'elle une image idéale. Elle vit en moi. Les gens qui m'entourent aujourd'hui vivent à côté de moi. Elle vit en moi et je n'ai rien fait de ce que nous nous promettions de faire au retour, de ce que nous devons faire pour que rien ne soit pareil. Elle vit en moi inutilement. Que faire pour que Mounette ne soit pas morte pour rien ? Rien. Car ce n'est rien que ces cérémonies du souvenir, ces commémorations, ces parodies rassurantes pour les gens à qui nous donnons l'occasion de s'apitoyer une fois l'an, l'occasion d'avoir bonne conscience. Quoi que nous fassions, cela ne sert à rien. Vivre dans le passé, ce n'est pas vivre. C'est se retrancher des vivants. Mais que faire pour regagner leur bord, pour ne pas rester paralysé sur l'autre rive ? Nous n'avons aucune prise sur le présent. J'essaie quelquefois d'imaginer comment je serais si j'étais comme tout le monde, si je n'étais pas allée là-bas. Je n'y parviens pas. Je suis autre. Je parle et ma voix résonne comme une voix autre. Mes paroles viennent d'en dehors de moi. Je parle et ce que je dis, ce n'est pas moi qui le dis. Mes paroles vont sur un étroit

chemin dont elles ne doivent pas s'écarter sous peine de toucher à des régions où elles deviendraient incompréhensibles. Les mots n'ont pas le même sens. Tu les entends dire : « J'ai failli tomber. J'ai eu peur. » Savent-ils ce que c'est, la peur ? Ou bien : « J'ai faim. Je dois avoir une tablette de chocolat dans mon sac. » Ils disent : j'ai peur, j'ai faim, j'ai froid, j'ai soif, j'ai sommeil, j'ai mal, comme si ces mots-là n'avaient pas le moindre poids. Ils disent : je vais voir des amis. Des amis... Des gens chez qui on va dîner ou jouer au bridge. L'amitié, qu'en savent-ils ? Tous leurs mots sont légers. Tous leurs mots sont faux. Comment être avec eux quand on ne porte que des mots lourds, lourds, lourds ? J'ai des images derrière les yeux. Que je relâche mon attention, elles jaillissent, passent au premier plan, s'imposent, et ce n'est plus ce que j'ai sous les yeux que je vois, ce sont ces images qui viennent de derrière mes yeux. Il faut qu'à tout moment je les renforce dans leur resserre, sinon elles me sépareront irrémédiablement de ce qui m'entoure. C'est un contrôle perpétuel, épuisant. La nuit, je suis plus libre. Je les laisse venir sur le devant. Elles accourent. Elles n'ont perdu aucune acuité, leurs contours sont précis, implacables. Ce ne sont pas des cauchemars, de ces visions horribles ou terrifiantes. Ce ne sont pas les tas de cadavres que je vois. Non, ce sont des images familières, quotidiennes, le quotidien de là-bas. Un visage, une bouche, des yeux. Tous ces yeux, tous ces yeux qui s'agrandissent dans ces visages qui s'émacient, tous ces yeux qui se décolorent et s'éteignent, tous ces yeux qui défient, ou qui supplient et se résignent. Ou bien un frôlement, un paysage, un détail qui s'éclaire plus crûment, que je reconnais toujours et autour duquel se recomposent tous les autres. Après tant d'années, tant de changements... Après tout ce qui s'est passé depuis. Depuis, je me suis mariée, j'ai eu un fils. J'ai lu des livres. J'ai fait de nouvelles connaissances, de nouvelles relations. Tous ceux que j'ai rencontrés depuis le retour n'existent pas. Ils ne sont pas près des miens, les vrais : nos camarades. Ils sont de côté. Ils sont d'un autre monde et rien ne les fera pénétrer dans le nôtre. Quelquefois, on pourrait croire qu'ils nous rejoignent. Ils prononcent un de leurs mots légers, un de leurs mots vides, et ils basculent aussitôt dans leur monde de vivants.

Je ne suis pas un mort-vivant. Je ne suis ni inerte ni insensible. Ni inactive. Parfois lasse, lasse, mentalement plus que physiquement. Cette fatigue que j'ai à tout instant quand il me faut me réajuster aux gens, à leurs mots légers. On dirait que je vis, à me voir. Je travaille. Je m'occupe de ma maison. Je m'intéresse à ce qui se passe dans le monde, à ce qui se passe dans mon quartier. Je m'intéresse aux études de mon fils, à son avenir. Encore un de ces mots à mensonge, l'avenir... Il a le goût de l'étude. Il réussit assez bien au lycée, très bien même. C'est intéressant un garçon de dix-sept ans. Il me donne

beaucoup de satisfaction. Je suis contente qu'il ne soit pas attiré par l'argent, qu'il fasse des projets sans égard à une brillante carrière, qu'il ne se soucie pas de devenir riche ou important, qu'il ne veuille pas arriver. Il admire ceux qui font ce qu'ils font pour rien, parce que c'est bien, parce que c'est ce qu'ils ont envie de faire. Il me donne des satisfactions, de la joie non. La joie... Du dehors, je suis un vivant parmi les vivants. Mon mari est gentil. C'est un compagnon sûr. Il est attaché à son fils, à sa femme. Je ne me demande jamais s'il comprend parce que je sais qu'il ne comprend pas et je sais depuis que je le connais que mes explications lui échapperont. Suis-je seulement capable d'expliquer ? Il dirait, tranquille, rassurant : « Je sais par où tu es passée. Je sais qu'on ne revient pas de là-bas sans garder des cicatrices qui se redéchirent au moindre effleurement. C'est pour cela que je ne t'en parle jamais. Je veux t'aider à oublier. Parler fait mal. Il ne faut pas en parler si on veut oublier. » Tu vois, tout est faux. Ceux qui nous aiment veulent que nous oublions. Ils ne comprennent pas, d'abord que c'est impossible, qu'ensuite, oublier ce serait atroce. Non que je m'agrippe au passé, non que j'aie pris la décision de ne pas oublier. Oublier ou nous souvenir ne dépend pas de notre vouloir, même si nous en avons le droit. Être fidèle aux camarades que nous avons laissés là-bas, c'est tout ce qui nous reste. Oublier est impossible de toute manière. Même ceux des nôtres qui croient avoir enfoui ce passé au plus secret d'eux-mêmes, même ceux qui y ajoutent des souvenirs nouveaux – des voyages, des aventures, des folies, n'importe – à grandes pelletées, pour le recouvrir, le passé ne passe pas. Le temps ne passe pas. Quand tu te rappelles n'importe quel jour de là-bas, n'importe quel moment qui revient, porté par une odeur... Un jour je crois passer devant les cuisines : c'est que j'ai laissé une pomme de terre pourrir au fond de mon panier à légumes, et aussitôt tout revient : la boue, la neige, les coups de bâton parce que passer par là était défendu... Porté par un goût, une couleur, le bruit du vent, la pluie... Quand mon fils rechigne devant son assiette, je ne lui dis pas : « Si nous avions eu cette côtelette là-bas... », ce serait odieux de dire pareille chose à un enfant et j'ai toujours réussi à faire en sorte qu'il ne soupçonne pas à quel point sa mère est différente des autres mères. Jamais je ne lui ai fait de remarque semblable, mais chaque fois je le pense et chaque fois je m'en veux de le penser et chaque fois je sais qu'il en sera toujours ainsi. Qu'aurais-je fait si l'avais eu un enfant qu'on a du mal à faire manger... Quand tu te rappelles n'importe quel jour, n'était-ce pas hier, n'est-ce pas aujourd'hui ? « Je veux t'aider à oublier, j'y fais mon possible », oui, c'est cela que pense mon mari. Il est délicat parce qu'il croit savoir. Je n'ai jamais essayé de lui faire comprendre. Devais-je m'arrêter de vivre, ne pas me marier parce que nos camarades sont mortes sans avoir eu de mari,

sans avoir eu d'enfant ? J'ai un mari, j'ai un fils. Ce n'est pas injuste, c'est anormal. On dirait que tout ce que j'ai fait, depuis le retour, je l'ai fait pour forcer l'oubli, alors que, je m'en rends compte maintenant, oublier est impossible. Forcer l'oubli en faisant ce que tout le monde fait dans la vie, quel faux calcul ! Cet instinct, ou cette volonté qui m'ont permis de revenir avaient encore sans doute quelque vitalité, au retour. Ils n'étaient pas assez forts cependant pour me rendre vraiment à la vie. Mon mari est là. Je ne peux rien faire pour qu'il se représente ce que c'était. C'est impossible, même si on en parlait pendant toute une vie. Je n'en parle pas. Je ne lui en parle jamais. Pour lui, je suis là, active, ordonnée, présente. Il se trompe. Je lui mens. Je ne suis pas présente. S'il avait été déporté aussi, ce serait plus facile, il me semble. Il verrait le voile sur mes pupilles. Irions-nous alors comme deux aveugles, avec chacun cette connaissance intérieure de l'autre ? Ce serait plus facile peut-être parce que je n'aurais pas besoin de me retenir de dire. Tu demanderas pourquoi je me retiens de dire, de lui dire ? Cela le peinerait. Il saurait que tous ses soins n'ont rien adouci. Je ne suis pas vivante. Les gens croient que les souvenirs deviennent flous, qu'ils s'effacent avec le temps, le temps auquel rien ne résiste. C'est cela, la différence ; c'est que sur moi, sur nous, le temps ne passe pas. Il n'estompe rien, il n'use rien. Je ne suis pas vivante. Je suis morte à Auschwitz et personne ne le voit.

Peut-être avions-nous embelli notre attente
notre attente
ce que nous attendions.
Tout de nous était tendu
vers ce que nous attendions
nos mains prêtes à prendre
dures
douces
sensibles
impatientes
nos cœurs prêts à donner
impatients
avides
inépuisables
nos mains et nos cœurs
vers ce que nous attendions
qui n'était pas ce qui nous attendait.

Ne dis pas qu'ils ne nous entendent pas
ils nous entendent
ils veulent comprendre
obstinément
méticuleusement
une frange d'eux veut comprendre
une lisière sensible à la frange d'eux-mêmes
c'est leur eux du fond
leur vérité
qui reste loin
qui fuit quand nous croyons l'atteindre
qui se rétracte et se contracte et échappe
n'est-ce pas parce qu'ils ont mal
là où nous n'avons plus mal
qu'ils se retirent et se replient...

Ce poète qui nous avait promis des roses
Il y aurait des roses
sur notre chemin
quand nous reviendrions
avait-il dit.

Des roses
le chemin était âpre et sec
quand nous sommes revenus
Le poète aurait menti ?

Non
Les poètes voient au-delà des choses
et celui-ci avait double vue
si de roses
il n'y a pas eu
c'est que nous ne sommes pas revenus
et de plus
pourquoi des roses
nous n'avions pas tant d'exigence
c'est de l'amour qu'il nous aurait fallu
si nous étions revenus.

Le retour a été dur. Nous aurions dû nous y attendre. C'est pourtant à l'après que nous avons le moins pensé. De là-bas, le retour était fabuleux, incroyable, miraculeux. Nous nous accrochions à l'idée du retour, nous nous y accrochions si fort que nous en avons forgé une croyance. Oui, c'était comme la foi : inexpliqué, inexplicable, tout simple. Notre imagination, qui s'élançait dans le merveilleux le plus fantastique pour nous représenter comment nous franchirions les barbelés, s'arrêtait au-delà. Au-delà des barbelés, la liberté. C'était tout.

Oui, je crois que, pour tous les revenants, le retour a été dur. Libres, nous prenions les deuils que nous n'avions pas portés là-bas. Dans le quotidien retrouvé, les vides se marquaient davantage, ceux que nous avions perdus nous manquaient bien davantage. Pourquoi leur absence était-elle moins sensible là-bas et si cruelle dans la liberté ? Peut-être est-ce parce que là-bas rien n'était vrai, je veux dire que tout était en dehors de notre vie réelle. Pour moi, c'est au retour que j'ai vraiment perdu maman. Elle était morte pendant que nous étions en prison, Mariette et moi. Et c'est au retour que j'ai vraiment perdu Mariette. Je l'avais vue mourir là-bas, mais c'est au retour que je n'ai plus eu de sœur. Dur pour tout le monde, pour moi lamentable, le retour. Lamentable, sordide, une somme de détails mesquins.

Mon père s'était remarié pendant que j'étais là-bas. Sa nouvelle femme était beaucoup plus jeune que lui. On avait appris que Mariette était morte. On était sans nouvelles de moi. On me croyait morte aussi. En revenant, je dérangeais tous ses calculs, à cette femme. Le bien qu'elle convoitait était pourtant peu de chose : un petit hôtel de voyageurs que mes parents, partis de rien, avaient réussi à acquérir. Une vie de travail, de privations, d'efforts jamais relâchés. Je suis rentrée. Il n'y avait plus de place pour moi à la maison. Au sens propre. Ma belle-mère avait fait de ma chambre une chambre supplémentaire de l'hôtel. Je reprenais ma chambre, c'était tant de moins par jour, tant de moins par mois dans la caisse. Devant sa nouvelle femme, mon père filait doux. Jamais il n'a eu un mot pour me soutenir, pour me défendre. J'ai dû me battre pour ravoir ma chambre. J'ai menacé de réclamer la part qui me revenait de ma mère. Oui, à ce point-là. J'ai même consulté le notaire pour donner plus de poids à la menace. Me battre, alors que j'étais anémiée, décalcifiée, brûlante de fièvre dès l'après-midi. J'ai reconquis ma chambre et on me l'a fait payer cher. Ma belle-mère m'a rendu la vie intenable. J'ai

tenu bon. Pourquoi ? Je me le demande encore quelquefois. Là-bas, nous luttons pour la vie et maintenant il fallait se battre pour une place où dormir, pour une part de manger. Valait-il la peine de se battre pour cela ? Valait-il la peine d'être rentrée pour cela, d'avoir mis tant d'acharnement à rentrer ? Que de fois j'ai failli lâcher, que de fois je me suis dit qu'il aurait mieux valu ne pas être revenue ! Que j'étais écoeurée ! Quand notre ancien chef de réseau m'a fait la cour, j'étais toute prête à tomber dans ses bras. Il me donnerait tout ce que je n'avais pas : un foyer, une maison, une tendresse, un appui. Hélas ! Tu sais comment cela a fini. Lui, il cherchait une situation. Sauf celui de héros qu'il avait pratiqué – magnifiquement, il faut le dire – dès l'âge de dix-huit ans, il n'avait pas de métier. Évincer mon père – que sa jeune femme avait quitté quand elle avait compris que je me cramponnerais – et je t'assure que de mes mains pourtant amaigries jusqu'à la transparence, je me suis cramponnée à la vie avec une force que je n'aurais pas cru pouvoir encore tirer de moi, au retour – évincer mon père et tenir la caisse, c'est tout ce qu'avait visé mon fiancé. De nouveau les discussions mesquines, les comptes misérables, les dépenses et les recettes qu'on se jette à la tête, les soupçons. « Tu puises dans la caisse. – D'où vient ce manteau ? – Et toi, cette voiture ? » Une bassesse, une vilénie... D'amour, il n'était plus question. Revenir d'Auschwitz et se laisser prendre aux fadaises d'un petit ambitieux, comme une oie blanche du siècle dernier... J'avais dix-neuf ans quand je me suis mariée, mais ce n'était pas mon âge. Mon cœur avait seize ans, l'âge où j'ai été arrêtée, mon caractère était vieux de toute l'expérience du monde, cette expérience hors de toute mesure. Être trompée avec les femmes de chambre comme dans un roman du siècle dernier, avoue que c'est risible. Il m'a fallu des années pour en rire. Combien de temps a duré mon aveuglement ? Peu de temps si on compte en amour, en bonheur. Le temps d'avoir deux enfants.

J'ai divorcé. Je te passe les détails ; aussi mesquins, aussi sordides que le reste, avec les enfants qui servent d'enjeux et d'enchères, les partages et les décomptes. Mon père est mort. Je me suis trouvée seule à la tête de mon affaire. Ce n'était pas ce que j'avais rêvé mais c'était la seule chose que j'étais capable de faire pour gagner ma vie. J'étais en classe quand j'ai été arrêtée. Je n'avais pas même un petit diplôme pour entrer dans les Postes. Tenir l'hôtel, je savais le faire de naissance, pour ainsi dire. Mais que j'étais fatiguée, lasse de cette vie, de cette absence de vie ! Là-bas, j'avais appris qu'il existait tant d'autres choses, grâce aux camarades ! J'avais découvert tant d'horizons insoupçonnés ! Tout ce dont vous parliez : les livres, le théâtre, la peinture, la musique, les voyages... Quelle école, pour moi ! Je buvais vos paroles et je me promettais, si je rentrais... Au retour,

j'aurais voulu tout lire, tout voir. Et j'étais là, rivée à mon gagne-pain, à ma petite ville de province, aux conversations des voyageurs... Je n'avais pas le choix, il fallait élever les enfants. Comment ai-je résisté à vingt ans de cette vie-là ? Grâce à vous, grâce aux livres, grâce à la musique, grâce à tout ce que vous m'aviez appris à connaître. Ma déception a été si grave, au retour, que je ne l'aurais pas surmontée si je n'avais eu cette envie de vivre, cette envie d'apprendre, cette envie de savoir ce que vous saviez, vous les plus grandes, qui aviez vécu et qui racontiez votre vie pendant les appels, pendant les trajets, quand nous nous traînions vers les marais. J'ai eu pendant vingt ans cette providentielle faculté qui m'a aidée à sortir d'Auschwitz : me dédoubler, ne pas être là. Tu sais, au camp, je faisais cela. Tu dis que se dédoubler était impossible là-bas. Moi, j'y parvenais. En passant devant un tas de cadavres, je le voyais, bien sûr, mais vite je détournais les yeux : il ne faut pas regarder, il ne faut pas voir. Et je réussissais à ne pas voir. De même au retour, quand mon mari et mon père se chamaillaient, se battaient, quand mon mari commençait une querelle, je réussissais à me réfugier dans un monde à moi, à m'échapper. Lorsque tout a été réglé – divorce, héritage –, mes filles grandes, j'ai fait mon bilan. – Tu vois, toujours le langage du commerce. Voyons, tu as quarante ans ; si tu veux voyager, si tu ne veux pas finir ta vie devant le tableau des clés, il faut te décider. Bientôt il sera trop tard. Il me semble qu'à quarante ans on ose encore entreprendre, qu'à cinquante ans on se résigne. J'ai pris ma décision : vendre l'hôtel, quitter la France, tenter autre chose ailleurs. Je suis partie pour Porto Rico avec mes filles. Elles sont grandes maintenant, elles ont presque fini leurs études. Pourquoi Porto Rico ? À vrai dire, je ne sais pas. Je n'y connaissais personne, je n'avais pas d'attrance pour cette île-là en particulier. J'étais décidée à m'établir ailleurs, n'importe où mais au soleil, à la chaleur, à la mer, à la lumière, aux couleurs. Alors, m'y voilà. Je suis si bien, je me porte si bien depuis que je n'ai plus froid ! Et les paysages sont si beaux ! J'ai emporté mes livres, mes disques et j'ai, sous ma terrasse, cette mer bleue, transparente, cette mer chaude... Je sais que je devrai travailler ferme pour me refaire une situation. Je suis résolue. À mon prochain voyage – oui, je compte revenir en France une fois par an – j'espère te dire que mes affaires sont en bonne voie. Pour le moment, ce n'est encore qu'ébauche, projet. J'ai peut-être fait une folie... Au moins j'en aurai fait une. Je me demande si tu me comprendras : avoir eu la chance de rentrer d'Auschwitz et vivre après comme si de rien n'avait été...

Vous voudriez savoir
poser des questions
et vous ne savez quelles questions
et vous ne savez comment poser les questions
alors vous demandez
des choses simples
la faim
la peur
la mort
et nous ne savons pas répondre
nous ne savons pas répondre avec vos mots à vous
et nos mots à nous
vous ne les comprenez pas
alors vous demandez des choses plus simples
dites-nous par exemple
comment se passait une journée
c'est si long une journée
que vous n'auriez pas la patience
et quand nous répondons
vous ne savez pas comment passait une journée
et vous croyez que nous ne savons pas répondre.

Vous ne croyez pas ce que nous disons
parce que
si c'était vrai
ce que nous disons
nous ne serions pas là pour le dire.
Il faudrait expliquer
l'inexplicable
expliquer
pourquoi Viva qui était si forte
est-elle morte
et non pas moi
pourquoi Mounette
qui était ardente et fière
est-elle morte
et non pas moi
pourquoi Yvonne
qui était résolue
et non pas Lulu
pourquoi Rosie
qui était innocente et ne savait encore
ni pourquoi vivre
ni pourquoi mourir
pourquoi Rosie
et non pas Lucie
pourquoi Mariette
et non pas Poupette
sa sœur
qui était plus jeune et toute frêle
pourquoi Madeleine
et non pas Hélène
qui couchait près d'elle
pourquoi pourquoi
parce que tout ici est inexplicable.

Rentrer du camp rentrer dans le rang
après l'histoire
le tous les jours
après le maquis
le traintrain de la vie.
Nous disions
que la vie sera belle quand elle sera libre
que la vie sera ardente quand nous serons libres
tout sera simple
transparent
tout nous sera rendu avec la liberté
la beauté l'amour l'amitié
tout
la liberté
c'est tout
il n'y aura qu'à vivre
quoi de plus simple
de plus facile
à celui qui sait souffrir
à celui qui sait mourir ?
Rentrer
Qui de nous osait penser plus loin ?
Rentrer
c'était déjà demander l'impossible
c'était tout demander
oserait-on demander davantage ?
Rentrer
tout nous serait rendu.
Revenir, ce n'est pas tout
c'est revenir pour se remettre à vivre
à vivre le tous les jours
à travailler et à faire des dettes
à faire des économies pour payer ses dettes
à vendre du savon
parce qu'on ne sait pas faire autre chose
à retourner au bureau
parce qu'on ne sait pas faire autre chose
dans la vie de tous les jours
à chercher un logement
parce qu'on ne peut pas vivre autrement
à être à l'heure
parce qu'au travail il faut être à l'heure.

...

De quoi vous plaignez-vous
la vie c'est la vie
de quoi rêviez-vous dans votre là-bas ?
De manger à votre faim
de dormir à votre sommeil
d'aimer à votre amour
À manger à dormir à aimer
vous l'avez
depuis que vous êtes rentrés.
L'histoire
c'est fini
soyez heureux comme tout le monde
l'histoire
c'est un moment
maintenant
c'est la vie.
Et pourquoi donc vouliez-vous revenir ?

Sortir de l'histoire
pour entrer dans la vie
essayez donc vous autres et vous verrez.

« Tu vois, il ne me manque rien. Je suis heureuse. » Elle me conduisait d'une pièce à l'autre, me faisait remarquer des détails d'installation qui rendaient sa tâche plus facile – « parce que le ménage, tu comprends, il faut n'y passer que le moins de temps possible » –, une couleur qui s'harmonisait heureusement avec les autres, un meuble qui venait de l'ancien grenier et qui complétait si bien cette petite pièce d'angle. « N'est-ce pas qu'elle est agréable, notre nouvelle maison ? Tout à l'heure, je te montrerai le jardin. Non. Il vaut mieux que ce soit Pierre qui te le montre. Le jardin, c'est son orgueil. Ici, ce petit coin, je l'appelle mon bureau. Je m'y enferme quand j'ai besoin de méditer, de lire ou d'écrire. L'après-midi, j'écris. Oh ! je ne suis pas un écrivain, je ne me prends pas pour un écrivain. J'écris pour moi. Mais, tu dois éprouver cela, toi aussi, on a besoin de se rappeler, et Pierre aime lire ce que j'écris. C'est ici que j'ai tous mes livres. Je lis beaucoup, tu vois. Il faut que je fasse poser un autre rayon. Ce tas, là, par terre, je n'ai pas de quoi les ranger. J'ai hâte de les voir à côté des autres. Oui, tous des livres sur la déportation. Je crois que j'ai tout ce qui a paru. Je les ai tous lus et je les relis souvent. Il n'y en a pas beaucoup sur Auschwitz. C'est un peu pour cela que j'écris. Tiens, tu vois, j'ai plusieurs cahiers. Je les fais circuler. Comme je ne tape pas à la machine, Pierre les a recopiés. On me les demande. Des amies de ma fille. Oh ! tu sais, Pierre pourrait écrire lui-même. Il a lu tous les livres qui sont ici. Et comme je lui ai tout raconté. Je découpe aussi des articles. Beaucoup sont intéressants. Si tu en as besoin, je peux te les passer. Je m'y plais, dans mon bureau. C'est la pièce la plus tranquille de la maison. Je n'entends rien que le ruisseau qui coule au fond du jardin. Tu l'entends ? Oh ! non qu'il y ait du bruit par ici. Au bout de notre allée de sapins, nous sommes tout à fait au calme. Ici, dans mon bureau, je suis bien. Personne ne me dérange. On sait que lorsque je suis ici, il ne faut pas me déranger. Oui, nous sommes heureux dans notre nouvelle maison. L'autre était bien, mais c'était en ville et je ne peux plus supporter le bruit. Ici, nous ne sommes pas loin du centre, dix minutes à pied. D'ailleurs, j'y vais rarement. Et nous avons le jardin. Viens, nous allons nous asseoir au salon et prendre un petit porto en attendant Pierre. Il ne tardera pas. Tu déjeunes avec nous, j'ai un civet. Pierre serait trop navré de te manquer. Il serait fâché s'il apprenait que tu es venue et que tu ne l'as pas attendu. Pour la première fois que tu viens nous voir... Évidemment, nous sommes un peu loin de Paris. Nous n'allons pour

ainsi dire jamais à Paris. Aussi bien Pierre que moi, nous n'aimons pas beaucoup bouger de chez nous. »

Elle parlait d'une voix feutrée qui s'accordait aux teintes douces des tentures, à la couleur pâle de sa robe, à la lumière filtrée par des tulles froncés et par le feuillage d'un arbre qui remplissait la fenêtre.

« C'est gentil de t'être arrêtée chez nous. Cela fait plaisir de se revoir après tant d'années. » Elle versait le porto dans de jolis verres. « À ta santé ! À la joie de te revoir plus souvent maintenant que tu connais le chemin. » Elle s'était assise et elle m'examinait en souriant : « Comment vas-tu ? Tu travailles ? Tu as repris ton travail en rentrant ? Moi, je n'ai pas pu m'y remettre tout de suite. Tu sais que je tenais la comptabilité dans l'entreprise de mon mari. J'étais tellement fatiguée en rentrant ! J'étais surtout fatiguée mentalement. Je n'arrivais pas à mettre les choses en ordre dans ma tête. Je me demandais comment je ferais pour me remettre à aligner des chiffres. Je m'y suis remise quand j'ai repris des forces, je l'ai fait pendant quelques années et maintenant j'ai pris ma retraite. C'est-à-dire que Pierre a beaucoup diminué son activité. L'âge... et le jardin, maintenant qu'il a un jardin. Il apporte ses livres ici et nous faisons la comptabilité ensemble. Oui, j'étais tellement fatiguée que je croyais ne jamais pouvoir me remettre. Et puis, peu à peu, cela s'est arrangé. Toutes mes facultés me sont revenues. Grâce à Pierre. S'il n'avait pas été là pour m'aider, je n'aurais jamais pu me réadapter. Avec lui, je n'avais pas de difficultés, mais dès que j'étais en présence d'autres gens, même des amis, tout se brouillait. Je ne trouvais plus mes mots, je me mettais à trembler, à transpirer. Si Pierre n'avait pas été là, je me serais enfouie dans une retraite totale. J'y étais déjà, j'étais en retrait de tout : des gens, des choses, des faits. Même ma fille me paralysait. Elle avait treize ans quand je suis rentrée. Je la retrouvais et en même temps je ne la retrouvais pas. Tu penses bien qu'elle était heureuse de retrouver sa maman. Et à cet âge-là, on comprend. Ce n'est pas comme celles qui avaient laissé à la maison des enfants tout petits. Quand elles sont rentrées, les enfants ne les connaissaient pas. Avec ma fille, c'était autre chose, mais elle avait tellement pris l'habitude d'être seule avec son père, de gouverner la maison, qu'elle ne savait plus me parler. On aurait dit que je l'effrayais. Il est vrai qu'avec la tête que j'avais... Tu te souviens ? Plus décharné que moi, je crois que c'était impossible. Quand elle cherchait quelque chose, la clé de la cave ou l'argent pour le lait, c'était à son père qu'elle le demandait. Pendant longtemps, Pierre a continué à s'occuper de tout à la maison. Je ne peux pas t'expliquer comment il s'y est pris : il m'a remise dans la vie sans que je m'en aperçoive. « Comme lorsqu'on apprend à parler aux enfants », m'a-t-il dit une fois. « On leur parle, on leur montre comment on bouge les lèvres, ils vous imitent et un beau

jour ils parlent. » Moi, il me semble que c'est plutôt comme on leur apprend à marcher. J'ai un mari gentil, tu sais. Notre fille s'est mariée, mais la maison n'est pas vide. Nous sommes heureux tous les deux. Nous ne nous ennuyons jamais. Nous passons nos soirées à bavarder. Nous n'en finissons pas de parler d'Auschwitz. Mes souvenirs sont devenus les siens. À tel point que souvent j'ai l'impression qu'il était avec moi là-bas. Il se rappelle tout, mieux que moi, même. Tiens, le voilà. J'entends sa voiture. » Elle est allée à sa rencontre sur les marches. « Pierre, nous avons une visite. Devine qui. Charlotte.

– Ah ! Charlotte ! Que je suis heureux de vous voir enfin. Je ne dis pas de faire votre connaissance ; je vous connais depuis longtemps.

– Vous vous connaissez très bien. J'ai aussi beaucoup parlé de toi à Charlotte, là-bas, n'est-ce pas Charlotte ?

– Oui, en effet, nous nous connaissons.

– Embrassez-vous comme de vieux camarades. »

Il était comme je l'imaginai d'après ce que m'avait dit sa femme. Un peu vieilli, avec un regard un peu mélancolique qu'il n'avait sans doute pas à l'époque où elle me parlait de lui.

« Que c'est gentil d'être venue nous voir. Vous restez quelques jours ? Nous serons si heureux de pouvoir causer tout à loisir.

– Je vous laisse tous les deux un instant. Je dresse la table. Tout est prêt. Trinque avec Charlotte, Pierre. Ton verre est là.

– Alors, Charlotte, comment allez-vous ? Toujours parisienne, toujours au théâtre ? Ma femme fait très bien les portraits. Je vous aurais reconnue tout de suite. Avez-vous repris vos occupations ? Vous n'avez pas eu trop de peine, au début ? Marie-Louise a eu du mal, les premiers temps. Je me demandais si elle parviendrait à se réadapter à la vie. Quand je l'ai vue ramasser des feuilles de choux jaunies qui étaient tombées d'un cageot, chez le marchand de légumes, je me suis demandé si elle redeviendrait une personne normale. Elle se réveillait au milieu de la nuit, elle sautait du lit parce qu'elle croyait que c'était le matin. Je faisais comme elle afin qu'elle ne se sente pas perdue dans la maison endormie. Pour les feuilles de choux, cela a passé assez vite. Après, elle se contentait de les regarder comme avec regret. Elle épluchait la salade en examinant chaque feuille lentement, en essayant de tirer parti des grosses feuilles du tour. Pour le réveil, cela a été plus long. D'ailleurs, nous n'avons jamais repris l'habitude de nous lever à notre heure d'avant. Cela ne me dérange pas, au contraire. En été, il y a toujours à faire au jardin, tôt le matin. Je poudre les rosiers ou j'arrose les tomates pendant qu'elle fait le café. En hiver, j'ai la cave. Là aussi il y a toujours quelque chose à faire. Pour Marie-Louise, en se levant tôt, elle peut se débarrasser de toutes ses tâches ménagères le matin et avoir ensuite son après-midi pour elle. Elle lit, elle écrit, elle répond aux lettres. Elle entretient une

correspondance avec toutes les camarades. C'est comme pour le café. Au retour, elle n'aimait plus le café. Alors j'ai commencé par lui faire de la chicorée. Petit à petit, j'ai mélangé du café, toujours un peu plus, et elle a retrouvé le goût du café. Ç'aurait été dommage, elle aimait tellement son café, avant. »

De la salle à manger, Marie-Louise intervenait en élevant un peu sa voix feutrée : « Ne raconte pas à Charlotte que je mangeais les feuilles pourries.

- Tu ne les mangeais pas, mais si je ne t'avais pas retenue...

- Quelle fringale j'avais, quand je suis revenue !

- Elle ne pouvait pas supporter que sa fille laisse une miette sur la table. La pauvre petite en était toute décontenancée parce que, par ici, nous n'avons guère souffert du rationnement pendant l'occupation. Nous n'avons manqué à peu près de rien ; de sucre, mais nous avions du miel. La campagne est riche et comme nous étions très connus, tout le monde nous approvisionnait. Je n'ai jamais été à court pour les colis. »

Marie-Louise revenait : « Dès que nous avons eu le droit d'écrire, c'est-à-dire dès qu'il a eu mon adresse, il m'expédiait un colis chaque semaine. Un colis de dix kilos. J'aurais presque pu me passer de la soupe et du carré de pain. Tu te rappelles le goût de ce pain ? Un goût de marron d'Inde, tu ne trouves pas ? Je les ai tous reçus, en tout cas tous ceux qu'il a adressés à Auschwitz. Après, à Ravensbrück... Et si tu savais comme il pensait à tout. Il mettait toujours un ou deux mouchoirs pour caler une boîte, entortiller un biscuit. Il pensait à tout, même à écrire au fond des pots en carton.

- Oui, j'écrivais sur le fond du pot – avec un crayon très fin et en appuyant à peine, pour que, par transparence... – et je collais soigneusement un rond de papier qui n'adhérait que sur le pourtour.

- Ils n'ont jamais eu l'idée, en inspectant le colis, de retourner les pots et de décoller les rondelles de papier. C'était fait si habilement. Pas une boursofflure. J'étais assez fière d'avoir trouvé moi-même ! Mais tu sais comme nous faisions avec les colis, là-bas... Rien ne pouvait nous échapper. Nous démontions un emballage comme un horloger une pendule.

- Le dernier colis que j'ai expédié à Auschwitz m'est revenu avec un gros tampon noir « Retour à l'expéditeur », en allemand bien entendu. C'est ainsi que j'ai appris que vous aviez été transférées dans un autre camp.

- Vous n'avez pas eu peur que Marie-Louise soit morte ?

- Non. J'y ai pensé, mais à peine. À ce moment-là, on ne savait pas.

- Pierre, va chercher une bouteille dans ta cave. Du bordeaux, j'ai mis en civet le lapin que Christine a apporté hier.

- Mon bourgogne n'irait pas mal avec un civet. Le chambertin. Mais

si tu dis bordeaux.

– Fais comme tu veux, mais je crois qu'à Paris le bon bordeaux est plus recherché. »

Pierre est sorti. « Comment le trouves-tu, mon mari ? Il est bien comme je te disais, n'est-ce pas ? Et quelle patience il a eue pour m'aider ! Au retour, je ne savais plus rien faire. J'avais peur de tout : d'aller à la poste, au marché. Dès qu'il fallait adresser la parole à quelqu'un, j'étais prise de bégaiements, de tremblements. Pierre ne me quittait jamais. Il était toujours à côté de moi. Et peu à peu, il s'est écarté. Comme on fait avec les enfants quand ils apprennent à marcher, ce que je te disais tout à l'heure. On les lâche en se tenant accroupi devant eux les bras ouverts. Petit à petit, on s'écarte, tout en gardant les bras ouverts. Et quand on les voit assurés sur leurs jambes, on les attend à l'autre bout de la pièce et on les laisse venir tout seuls. Pierre a fait pareil avec moi. Au moment où c'était mon tour, au guichet de la poste ou chez un commerçant, il s'écartait. Dès qu'il me quittait le bras, j'avais l'impression de me noyer, alors il se rapprochait un petit peu et parlait à ma place. Puis, il m'a laissée me débrouiller toute seule, tout en restant à portée de ma main. Tu ne peux pas te figurer ce qu'il a été gentil. »

Pierre remontait de la cave : « Voilà ton bordeaux. J'espère que Charlotte le trouvera bon. »

Les hors-d'œuvre étaient appétissants, le civet exquis.

« Si vous aviez eu cela à Auschwitz ! À votre santé, Charlotte. Revenez bientôt nous voir.

– La prochaine fois, tu mettras un mot. Je te ferai quelque chose de plus fin, de plus original, une spécialité du pays.

– Une des recettes que tu as dû lui donner à Auschwitz... Tu aurais pu servir ton pâté.

– J'y ai pensé, puis il m'a semblé que le cou farci était plus exceptionnel pour une Parisienne.

– À propos, Marie-Louise, je voulais te demander quelque chose. L'autre jour, j'ai eu la visite d'une jeune femme. Je ne sais comment elle a eu mon adresse ni qui l'a envoyée chez moi ; l'une d'entre nous, sans doute. Elle avait appris que j'étais du même convoi que sa mère et elle voulait que je lui parle de sa mère. Malheureusement j'ai été incapable de rien lui dire. Je n'ai pas connu sa mère. En tout cas, je ne me la rappelle pas, je n'avais pas même retenu son nom. J'ai demandé à Mado qui, de nous toutes, a la mémoire la plus sûre. Elle ne s'en souvient pas non plus.

– Comment va Mado ? a demandé Pierre. Qu'est-elle devenue ?

– Elle s'est mariée...

– Oui, nous le savons, et elle n'a eu qu'un fils ? Quel âge a-t-il aujourd'hui ?

– Dix-sept ans.
– Oh ! que je suis content pour elle.
– Comment s'appelait-elle la mère de cette jeune femme ? a demandé Marie-Louise.

– Mathilde. Tu l'as connue, toi ?

– Mathilde ? La Bretonne ? a dit Pierre tout de suite. C'est celle qui avait une fille du même âge que Christine et qui était ta voisine de lit à Romainville ? C'est avec elle que vous aviez formé le projet d'échanger vos filles pendant les vacances. La sienne serait venue à la campagne pendant que la nôtre visiterait Paris. Elle habitait près de la place Clichy, il me semble.

– Oui, c'est celle-là, a dit Marie-Louise. Comment s'appelait sa fille ?

– Monique, a dit Pierre. Elle avait un an de plus que la nôtre. C'est une femme de trente-huit ans aujourd'hui. Comment va-t-elle ? Cela a dû être affreux pour elle de ne pas voir revenir sa mère. Mais pourquoi avoir attendu tout ce temps pour s'informer ? Si elle avait passé un message dans le bulletin de l'Amicale, nous lui aurions écrit. A-t-elle toujours son père ?

– Oui, il s'est remarié, ai-je dit.

– Oh ! a fait Pierre.

– Pierre ne se serait pas remarié si je n'étais pas revenue.

– Ma chérie... Puisqu'elle voudrait qu'on lui parle de sa mère, tu devrais lui écrire, Marie-Louise. Charlotte, vous nous donnerez son adresse. Qu'elle vienne nous voir. Malheureusement tu ne pourras rien lui dire de la disparition de sa mère puisque tu l'as perdue de vue à Birkenau. »

Marie-Louise souriait, contente. « Je te l'ai dit, Pierre est au courant de tout. Il se souvient même mieux que moi. Tu peux lui parler de n'importe laquelle du convoi, il sait qui c'est.

– Oui, dit Pierre, je vous connais toutes. Et quand j'ai vu Birkenau...

– Vous êtes allé à Birkenau ?

– Oui, avec Marie-Louise, il y a quelques années. C'était l'un des tout premiers pèlerinages. Marie-Louise m'avait si bien décrit les blocks, les marais, la place où votre block se tenait pour l'appel, la guérite à l'entrée, tout, que j'ai tout de suite reconnu les lieux : l'endroit où vous avez fait cet appel interminable devant le block 25 dix jours après votre arrivée, le champ où vous êtes restées plantées toute la journée dans la neige et la course où madame Brabander et Alice Viterbo ont été prises. La platebande que vous avez faite le long des barbelés, à l'entrée, en portant de la terre dans vos tabliers, un dimanche, a disparu sous les herbes. Je trouve qu'on aurait dû l'entretenir. Marie-Louise n'a pas pu se rappeler sa place au block 26.

– Tu sais, cela change de voir ce block vide et, comme le toit est à

moitié écroulé, il y fait clair maintenant. Et puis, c'était l'été. Avec le soleil...

– Elle ne savait plus si elle était à droite ou à gauche. En tout cas c'était dans la deuxième travée puisque vous voyiez la cour du 25 de votre place.

– C'était à droite, dans la deuxième travée », ai-je dit. Par chance, je m'en souvenais.

« Tu vois, j'avais raison. Quand tu m'as expliqué que vous voyiez la cour du block 25 mais non la porte, je t'ai dit que c'était sûrement à droite. J'ai pris des photos. Si vous voulez, je vous les montrerai après le déjeuner. Je suis allé au marais. Il y a un petit autobus qui y conduit les visiteurs mais j'ai préféré y aller à pied. Naturellement, ce ne pouvait pas être pareil. Il faisait beau, j'étais bien chaussé. Mais enfin, en pensant à la neige, à vos godasses, aux chiens, au vent, à votre fatigue, je me suis assez bien rendu compte. Marie-Louise se demande encore comment elle a pu s'y traîner après son typhus. Heureusement que vous étiez là pour lui donner le bras.

– Nous nous donnions toutes le bras, ai-je dit.

– Évidemment, j'en ai vu plus que vous n'en aviez vu quand vous y étiez : les crématoires, les chambres à gaz, le mur des exécutions au camp des hommes en bas. Nous avons tout visité. Vous n'y êtes pas retournée, vous, Charlotte ?

– Non. Je n'en ai pas eu le cœur.

– Je comprends. Pour moi c'était différent. J'y allais avec Marie-Louise. – Charlotte, je vous sers encore un peu de civet, je crois que vous l'avez trouvé bon ? – Et Lulu, et Carmen, comment vont-elles ? Celles de la région, nous les revoyons aux cérémonies...

– Nous ne sortons guère, a dit Marie-Louise. Nous sommes si bien chez nous, tous les deux, mais nous allons à toutes les cérémonies. D'abord parce que c'est un devoir, et puis cela nous fait toujours plaisir de revoir les camarades.

– Celles d'ici, nous les voyons assez souvent, mais les Parisiennes, les Marseillaises... Nous avons appris que Carmen s'était mariée au retour et avait eu trois enfants. Vous les voyez souvent, Lulu et elle ? Nous aimerions bien les voir, les recevoir ici. Dites-leur de venir avec Cécile. Quel trio elles faisaient ! Elles avaient du cran, ces trois-là. Nous serions contents de les avoir ici. N'est-ce pas Marie-Louise ? »

Le repas s'achevait. « Pierre va nous faire le café, a dit Marie-Louise. C'est lui qui fait le café. Allons au salon, nous y serons mieux pour continuer la conversation. Vraiment, tu ne peux pas rester, au moins pour cette nuit ? Tu verrais Christine. Elle passe tous les jours à la sortie de l'école. Elle est institutrice, tu le savais ? Elle a si souvent entendu parler de toi qu'elle voudrait te connaître.

– Non, pas cette fois. Je n'ai pas le temps. Tu me pardonnes ?

– Tu reviendras. Reviens avant l’hiver, nous t’emmènerons promener dans la forêt. La forêt est très belle, avec de grands hêtres. »

Nous avons bu le café.

« Charlotte ne veut pas rester jusqu’à demain, a dit Marie-Louise.

– C’est dommage, a dit Pierre. Tu l’aurais emmenée faire une promenade en forêt. Tu lui aurais montré l’endroit où tu as été arrêtée. C’est en plein bois.

– Elle reviendra, a dit Marie-Louise. C’est promis.

– Charlotte, vous savez que vous êtes chez vous ici. Entre camarades », a dit Pierre.

Je les ai laissés sur le seuil de leur jolie maison au bout de l’allée que les sapins faisaient fraîche et sombre.

Dans le wagon, je ne connaissais personne. Je n'étais à Drancy que depuis trois jours quand le départ a eu lieu. Je n'avais pas eu le temps de me lier. On m'avait mise dans un dortoir avec des femmes et des enfants. Aucun ne faisait attention à moi. Aucun ne m'adressait la parole. Aucun ne m'a demandé d'où je venais, qui j'étais, comment j'étais arrivée là. Les gens n'avaient pas de curiosité, sans doute parce qu'ils étaient si préoccupés, si inquiets qu'ils ne s'intéressaient pas aux autres. J'étais là, toute seule. Je restais dans mon coin sans faire de bruit, prenant garde de ne pas gêner mes voisins. J'entendais leurs conversations, leurs appréhensions et leurs supputations. Je me tenais dans mon coin, sérieuse, avec le souci de me conduire en grande personne. Lorsqu'on a fait le rassemblement pour le départ, presque tout mon dortoir a été appelé. Les femmes pleuraient, essuyaient leurs yeux du revers de la main avant de se pencher sur leurs enfants pour les calmer et leur dire doucement de se tenir tranquilles. « Sois bien sage, maman est là. Reste bien auprès de maman. Il ne faut pas perdre maman. » C'était plutôt à elles-mêmes que leurs conseils de sagesse s'adressaient. Elles étaient à bout de nerfs. Les enfants ne s'étonnaient pas. Ils avaient déjà pris l'habitude de n'être plus à la maison, d'être en dehors de leurs habitudes, de la discipline. Certaines s'agitaient pour prévenir leur mari qui était du côté des hommes. Partait-il aussi ? Elles avaient peur d'être séparées de lui. En les reconnaissant parmi les hommes rassemblés pour le départ, elles étaient rassurées.

Quand on nous a commandé de nous mettre en rangs pour nous diriger vers le train, tout le monde était à la fois énervé et hagard. Les femmes qui avaient des enfants s'efforçaient de se dominer. Aucune d'elles n'a eu un mot, un regard pour moi. Je n'étais pas de leur famille. Elles avaient déjà bien assez à faire avec les leurs, surtout celles qui avaient plusieurs enfants. J'étais toute seule et presque fière : j'étais considérée comme une grande personne. Ma docilité n'était pas dictée par la peur. Je ne voulais que passer inaperçue et ne pas avoir d'histoires. J'étais toujours en place au moment voulu, exécutant toujours vite ce qu'on commandait d'exécuter. En marche ! à droite ! à gauche !

Les wagons étaient béants au bord de la voie. Par grandes fournées, on nous y a poussés, les hommes dans les wagons de tête. En montant, ils tordaient le cou pour voir encore une fois leurs femmes et leurs enfants qui attendaient leur tour. Les femmes et les enfants restaient ensemble. Quand le wagon où j'étais a été rempli, les portes se sont

fermées en roulant par secousses dans leurs rainures. Un bruit de fer lourd et heurté. Les portes scellées, nous avons été dans l'obscurité. Les cris sur le quai se sont tus. Je me suis trouvée assise à même le plancher, au milieu de ces femmes que j'avais à peine remarquées pendant les trois jours que j'avais passés dans le dortoir. Les mères avaient rassemblé la paille qui jonchait le wagon pour y allonger leurs enfants. Les plus débrouillardes s'étaient mises dans les angles. On avait laissé les vieilles s'asseoir contre les parois, c'était plus confortable. Montée dans les dernières, il ne me restait qu'une place au milieu, près du baril en tôle qui servirait de tinette. Je serai souvent dérangée. Posément, je me suis installée. J'ai plié soigneusement mon manteau, j'ai étalé mon vieil imperméable sous moi pour ne pas me salir et j'ai enveloppé mon petit baluchon dans le col, afin d'avoir un coussin pour ma tête. Alice m'avait fait emporter mon bon manteau, à cause du froid, et mon vieil imperméable, pour ménager le manteau. Je n'avais aucune idée de la durée du voyage. Les autres non plus. Je m'installais pour le voyage qui serait sans doute très long, dans les meilleures conditions possibles. Personne ne s'occupait de moi. Je devrai prendre soin de moi toute seule.

Les wagons ont attendu longtemps. Peu à peu, les yeux s'habituèrent à la pénombre. Je me demandais combien nous étions. Pendant tout le voyage je n'ai pas réussi à compter. Il faisait trop noir et certaines s'étaient recroquevillées sous des tas de vêtements que je confondais toujours avec un paquet. Nous étions très serrés. Les mères ravalent leurs larmes avec un raclement, comme lorsqu'on a un peu mal à la gorge ; les femmes sans enfant les laissent couler, elles ne font aucun bruit. Les vieilles étaient muettes, hébétées. Toutes s'organisaient par groupe, mettaient leurs couvertures en commun, roulaient des habits qui serviraient d'oreillers. Elles avaient passé des semaines ensemble dans le dortoir, elles se connaissaient. Pour moi, le voyage n'était pas effrayant. Au contraire, j'étais contente de n'avoir pas perdu de temps à Drancy. J'avais hâte de retrouver maman. J'étais sûre que j'allais rejoindre maman. Aussi les désagréments du voyage, l'inconfort, étaient-ils sans importance.

Le train s'est ébranlé. Des enfants ont pleuré. Leurs mères les ont bercés et bientôt ils se sont endormis. Les femmes ont commencé à parler et à se lamenter. Toutes avaient peur. Et quand elles exprimaient leurs craintes quant à ce qui nous attendait, elles annonçaient des choses effroyables, sans songer que peut-être tous les enfants ne dormaient pas et sans ménagement pour moi – ce qui augmentait ma fierté. On ne me prenait pas pour une enfant. J'avais quatorze ans et je me gardais de l'avouer. Je voulais compter pour une grande personne.

Quand le train a pris quelque distance, des femmes ont tiré de leur

sac des carnets et des crayons. Elles ont arraché des pages des carnets, en ont donné à celles qui n'en avaient pas et la plupart ont écrit des billets qu'elles ont pliés petit pour les glisser par les interstices des portes. Certaines n'avaient personne à qui écrire. D'autres leur indiquaient l'adresse de gens sûrs. Tout cela avec des explications compliquées, des encouragements et des doutes. Aucune ne m'a demandé si je voulais un bout de papier. Je n'en avais pas besoin. Mon père se cachait. Je croyais savoir où, mais son domicile devait rester secret. Il apprendrait bien assez vite par ma nourrice que j'étais partie. Je laissais mon père derrière moi, j'allais retrouver maman. J'étais contente. J'imaginai la joie qu'elle aurait en me voyant, le réconfort que je lui apporterais. Alice, ma nourrice, m'avait donné un colis pour le voyage : du lard, un pâté qu'elle avait vite confectionné avec un reste de lapin la veille de mon départ, un pot de beurre salé, de la confiture que nous avions faite ensemble l'automne précédent, des gratons. Pendant les trois jours à Drancy, je n'avais pas touché à mes provisions. Dans le train, je n'y ai pas touché non plus. Je gardais tout pour maman. Maman, depuis six mois qu'elle était là-bas, devait en avoir besoin. À en juger par Drancy, la nourriture ne devait être ni bonne ni abondante, là-bas. Pendant le voyage, je me suis contentée du demi-pain et du morceau de saucisse à peau de papier qu'on nous avait distribués avant le départ.

Le train roulait. Autour de moi, on chuchotait, on sanglotait, on somnolait. Les enfants geignaient. Je pensais à maman. Comment la retrouverai-je ? Ses beaux cheveux dorés, sa peau douce. J'avais envie d'embrasser maman, de passer ma joue contre sa joue, longtemps, de jouer avec ses doigts, avec ses bagues. Non, ils ont dû lui prendre ses bagues. J'avais appris par une lettre de papa que maman avait été arrêtée. Pour moi il ne faisait aucun doute qu'on nous mettait tous dans le même endroit. Donc, je reverrai bientôt maman. Il me tardait d'arriver. Je n'étais pas si sottre pour croire que maman était là-bas comme en villégiature. On devait la faire travailler dur, certainement. À soigner des malades, peut-être. Elle savait tout faire, maman, et elle était si vaillante qu'elle supporterait tout et que bientôt nous serions tous réunis à la maison. La guerre finirait, même Alice qui n'achetait pas de journal et n'avait pas la radio le disait. De notre village du Poitou, la guerre semblait très loin. Nous étions à l'écart de la grande route. Je n'avais jamais vu d'Allemands. Travailler dur, avoir froid et ne pas manger à sa faim, voilà comme je me représentais la vie de maman. Mon petit colis la réjouirait, le beurre lui ferait du bien. J'apportais aussi deux grands chandails que j'avais tricotés en gardant les chèvres de ma nourrice. Pauvre Alice, comme elle avait pleuré en cherchant de quoi faire mon colis ! Entre deux reniflements, elle me faisait ses recommandations : « Sois raisonnable, Ida. Aie bien soin de

toi. Fais attention de ne pas prendre froid. Je te mets une bonne paire de chaussettes de laine. » Les larmes coulaient de ses vieilles joues ridées sur ses vieilles mains ridées. Pourtant, je n'y avais pas prêté attention à l'époque, elle n'était pas si vieille, Alice. Elle devait avoir l'âge de maman, ou, si elle avait davantage, ce n'était guère. Maman était si belle, si élégante. « Tu comprends, Ida, que je ne peux pas te garder. Il faut que tu partes. Ils ont dit que si tu ne partais pas, ils prendraient Émile. Pars. Tu seras vite de retour. » Et elle pleurait de plus belle. Je l'écoutais sans colère, tout en pensant : « Ce que tu es lâche, Alice. Ce que vous êtes lâches, Émile et toi. Pourquoi me laisses-tu partir ? Émile n'aurait qu'à se cacher aussi. Vous connaissez assez de fermes où il s'abriterait. En Vendée, ce serait déjà assez éloigné. Vous ne savez pas ce qui m'attend, là où on m'envoie. Moi non plus, mais on dit que c'est terrible, là-bas. » Puis toutes mes craintes s'étaient évanouies. Une joie me gagnait : j'allais retrouver maman. Je n'y avais pas pensé plus tôt. Que j'étais bête. Alice sanglotait mais elle essayait de parler quand même : « Tu comprends, Ida, que nous ne pouvons pas faire autrement », et elle désenchevêtrait des bouts de ficelle pour terminer le colis. C'était fait, les sanglots s'espaçaient. « Heureusement que j'ai toujours gardé les bouts de ficelle. On n'en trouve plus de nos jours. Tu vois, Ida, il faut toujours tout garder. »

Quand la police nous avait obligés à nous déclarer et à porter l'étoile, mes parents m'avaient envoyée à la campagne. Ils avaient cherché un endroit où on ne saurait pas qui j'étais, où j'irais à l'école, où, en tout cas, je serais mieux nourrie qu'à Paris. Ils avaient d'abord cherché en zone libre mais, quand on a appris que des gens étaient arrêtés par les patrouilles allemandes en franchissant la ligne de démarcation, ils avaient jugé plus prudent de ne pas courir ce risque. Ils avaient trouvé Alice et Émile dans ce tout petit village de Poitou. Émile travaillait comme journalier. Ils avaient quelques chèvres qui paissaient sur les chemins et en bordure des champs, un petit bout de jardin qu'ils cultivaient dans ses moindres recoins. Ils étaient pauvres ; une pensionnaire pour qui les parents paieraient régulièrement serait un appoint appréciable. Ma mère m'avait conduite chez Alice. En me quittant, elle m'avait recommandé d'aller à la messe comme les autres enfants et de bien travailler à l'école. Elle reviendrait me chercher bientôt, avec papa, et nous partirions ensemble en vacances au bord de la mer, sur une jolie plage, avec du sable tout fin et des coquillages. Maman avait donné ses instructions à Alice au sujet de l'église et de l'école. J'étais triste en raccompagnant maman à l'autocar. Bravement je souriais pour montrer que je comprenais très bien la situation. J'avais à peine treize ans mais je crois qu'en effet je comprenais.

La maison d'Alice était l'une des dernières au bord du village, avec

les maisons des pauvres. Je m'y suis trouvée vite chez moi. Alice et Émile étaient de braves gens, au fond. Ils m'aimaient bien. Moi, je découvrais la campagne, les fleurs, les bêtes. Je gardais les chèvres au long des chemins, je les suivais en tricotant comme les paysannes. Maman m'avait envoyé de la laine qui lui restait d'avant la guerre. Elle m'envoyait aussi de l'argent de poche. Je ne le dépensais pas. Je le gardais pour lui expédier des colis : du beurre, du lard, des œufs, tout ce que je pouvais récolter dans les fermes d'alentour. J'allais régulièrement à la gare – ce n'était pas très loin, huit kilomètres, et papa m'avait acheté une bicyclette – pour faire enregistrer mon colis à maman. Les deux employés me connaissaient. « Comment vas-tu, Ida ? Tu es sûre qu'il est solidement emballé, ton colis ? » Ils avaient toujours un mot gentil pour moi. De papa, je n'avais pas l'adresse. Maman, dans chacune de ses lettres, disait qu'il allait bien et qu'il m'embrassait fort.

Après les vacances, je suis entrée à l'école. La maîtresse était très gentille. Je l'aimais beaucoup. Quelquefois, elle me tapotait la joue en disant : « Ma petite Ida, que tu es raisonnable pour ton âge ! Dans ta situation, je comprends, mais c'est quand on est enfant qu'il faudrait s'amuser. » Elle me regardait affectueusement, un peu tristement aussi, me semblait-il. Je travaillais très bien à l'école. Chaque compliment de la maîtresse me remplissait de bonheur. « Tu devrais aller au lycée, disait la maîtresse. Si tu veux, j'arrangerai cela avec une de mes collègues, à T., pour qu'elle te prenne en pension et que tu continues tes études. Ce serait dommage de ne pas aller plus loin. Ici, tu perds une année. » Aller au lycée, j'y pensais aussi. J'espérais bien ne pas perdre toute une année ; bientôt je serais de nouveau auprès de mes parents et j'irais au lycée à Paris. Maman et papa en étaient convenus depuis mon certificat d'étude. Pour le moment – maman me l'avait dit dans une lettre –, ç'aurait été imprudent de quitter le village pour la ville. Au village, j'avais été adoptée et les autres enfants jouaient avec moi sans me demander pourquoi j'étais là. J'étais tout à fait des leurs. Mon prénom pourtant sonnait étranger. Les autres filles s'appelaient Suzanne, Yvonne, Simone. Quand je m'en suis avisée, il était trop tard pour en changer. Tout le pays connaissait Ida et tout le pays m'aimait bien. Le maire, un vieux fermier, était comme un grand-père. Quelquefois il s'arrêtait à la maison et je surprenais, entre Alice et lui, des conversations. Une fois je l'ai entendu dire : « Tant que je serai ici, on ne touchera pas à Ida. Vous n'avez rien à craindre, Alice. » Cela m'avait inquiétée. Je n'ai rien écrit à maman mais je l'ai dit à la maîtresse. « Sois sur tes gardes, ma petite Ida. Si tu pressens le moindre danger, prends à travers champs et rends-toi au chef-lieu de canton. Va directement à l'école. La directrice est une amie, elle te mettra en sûreté. Je la préviendrai dès ce soir, nous dînons justement

ensemble. »

Un jour, j'ai reçu une carte qui n'était pas signée, qui venait d'une ville que je ne connaissais pas. C'était l'écriture de papa. Maman avait été emmenée, on ne savait où. Il ajoutait : « Sois bien sage, continue à bien travailler à l'école », et, à l'adresse d'Alice, il assurait que ma pension serait payée comme avant, par mandat le premier du mois. Et, en post-scriptum : « N'envoie plus de colis, puisque maman n'est plus là. » Ainsi, les Allemands avaient pris maman. J'ai pleuré. Je pleurais tout en conduisant mes chèvres. Je racontais tout mon chagrin à mes chèvres. Je leur disais comme maman était belle, comme elle m'aimait, comme j'étais triste qu'elle soit partie. As-tu remarqué ces yeux mélancoliques qu'elles ont, les chèvres ? On dirait vraiment qu'elles comprennent quand on leur parle.

C'était pendant l'été. L'automne est venu, puis le froid. Je recevais de loin en loin une carte qui me donnait des nouvelles de papa. Pourquoi ne parlait-il jamais de maman ? Depuis le temps qu'elle était partie – et je comptais les semaines, les mois –, depuis qu'elle était partie, elle aurait dû écrire. Puis je réfléchissais. Évidemment, maman n'écrit pas pour qu'on ne sache pas où je suis. Papa écrit mais il met ses cartes à la poste dans des endroits différents et elles ne portent aucune adresse.

Un jour, c'était sur la fin de l'hiver, le vieux maire est passé chez Alice. Je revenais de l'école et j'étais en train de taper mes sabots contre la pierre, sous la fenêtre de la cuisine. Il avait plu toute la journée, il faisait froid, mes sabots étaient alourdis par des mottes de boue. Je tapais soigneusement mes sabots contre la pierre, sous la fenêtre de la cuisine, quand j'ai reconnu la voix du maire. Je suis restée tapie sous la fenêtre pour entendre ce qu'il disait. Il parlait fort, Alice était un peu sourde. Tous deux étaient graves, d'après leurs voix. « Je pouvais être tranquille pour Ida tant que nous avions Bertrand à la gendarmerie, mais Bertrand vient d'être déplacé. Le nouveau capitaine m'a tout l'air d'un faux-jeton, d'un qui veut faire du zèle. Je ne sais que vous conseiller, Alice. Peut-être vaudrait-il mieux, si on en a encore le temps, la renvoyer à ses parents et qu'ils lui cherchent un autre asile.

– C'est impossible. Sa mère a été arrêtée et le père me fait parvenir la pension sans donner d'adresse. Où irait-elle, la pauvrete ? »

Le vieux bonhomme était tout perplexe. Moi, je prenais ma décision. Dire au revoir à Alice et filer par les traverses chez la directrice du chef-lieu. Le maire est sorti. Je lui ai dit bonsoir comme si j'arrivais tout juste. Il m'a embrassée. Mes doutes se confirmaient. Il fallait partir. Aussitôt, j'ai commencé à rassembler des affaires. « Je m'en vais, Alice. Pardonne-moi de ne pas te dire où je vais. Je crois qu'il faut que je me sauve sans perdre un instant. Ne te fais pas de souci

pour moi. Je me débrouillerais. Je sais où aller. » Et je rangeais prestement mes affaires dans un sac.

« Attends, Ida. Ne pars pas maintenant. Tu ne vas pas te mettre en route par ce temps. Le maire n'a pas dit que le danger était à la porte. »

J'ai défait mon sac en me reprochant de m'affoler. Le lendemain à minuit la maison était réveillée par l'arrivée des gendarmes. En entendant l'auto s'arrêter, j'avais compris. Alice qui fondait en larmes était déjà près de mon lit et m'annonçait que les gendarmes venaient me prendre. Ils étaient trois. Trois pour arrêter une gamine de quatorze ans ! C'était plutôt pour se donner du courage l'un l'autre. J'ai bondi, prête à sauter dans la cour par une fenêtre de derrière, à sortir par la fruitière, au fond du jardin, et à m'enfuir en coupant au travers du boccage.

« Tu ne peux pas partir, Ida : Tu ne peux pas. Le capitaine de gendarmerie a dit que, s'il ne te trouvait pas, il emmènerait Émile. »

Je ne pouvais pas partir. Laisser prendre Émile à ma place, c'était impossible. Alice s'est affairée à me préparer des victuailles pour le voyage, se félicitant d'avoir fait un pâté la veille. Les trois gendarmes, debout dans la cuisine, m'attendaient. Ils ne m'ont pas bousculée. J'ai embrassé Alice qui m'a mouillé toute la figure de ses larmes, j'ai embrassé la moustache d'Émile qui s'était levé aussi, j'ai empoigné mon baluchon. En route. Drancy d'abord, et me voilà dans ce wagon.

Pendant le voyage, je ne regrettais rien. Je ne regrettais pas d'avoir cédé à la lâcheté d'Alice. J'étais heureuse à l'idée de revoir maman. Les autres, avec leurs jérémiades et leurs appréhensions, m'agaçaient.

À l'arrivée – personne ne savait que c'était à Auschwitz que nous arrivions ; si nous l'avions su, cela n'aurait pas accru nos frayeurs, ce nom ne disait rien à personne –, à l'arrivée, j'étais aux aguets, observant, essayant de saisir les ordres qui venaient en hurlements de tous côtés, me tenant bien droite avec mon petit baluchon, mon foulard coquettement ajusté sur ma tête, et ne perdant rien de ce qui se passait. Je comprenais un peu l'allemand grâce au yiddish que j'avais appris à la maison. Quand un officier – il avait des épaulettes et une casquette plate – a crié aux femmes qui avaient des enfants de se mettre en rang devant lui, quand il a crié : « Tous les enfants, ici », je n'ai pas bougé. Je suis restée au bout de la rangée où j'étais. Je n'étais pas une enfant. Qu'on mette à part les femmes et les enfants ne m'inspirait pas confiance. Ne me demande pas pourquoi. Je ne savais rien, vraiment. Qui savait, à l'époque ? J'étais grande, assez forte, je faisais dix-sept ou dix-huit ans et je me tenais comme une grande personne, non comme une fillette de quatorze ans. Je me suis donc trouvée dans la bonne colonne et je suis entrée au camp.

Je n'avais noué aucune connaissance pendant le voyage. Les autres

femmes s'occupaient d'elles ou se méfiaient. Une fois dans le camp, j'étais tout à fait isolée. Ne crois pas que je me sois sentie perdue. Je cherchais maman partout. Comment je me suis débrouillée, j'aurais du mal à te l'expliquer. Je me suis fait des amies, tout le monde m'a aidée. Comme tu t'en doutes, je n'ai pas retrouvé maman. À l'entrée, il m'avait fallu abandonner le colis d'Alice que j'avais gardé pour maman. Il était intact et j'ai refoulé mes larmes en le laissant à l'Allemande qui me l'arrachait des mains. À ce moment-là, j'avais l'espoir de retrouver maman. Quel dommage, ces bonnes confitures de poires, des poires que j'avais cueillies moi-même dans le verger du maire. Il me laissait toujours prendre tout ce que je voulais. Au camp, on apprenait les choses petit à petit. Et pourtant, je n'ai pas mis longtemps à comprendre que je ne reverrais jamais maman.

Passé quelques semaines à Birkenau, j'ai été envoyée à Buna, l'usine de caoutchouc. C'était pénible, les journées étaient longues, mais plus supportable que Birkenau. On pouvait se laver, la soupe était meilleure et les appels plus courts. On n'était pas puni trop souvent, je parle de grandes punitions, parce que les taloches, on nous en distribuait toute la journée. Un jour, dans une colonne d'hommes qui montait vers l'usine, j'ai reconnu mon père. Comme il avait changé ! Vieux, maigre, en haillons. Lui qui était toujours si bien mis... Tu penses, il était tailleur. J'ai crié : « Papa ! Papa ! C'est Ida ! Ida ! » Les autres m'ont retenue pour que je ne courre pas vers lui. À mon nom, il s'est retourné et il a jeté dans ma direction un regard apeuré. La colonne a continué sa marche. Mon père ne m'a pas reconnue au milieu des autres.

Papa n'est pas revenu. Au retour, je n'avais même plus mes camarades du camp. Chacune était retournée chez elle. Il ne me restait aucun parent, tous avaient été pris. Tous étaient morts là-bas. J'ai été recueillie par une amie de ma famille qui m'a fait travailler avec elle dans la confection. J'aurais bien voulu reprendre mes études, mais la pauvre femme n'avait pas les moyens de m'entretenir. J'ai appris trop tard que j'aurais pu obtenir une bourse de la communauté israélite. Mes parents n'étaient pas très religieux et je n'ai pas pensé à aller voir un rabbin. J'en ai eu du regret. Et ma maîtresse qui voulait tant que je continue ! Maintenant, cela n'a plus d'importance, je retournerai à l'école avec Sophie.

Quand j'ai rencontré Charles, j'avais vingt ans. Il travaillait aussi dans la confection. Il n'avait pas été déporté et j'ai pensé que c'était mieux ainsi. Il était à la fois bouleversé et effrayé devant moi parce que je revenais d'Auschwitz. Nous nous sommes mariés. Les débuts ont été durs. Nous n'avions rien ni l'un ni l'autre. Il faut en faire des manteaux pour gagner de quoi se nourrir, se loger, s'installer ! Nous ne voulions pas d'enfant avant d'être établis, d'avoir une situation,

d'avoir payé nos dettes. Des amis de Charles nous avaient aidés pour un petit logement et les machines. Après quelques années, nous avons eu un appartement convenable. Ce n'est pas mal chez nous, tu ne trouves pas ? Sophie est née. Nous étions fous de joie. « Qu'elle est jolie ! Qu'elle est fine ! », enfin tu vois, bêtes comme tous les parents. Il est vrai qu'elle était mignonne, notre Sophie. Elle avait déjà ses grands yeux sombres et sa fine ligne de sourcils. Et puis, je ne sais pas ce qui m'est arrivé. Un jour, justement quand tout allait bien – Sophie était un beau bébé, Charles avait du travail –, un jour, j'ai été prise d'une angoisse insurmontable. Ma gorge s'étranglait, ma poitrine était écrasée dans un cerceau de fer, mon cœur m'étouffait. Je me suis mise à crier de terreur. C'était la nuit. Le docteur a essayé de me faire dormir sans y parvenir. On m'a transportée dans une clinique. Charles s'est occupé de Sophie. Comme nous avons l'atelier dans l'appartement, il a pu le faire sans trop de complications. Il a mis le berceau dans une pièce qui donnait sur l'atelier dont il laissait la porte entrouverte de façon à avoir la petite sous les yeux ; il préparait les biberons, changeait et langeait Sophie aux heures voulues. Il s'y prenait très bien. La concierge montait garder Sophie quand il devait s'absenter pour livrer ou pour venir me voir à la clinique. On me donnait des calmants, il fallait que je dorme. Je m'endormais, je me réveillais, je retombais dans un sommeil bizarre. J'avais l'impression d'être double. Quand j'ai repris mes esprits, j'ai eu un choc : « Pourquoi suis-je ici ? Qu'est-ce que je fais ici ? Je suis enfermée. On va me garder enfermée. » J'ai eu peur. Attendre et laisser passer l'occasion, non. Je devais fuir. Vite. En un clin d'œil ma décision était prise. J'ai enfilé ma robe de chambre et j'ai sauté par la fenêtre. C'est miracle que je ne me sois pas tuée. Même d'un premier étage, on peut se tuer. Une verrière a amorti la chute. Je m'en suis tirée avec cinq fractures, la plus grave du bassin, et près d'un an d'hôpital. Les docteurs ont cru que j'avais voulu me suicider. Je n'ai pas réussi à leur faire comprendre qu'ils se trompaient. J'avais voulu fuir. D'ailleurs, c'est difficile à expliquer. J'étais double et je ne parvenais pas à réunir mes doubles. Il y avait moi et un spectre de moi qui voulait coller à son double et n'y arrivait jamais. Je le voyais s'approcher comme une forme molle dans laquelle je me reconnaissais quand elle était près de moi et qui se défaisait en charpie quand j'y touchais. On m'a guérie.

Quand je suis rentrée chez nous, Sophie trottnait dans l'appartement. C'était déjà une petite fille et Charles l'habillait en fillette. Il était si heureux d'habiller sa fille ! Une vraie poupée. Elle devenait de plus en plus jolie, de plus en plus mignonne. J'ai repris ma place à la maison. J'étais guérie. Je me croyais guérie mais je ne l'étais sans doute pas. Il y a des moments où je suis très bien, très très bien. Je suis heureuse. Et soudain, sans savoir pourquoi, sans savoir

comment, pourquoi à tel moment plutôt qu'à tel autre, sans que j'en aie le moindre pressentiment, je sens monter cette angoisse qui m'a envahie pour la première fois après la naissance de Sophie. J'essaie de lutter. En vain. Tout me devient à charge, le moindre travail, la moindre petite chose à faire, que ce soit la vaisselle, le lit, un bouton à coudre. Je suis sans force. C'est comme si, tout à coup, un ressort se cassait. Charles prévient mon médecin et je retourne à la clinique. J'y reste quelques jours, quelquefois plus longtemps, une semaine, deux semaines. Oh ! cela ne me prend pas très souvent. À peine une fois par an, pas davantage. Je ne comprends pas. Pourtant, tu sais, je pense rarement au camp. En revenant, je craignais d'avoir des cauchemars. J'en ai eu au début, maintenant plus jamais. Je revois souvent des amies du camp. Nous ne parlons jamais de là-bas. Nous avons tellement d'autres choses à nous dire... Les enfants, les projets. Quand tu penses qu'il y en a maintenant qui vont marier leurs enfants. Le temps passe, c'est incroyable. Le temps passe, heureusement. Il me semble que j'ai tout oublié. Je n'ai de maman que des souvenirs très doux : sa voix, ses cheveux, sa peau. Maman aujourd'hui est plus jeune que moi. C'est extraordinaire, quand on s'y arrête : avoir sa maman plus jeune que soi. Mon père... Il a disparu. Alors ces angoisses qui me prennent quand je ne m'y attends pas, ce spectre qui se détache de moi et veut reprendre sa place... Je ne comprends pas.

À mon retour, je suis allée voir Alice. Je ne lui en voulais pas, pauvre femme. Elle était contente de me revoir. « Je savais bien que tu reviendrais, Ida. J'ai prié pour toi, tu sais. » Émile était mort. « Il aura tout de même vu la fin de la guerre, le pauvre. » S'il s'était enfui avec moi, s'il s'était caché... J'y suis retournée avec Charles après mon mariage, puis j'y ai passé plusieurs fois des vacances avec Sophie. J'ai montré à Sophie les endroits où je conduisais mes chèvres. Alice n'avait plus de chèvres, elle n'avait plus la force de s'en occuper – on marche beaucoup, tu sais, avec les chèvres, et elle avait de mauvaises jambes, Alice. Elle faisait des heures dans des fermes du voisinage. Sophie s'émerveillait quand je lui racontais que chacune de mes chèvres avait un nom et qu'elle venait quand je l'appelais. Je lui ai montré mon école. Ma gentille maîtresse n'était plus au pays. Elle est directrice à Saint-Loup. Son mari a été tué au maquis. Son mari était au maquis et personne au village ne s'en doutait. C'est bien pour cela qu'elle aurait facilement trouvé une cachette pour moi et même pour Émile. Maintenant nous n'irons plus en vacances chez Alice. Elle s'est pendue l'hiver dernier. Un soir, dans sa cuisine. C'est triste, l'hiver, à la campagne.

Ce qu'elle a été longue, cette première année. Elle n'en finissait pas, cette première année de notre retour. Que j'étais impatiente de la voir passer... Elle n'en finissait pas. Je voulais arriver au jour où je ne dirais plus : Il y a un an, à cette heure-ci. Il y a un an, à cette heure-ci, nous étions à l'appel. Il y a un an, à cette heure-ci, nous allions chercher les bidons de soupe à la cuisine. Il y a un an, à cette heure-ci, ce qu'il faisait froid, ce que j'avais froid. Il y a un an, à cette heure-ci, nous étions au charbon. J'avais des larmes noires et de la sueur noire qui coulaient sur mes joues et pas le plus petit bout de chiffon en guise de mouchoir. Et quand je me lavais, et quand je changeais de linge, et quand je faisais mon lit, et quand je mangeais, le moindre geste que je faisais, tout avait sa correspondance avec un geste que je faisais l'année d'avant. Je vivais comme en filigrane et je ne savais pas vraiment si j'étais le dessin du dessous, celui qu'on voit en transparence, ou le dessin du dessus. Et je me disais : quand il y aura un an de passé, je ne pourrai plus dire : l'année dernière à cette heure-ci... Le jour où j'ai enfin pu dire : il y a un an à cette heure-ci nous arrivions au Bourget, je me suis sentie presque vivre dans ma vraie vie.

Loulou est retrouvé. Oui, retrouvé. Où ? Tu ne le devineras jamais. Le retrouver à huit jours du rendez-vous, c'est extraordinaire... Non, il n'était pas en prison. Laisse-moi te raconter. J'abrège, parce que je n'en finirais pas si je te donnais les détails : les démarches, les recherches, les enquêtes, et même les petites annonces. Nous avons commencé par interroger tous les locataires de sa maison, les commerçants les plus proches, parce que, finalement, je me suis rappelé le numéro de sa maison, rue Rambuteau. Inutilement, d'ailleurs. Personne ne savait rien. Nous te raconterons tous cela point par point quand nous serons tous les sept autour de la table, la semaine prochaine, pour la choucroute. Avoir envie d'une choucroute un 3 juillet, c'est bien une envie d'affamés, une envie d'il y a vingt ans. Et se donner rendez-vous pour dans vingt ans avant d'aller chacun de son côté... Tu ne devineras jamais où nous l'avons retrouvé. Je dis nous parce que Lucien s'est donné encore plus de mal que moi. Il est tenace, Lucien. Tu ne devineras pas. Dans un asile de fous. Dans un hôpital psychiatrique, si tu préfères. Rassure-toi, il n'est pas fou. Il a toute sa tête. Un peu bizarre, peut-être... Forcément, après vingt ans chez les fous. Il n'est jamais sorti, il n'a jamais fait un tour dehors, pendant vingt ans. Bizarre, ce n'est pas exactement cela, je dirais plutôt inactuel, en dehors de l'actuel, en dehors de la vie. Il sait très bien comment il est arrivé dans son établissement de fous. C'est dans la banlieue. Il nous l'a raconté très clairement, sans trous. Il se souvient de tout. Seulement, il ne sait pas depuis combien de temps.

Quand nous sommes rentrés, le 3 juin 1945, une fois les formalités terminées, les contrôles et les papiers, chacun est parti de son côté. Loulou, personne ne l'attendait. Il est allé tout droit rue Rambuteau. Personne. Il a questionné les voisins. Son père, sa mère, sa sœur, tout le monde avait été emmené. Leur appartement était occupé par des gens qu'il ne connaissait pas, des sinistrés de Brest qui avaient été relogés là sur réquisition, à la libération. Naturellement, les meubles, les vêtements, tout avait été emporté. Pauvre gosse. Dix-huit ans, non dix-neuf au retour. Il a fait le tour du quartier pour chercher des parents, des amis. Personne. Ou bien ils avaient déménagé pour ne pas se faire prendre, ou bien ils avaient été déportés. Le pauvre Loulou s'est retrouvé tout seul, avec son pécule, son supplément de savon et son costume de démobilisé. Il a pris une chambre à l'hôtel près de chez lui pour attendre et tous les jours il allait au centre d'accueil. Il restait appuyé aux barrières du matin au soir, regardant ceux qui

revenaient, questionnant, avec l'espoir de reconnaître l'un des siens, au moins d'avoir des nouvelles. Après le 3 juillet, après nous, les arrivées se sont espacées. Il avait prévenu ses anciens voisins de la rue Rambuteau pour qu'on l'avise si quelqu'un revenait à la maison. Il a attendu, attendu. Rien. Personne. Au bout de quelque temps, il n'avait plus d'argent pour payer sa chambre. Il s'est retrouvé à la rue. Il était épuisé, il n'avait plus idée de ce qu'il devrait faire. Il a dormi sur les bancs et un matin – c'était à la République, il se le rappelle très bien – il a été réveillé par deux agents. Il a sursauté. Il a montré son tatouage, sa carte de rapatrié. Les agents ont été compréhensifs. Ils l'ont emmené au poste, mais sans le bousculer, et le commissaire, en voyant Loulou dans cet état – pas rasé, pas lavé, et avec la mine qu'il avait au retour... tu te souviens ? C'était lui le plus squelettique ; il est gras maintenant ; ça fait un choc de reconnaître un gosse de dix-neuf ans quand il a quarante ans –, le commissaire l'a fait escorter à l'hôpital. Quel hôpital ? Loulou n'en sait rien. Quand il s'est vu là, il a eu peur. Il ne s'explique pas pourquoi. Peut-être de se sentir enfermé. Il a eu peur et il s'est sauvé. Comme il était en robe de chambre, il n'a pas tardé à se faire arrêter et cette fois on l'a pris pour amnésique. Il était si fatigué qu'il ne trouvait plus ses mots. On l'a pris pour amnésique et on l'a interné. Les médecins de l'établissement psychiatrique ont été très bien. Ils l'ont soigné, c'est-à-dire qu'ils l'ont suralimenté, rassuré et avec le repos... À ce moment-là, il était tellement à bout de force qu'il n'avait plus peur d'être enfermé. Une loque, paraît-il. Les infirmières l'ont gâté. Il était devenu leur chouchou. Après cinq ou six mois, il était remis sur pied. Il n'avait plus qu'à s'en aller. Il était tout craintif, tout embarrassé. Une infirmière a bien voulu faire un tour de reconnaissance rue Rambuteau. Rien de nouveau, personne n'était venu. Loulou ne savait pas où aller. Il n'avait pas d'argent. Il a demandé à rester. Il se sentait en sécurité avec les infirmières, avec les malades. Et on l'a gardé. Le directeur nous a dit qu'au bout d'un certain temps ce malade guéri lui avait posé des problèmes – pour sa comptabilité, pour ses papiers – mais, comme Loulou ne voulait toujours pas partir, le directeur s'est arrangé. Avec les papiers, on peut faire n'importe quoi, si on veut. Et voilà. Pendant vingt ans.

Si tu avais vu ! Vrai, tu aurais dû être là ! Nous avons d'abord été reçus par le directeur. Il nous a montré son registre. Nom, prénom, âge, profession – tu sais que Loulou travaillait avec son père dans la fourrure –, aucun doute, tout y était, c'était bien notre Loulou. Alors, le petit manège classique. On fait descendre le malade dans le jardin pour que nous l'observions par la fenêtre. Nous avons eu de la peine à le reconnaître. Il a presque du ventre. Et sa jolie peau de fille... Avec cela un air si calme, si... comment te dire ? éloigné. Puis le directeur

l'a fait appeler au bureau. Si tu avais vu ! Non ! Tu aurais dû voir ça ! Il nous a tout de suite reconnus, lui. Comme si nous n'avions pas bougé, Lucien et moi. Pourtant moi, mes cheveux... Il est vrai qu'entre mon crâne rasé du retour et ma calvitie d'à présent... Comme si nous nous étions quittés la veille. Nous nous sommes mis à pleurer tous les deux, Lucien et moi, à pleurer comme deux imbéciles. Loulou, lui, était rayonnant, pas plus ému que si c'était la chose la plus banale du monde que se retrouver chez les fous vingt ans après. Nous nous sommes ressaisis. « Allons, viens ! Prends ta valise. Nous t'emmenons. » Pauvre Loulou, il n'avait toujours pas de valise, juste les nippes de l'hospice. « Viens comme tu es. » Mais il n'a pas voulu partir sans faire le tour de l'établissement, sans dire au revoir à tout le monde. Forcément, vingt ans dans un endroit, on s'attache. Il est revenu les mains pleines, les poches bourrées. Des bonbons, des biscuits, des colifichets, un tas de petites saletés. Et il aurait voulu attendre les équipes du soir. Là, nous l'avons un peu brusqué. « Allons viens. Tu reviendras les voir. » Nous l'avons emmené. Avec sa veste d'intérieur, son pantalon en nankin qui faisait des plis partout. Entre Lucien et moi, nous l'avons habillé de la tête aux pieds. Pour le moment, il loge à la maison, le temps de l'installer. On lui trouvera bien un logement. Ma femme a déjà entendu parler d'un petit deux-pièces tout à côté de chez nous. Ce ne sera pas difficile à meubler, avec Marcel. On prendra dans son magasin. Pour le travail, ce sera plus compliqué. Il n'a pas de métier, Loulou. Ce n'est pas ce qu'il a fait avec son père dans la fourrure qui lui a appris le métier. À l'asile, il dévidait de la laine, il aidait au ménage, il portait les plateaux, il s'occupait un peu du jardin. De toute façon, il faut d'abord qu'il s'habitue. Jusqu'à ce qu'il puisse sortir seul, ma femme, mon fils ou moi, nous l'accompagnerons. Tu ne peux pas t'imaginer la manière dont il réagit devant les choses. C'était curieux quand nous lui avons acheté des chaussures. Il ne comprend rien à l'argent, il ne se souvient pas des prix d'avant la guerre, les prix d'aujourd'hui ne l'étonnent pas. Ce qui l'étonne c'est que j'aie un fils de dix-huit ans, que Lucien soit marié et père de famille. Tout de même, garder un gosse de dix-neuf ans... On a beau se dire que c'est par humanité... Le garder pendant vingt ans... Il y a un peu de notre faute. Et qu'il n'ait jamais pensé à venir voir l'un d'entre nous, à écrire... C'est ce que je lui ai tout de suite demandé, tu penses bien. Il s'en est expliqué très simplement. Au début, il savait nos adresses par cœur mais il espérait retrouver les siens. Il s'entêtait à les chercher. Après, quand il a été à bout de forces, il a oublié les adresses, et une fois à l'asile, il s'est laissé aller. De temps en temps, il pensait au rendez-vous. Oui, oui, il m'a dit qu'il y avait pensé. Comme il a complètement perdu la notion du temps, cela n'aidait guère. Autrement, il se souvient de tout. Il s'en souvient peut-

être mieux que toi ou moi – pour lui le passé est bien plus proche que pour nous –, seulement il a l'impression que ce n'est pas à lui que c'est arrivé. Il a un passé qui n'est pas le sien, pour ainsi dire. Ce ne sera pas facile de le remettre dans la vie. Il faudra que nous nous en occupions tous. De toute manière, on ne pouvait pas le laisser chez les fous. Lucien le prendra dans son atelier de maroquinerie, pour commencer. Il n'est pas bête, Loulou. Et quand il sera un peu réhabitué... Rappelle-toi comme il était adroit. Il était le seul à tailler une allumette en quatre quand Valdi, le Polonais, nous passait une cigarette avec une allumette et que nous voulions garder du feu en réserve pour une autre aubaine. Quatre allumettes dans une, elles étaient aussi maigres que nous. Et il réussissait toujours à les craquer sans les casser. Après, il faudra s'occuper de ses papiers. En tout cas, il sera au rendez-vous, la semaine prochaine. Si tu veux le voir avant, monte à la maison. Il est heureux comme un gosse à l'idée de revoir tous les copains. Jacques viendra de la Charente, Simon de Marseille. Nous y serons tous, tous les sept.

« Sept. Sur combien... »

Qu'il nous ait fallu une volonté surhumaine pour tenir et revenir, cela tout le monde le comprend. Mais la volonté qu'il nous a fallu au retour pour revivre, personne n'en a idée. Tout le temps que nous étions là-bas, nous étions tendues vers le but, un seul but : rentrer. Rentrer, nous ne voyions pas au-delà. Rentrer, après tout serait facile. Qu'étaient les difficultés de la vie auprès de ce que nous avons enduré et surmonté ? Et c'est bien là que nous nous trompons. Et c'est là que nous avons été prises au dépourvu. Tous les problèmes de la vie se posaient : travailler, se loger, se faire sa place. Rentrer n'avait pas tout résolu. Il fallait s'y attaquer avec des forces diminuées, une santé altérée, une volonté entamée. Le courage qu'il nous a fallu à ce moment-là, personne ne s'en rend compte. Et puis, je crois qu'il y a, au fond de chacun, ce dépôt des idées reçues dans l'enfance, une espèce de croyance dans la justice immanente. Il y a plus ou moins au fond de chacun un livre à deux colonnes : le doit et l'avoir, qui doivent s'équilibrer. Le doit, c'est la somme des malheurs auxquels nul n'échappe, la somme pour une vie. L'avoir, la part de bonheur à laquelle chacun a droit, qui fait le contrepoids. Celui qui est rentré s'est dit qu'il avait eu toute sa part de malheur d'un coup. Et c'est là qu'il a été pris au dépourvu. Moi, quand je suis rentrée, que je me suis mariée, j'ai été heureuse. Mon bonheur m'était acquis, je l'avais bien gagné, c'était mon dû. Aussi quand mon mariage a mal tourné, j'ai eu un sentiment de révolte. C'était injuste. Si tu savais comme mon mari a été odieux, jusqu'à vouloir m'enlever les petites en disant que j'étais trop malade pour m'en occuper, que j'étais anormale, que j'étais folle. Oui, depuis le retour il nous a encore fallu apprendre, apprendre qu'on ne paie jamais d'un coup. Si le camp nous avait endurcis... C'est tout le contraire. Tout nous atteint plus durement avec notre sensibilité écorchée. Les gens diront : « Pauvre petite, quel monstre faut-il être pour agir avec tant de méchanceté envers elle, après ce qu'elle a subi. » Inspirer pitié, non, je ne voudrais pas, mais qu'Auschwitz n'entre pas dans la balance du doit et de l'avoir, il faut rudement se durcir pour l'admettre.

Son mari sortait par la porte-fenêtre qui ouvrait sur la terrasse où nous attendions et, d'un mouvement de paupières, nous disait que c'était fini, que nous pouvions entrer. Il tenait un battant de la porte vitrée et s'effaçait pour nous laisser le passage. Nous sommes entrées toutes les trois dans la chambre où Germaine reposait. Maurice lui avait fermé les yeux mais le souvenir que j'avais de ses yeux lumineux, ses yeux d'un bleu de lumière, au regard qui était celui de la bonté même, si on pouvait détacher la bonté de tout support et la contenir dans un regard pur, mon souvenir de ses yeux était si exact que je sentais leur regard et voyais leur lumière sous les paupières que le mari de Germaine, faisant douce sa main d'ouvrier, avait abaissées un instant plus tôt.

Germaine était couchée, pâle sur l'oreiller blanc, redevenue elle-même dans la mort. Ses traits que j'avais vus déformés par la douleur quelques jours seulement auparavant avaient repris leur place, leur symétrie, avec leur noblesse d'avant et leur beauté. Quelqu'un, l'infirmière ou la fille de Germaine, avait coiffé ses cheveux en tresses qui lui faisaient une couronne d'argent. C'était Germaine avant le camp, Germaine à son arrivée au fort de Romainville, avec sa coiffure nette et hiératique. À cette époque-là, ses cheveux n'étaient pas gris mais je ne voyais plus ce détail et pour moi c'était Germaine comme elle était avant, comme elle était hier.

Maurice nous laissait seules avec notre camarade. Il restait debout sur le seuil de la porte-fenêtre, tourné vers un horizon de collines, entre des jardinières où des géraniums s'embrasaient dans la lumière de ce jour d'automne. Nous regardions Germaine et nous étions apaisées par la beauté de son visage où le regard n'était pas éteint car nous avions toujours connu son visage éclairé par les yeux au bleu si lumineux que pour nous le bleu transparaissait sous les paupières. Nous la regardions et nos regards disaient entre eux : « Elle ne souffre plus. » Une semaine plus tôt nous n'avions pas pu supporter son expression de souffrance et nos regards se détournaient. Ses traits altérés nous torturaient et nous souhaitions que la souffrance cesse, qu'elle cesse vite. Que faire pour que cette souffrance cesse et que Germaine repose enfin ? Maintenant, c'est fini. « Nous aurions dû venir hier », a dit l'une de nous trois. « Nous aurions encore pu la voir...

– Oh !, la semaine dernière, elle ne nous reconnaissait plus déjà, ou si peu. Elle ne souffre plus. Comme elle est belle. »

Tout en sachant que cette beauté était mensonge et que dans quelques heures elle se désagrégerait, nous contemplions la beauté éternelle.

Les mains de Germaine reposaient sur le rabat du drap. Elles avaient encore la souplesse de la vie. J'ai pris une des mains de Germaine et je l'ai tenue dans la mienne.

« Tu te souviens quand tu me disais, à Auschwitz : "Laisse-moi tenir ta main dans la mienne pour m'endormir. Tu as les mains de ma mère." Tu te souviens, Charlotte, que tu disais cela ? Tu promettais de venir me voir, si nous rentrions. Depuis combien de temps sommes-nous rentrées... Et c'est seulement maintenant que tu viens me voir. » Germaine avait dit cela de sa voix tendre, où il n'y avait ni rancune ni reproche, seulement du regret. Et c'est moi qui regrettais. Pourquoi n'étais-je pas venue la voir plus tôt, pourquoi avoir attendu quelle soit malade pour venir la voir, pourquoi avoir attendu qu'elle soit dans une clinique au lieu d'aller la voir chez elle, quand elle s'affairait aux travaux de sa maison avec ses mains fermes qui, au toucher, ressemblaient aux mains de ma mère. C'était vrai que je lui disais cela, à Auschwitz. Je l'avais oublié et rien qu'en touchant sa main, maintenant, je retrouvais la chaleur et la douceur que Germaine me donnait rien qu'en me laissant prendre sa main dans la mienne avant de m'endormir. Je tenais la main de Germaine. C'était vrai qu'elles ressemblaient à celles de ma mère, ses mains – la forme, le toucher, la sécheresse tendre de la peau.

« Pardonne-moi, Germaine. Tu m'en as voulu ?

– Non, mon petit. Mais tu aurais dû venir. Tu aurais vu ma maison et les alentours que je te décrivais souvent, là-bas. Nous t'aurions emmenée en promenade. C'est joli, autour de chez nous. Je pense souvent à toi. J'ai pensé souvent à toi pendant toutes ces années, depuis le retour. J'ai été heureuse de savoir que tu avais retrouvé ta maman. Quel âge a-t-elle maintenant ?

– Elle est beaucoup plus vieille que toi, Germaine, mais ses mains sont encore jeunes, comme les tiennes.

– Tu auras eu ta maman plus longtemps que mes enfants la leur.

– Quel âge ont les plus jeunes, ceux qui sont nés après ton retour ?

– Dix-sept ans, la fille, quinze le garçon. C'est tôt pour ne plus avoir sa mère.

– Ne dis pas cela, Germaine, tu vas te remettre.

– Non. Tu vois, on croit toujours avoir le temps. Tu n'es jamais venue me voir et pourtant il n'y avait que quelques heures de train entre toi et moi, tu n'es jamais venue me voir parce que tu avais l'intention de venir et que tu croyais avoir le temps de remettre. Il ne faut pas. Il faut faire les choses à leur temps.

– Germaine, ne me donne pas de remords. Guéris pour que je puisse

revenir te voir et que tu me pardonnes.

– Je t’ai pardonnée, mais tu ne reviendras plus me voir. Je m’en vais.

– Si, si, je reviendrai. Je ne tarderai plus à revenir. »

J’étais revenue aujourd’hui avec deux camarades et quand nous étions arrivées à la clinique l’infirmière nous avait conduites sur la terrasse tout embrasée de géraniums rouges et nous avait dit d’attendre là. « Elle n’en a plus pour longtemps. Son mari est auprès d’elle. » Voilà comme elles disent, les infirmières : elle n’en a plus pour longtemps. J’étais venue la semaine précédente, et aujourd’hui, c’était trop tard. La semaine précédente, c’était la dernière fois que j’avais vu Germaine, la première fois que je la revoyais depuis le retour. Elle me souriait tendrement mais ses lèvres avaient peine à rejeter l’expression que leur avait imposée la souffrance pour former un sourire.

Je tenais dans la mienne la main qui se refroidissait et j’étais accablée de remords. Chère Germaine, tu m’as tant aidée, tu m’as réchauffée quand j’étais transie, tu m’as prêté ta main pour que j’emporte un goût de douceur dans mon sommeil, et je n’ai pas pris le temps de venir te voir pour parler avec toi, pour voir comment tu t’étais remise à vivre – mais, tu sais, il m’a fallu longtemps, à moi, et après... Oui, après j’aurais eu le temps – je ne suis pas revenue pour te dire ce que je te devais, te le dire puisque j’étais revenue et que, là-bas, on ne disait pas ces choses-là.

Je me suis penchée sur la main de Germaine qui reposait sur le drap blanc et je l’ai embrassée. J’aurais voulu lui rendre toute la douceur qu’elle m’avait donnée. C’est à ce moment, au moment où je posais mes lèvres sur sa main, que j’ai été saisie de terreur. Je voyais Carmen et Lulu qui étaient là, de l’autre côté du lit et je me demandais si je parviendrais à me dominer. Devant moi, ce n’était plus Germaine qui était allongée dans un lit blanc, c’était Sylviane qui était couchée sur des planches pourries. Nous étions toutes les trois au pied de ces planches, Lulu, Carmen et moi, et c’était Sylviane que nous venions voir. Pourquoi elle et non les deux autres squelettes entre lesquels elle était couchée, car rien ne distinguait Sylviane de ces deux squelettes à peau foncée, et comment avions-nous fait pour reconnaître Sylviane entre tous ces squelettes qui l’entouraient, ces squelettes qui remplissaient le block sur trois étagements, comment avions-nous su que c’était celle-là, Sylviane, celle-là et non celle d’à côté ou cette autre-là, toutes pareilles entre elles, qui étaient couchées sur les planches pourries et qui ne bougeaient pas ? C’était Sylviane que nous venions voir et non une autre, Sylviane parce qu’elle était des nôtres, parce qu’elle était l’une de nous et qu’elle nous reconnaîtrait et qu’elle en aurait peut-être du réconfort ou du courage pour mourir puisqu’il

n'y avait rien à faire, Sylviane mourait.

« C'est elle, je la vois. J'ai reconnu ses yeux », avait dit Carmen en s'arrêtant à une travée semblable aux autres travées, après avoir fouillé du regard toutes les travées où gisaient les squelettes les uns contre les autres, mille Sylviane, si serrés qu'on évoquait un grouillement de squelettes alors qu'aucun d'eux ne bougeait, parce que les squelettes, cela n'a plus la force de bouger.

« À gauche, la cinquième, à l'étage du milieu. Vous ne reconnaissez pas ses yeux ? Elle a toujours ses yeux bleus. »

Dès qu'on avait trouvé dans le fouillis des squelettes le repère de ses yeux bleus, on pouvait reconnaître Sylviane, en effet. Carmen ne se trompait pas. Ces yeux bleus brûlants, c'était Sylviane.

Nous nous sommes approchées des planches où était Sylviane et nous ne voyions plus désormais que Sylviane, ses yeux bleus brûlants, au milieu des autres qui s'étaient effacées pour nous au moment où nous avions reconnu Sylviane. Nous étions là près d'elle comme si nous avions été seules avec elle, comme ceux qui rendent visite à leur malade, à l'hôpital, et qui sont seuls près de son lit, ignorant les autres malades. Carmen appelait doucement : « Sylviane ? Sylviane ? » Un regard s'était formé dans les yeux bleus brûlants. « Elle nous a vues », a dit Lulu.

« Comment vas-tu, ma petite Sylviane ? demandait Carmen, et cette question qui était fausse sonnait juste. Demande-t-on à un mourant comment il va ? La tendresse dans la voix de Carmen était vraie. Sylviane nous avait reconnues mais elle n'avait plus la force de parler. Elle nous regardait, ses yeux bleus brûlants nous regardaient, et on ne pouvait rien lire dans le bleu brûlant de ses yeux qui faisaient des taches brillantes et claires sur le visage marron, tout marbré en violacé et en marron, le visage de Sylviane qui allait mourir.

« Ne te fatigue pas, ne parle pas encore », a dit Carmen tendrement. Nous non plus, nous n'avions rien à dire à Sylviane. Que dire à une jeune fille de vingt ans qui meurt quand on ne peut même pas lui demander si elle a envie de quelque chose puisqu'on n'aurait rien à lui apporter ? Sylviane mourait et ses yeux bleus comme des pierres précieuses s'éteindraient, deviendraient marron comme son visage. Nous étions là devant elle et nous la regardions puisqu'elle n'avait pas la force de rien nous dire et que nous n'avions rien à lui dire. Sylviane immobile nous regardait et nous ne lisions rien dans son regard, rien que la solitude et la détresse. Elle ne bougeait pas. Son regard ne bougeait pas. On aurait pu la croire déjà morte quand elle a été secouée d'une quinte de toux qui ébranlait les côtes dont nous voyions les arceaux sous la couverture où les poux couraient en tous sens. Sylviane sortait de sous la couverture sa main décharnée – ce n'était plus qu'un transparent de main – et portait à ses lèvres cette main

décharnée qui aurait pu aussi bien appartenir au squelette d'à côté. Elle comprimait sa toux de cette main si décharnée qu'on s'attendait à voir les os se disjoindre pour tomber en morceaux sur la couverture pleine de poux. La quinte s'est étranglée dans un râle qui a donné encore une ou deux secousses au dessin des côtes sous la loque de couverture. Sylviane a retiré sa main. Une bave rose moussait sur ses lèvres. Épuisée par la toux, Sylviane laissait aller sa tête sur les planches et sa tête, qui ne tenait plus au torse que par des cartilages nouveaux, semblait sur le point de se détacher – comme cela, doucement, sans craquement ni déchirure –, la tête se serait détachée et aurait roulé sur la couverture pleine de poux ou contre les côtes du squelette d'à côté où elle se serait arrêtée en butant contre les côtes saillantes du squelette. Lulu s'est penchée vers Sylviane par-dessus le squelette inconnu qui était sur le bord extérieur des planches pourries et elle a remis doucement la tête de Sylviane en place, délicatement, dans l'axe du torse, pour que cette tête tienne encore un petit peu. Lulu a fouillé dans le haut de sa robe, en a tiré un bout de chiffon et elle a essuyé la mousse rose sur les lèvres de Sylviane, sans parvenir, parce qu'elle ne voulait pas frotter fort, à effacer une vieille traînée de sang séché qui avait dégouliné à l'effilé des lèvres. Carmen a pris le chiffon des mains de Lulu, elle s'est penchée à son tour par-dessus le squelette d'à côté et elle a essuyé les paupières de Sylviane. « Je n'ai jamais vu des yeux d'un bleu pareil. Regardez comme ils sont encore beaux. Et ses cheveux... Tu te rappelles, Charlotte, ces cheveux qu'elle avait, d'un blond doré qui allait si bien avec ses yeux ? » Puis elle s'est penchée un peu plus sur le visage de Sylviane et elle l'a embrassé. « Dors, mon petit. Dors, maintenant. Il faut que nous partions. Nous ne pouvons pas rester davantage. Mais nous reviendrons. Dors. » Carmen savait bien que nous ne reviendrions pas. Elle disait cela pour le cas où Sylviane entendrait encore, et elle lui caressait tendrement le front pour accompagner le bercement des paroles. « Dors mon petit », et elle a embrassé Sylviane, cette tête rasée où les yeux brûlaient en bleu au fond des trous marrons. En se redressant et en s'écartant pour me laisser place, Carmen a dit : « Embrasse-la, toi aussi. » Simplement. « Embrasse-la », comme si c'était tout naturel d'embrasser une mourante qui a la bouche salie de bave mortelle. Je me suis penchée sur le visage de Sylviane. Ses yeux bleus brûlants me regardaient, ils devenaient de plus en plus grands, de plus en plus bleus, de plus en plus profonds à mesure que je m'inclinais vers eux et j'aurais voulu fuir, courir loin de cette travée de squelettes, de ces étages de squelettes, loin de cette odeur de mort et de pourri. Je me penchais sur le regard bleu brûlant de Sylviane et j'aurais voulu avoir le courage de tricher devant Carmen et Lulu, mais je n'ai pas eu ce courage et j'ai embrassé Sylviane en ouvrant à peine la bouche, en me

demandant si cela suffisait aux yeux de Carmen et de Lulu, et je me sentais toute contractée de répugnance. Mara, est-ce ainsi que tu as embrassé ta sœur Violaine, ou bien as-tu retrouvé un élan d'amour qui t'a fait oublier son visage rongé de lèpre pour ne plus voir que ses yeux ? – Avez-vous déjà eu honte dans votre vie ?

Il ne faut pas avoir de honte, il ne faut pas avoir de regrets, à quoi cela sert-il ? C'était Germaine qui était là, ce n'était pas Sylviane, Germaine qui était revenue avec nous, hier ou avant-hier, en tout cas ces jours-ci puisque Sylviane était déjà morte, ces jours derniers puisqu'elle n'avait pas changé, elle, Germaine, qu'elle avait toujours sa bouche indulgente, son regard bleu lumineux, la bonté et la tendresse dans ses yeux. Je gardais dans la mienne la main de Germaine. Je tenais sa main qui était douce et pleine car elle n'avait pas maigri pendant la maladie, elle était seulement devenue comme transparente sans perdre de son modelé. Je tenais la main de Germaine et je ne me décidais pas à m'en séparer, comme là-bas où je ne me séparais pas de la main de ma mère, le soir, pour m'endormir.

« Je crois que nous devrions la laisser à son mari », a dit Lulu – non, ce jour-là ce n'était pas Lulu, je confonds – et nous sommes sorties sur la terrasse. Maurice était resté debout sans bouger, debout contre le paysage de collines et l'embrasement des géraniums, sans bouger depuis qu'il nous avait cédé la place dans la chambre de Germaine. Nous lui avons serré la main. Il est retourné près de Germaine. Nous sommes restées un long moment sur la terrasse, dans le flamboiement du jour finissant. L'une de nous trois a dit : « Nous devrions lui demander si nous pourrions être utiles en quelque chose. » – « En tout cas lui dire que nous reviendrons après-demain pour l'enterrement », a ajouté l'autre. Je sais que les deux autres qui étaient avec moi ce jour-là, le jour où Germaine est morte, n'étaient ni Carmen ni Lulu. C'est uniquement parce que nous étions ensemble, Lulu, Carmen et moi, pour dire adieu à Sylviane que je les confonds avec celles qui étaient réellement avec moi quand Germaine est morte. L'une d'elles, qui n'était ni Carmen ni Lulu mais une autre, a fait signe à Maurice au travers de la porte-fenêtre pour lui dire au revoir, car nous devions reprendre le train. Maurice est revenu sur la terrasse pour nous remercier, dire qu'il n'avait besoin de rien, que son fils aîné s'occuperait de tout, que si nous ne pouvions pas revenir après-demain, il comprendrait et qu'il était content d'avoir vu les camarades de Germaine ce jour-là.

J'étais le seul qui rentrait sur A. ce jour-là. Personne ne m'attendrait à la gare. Le gros des autres était rentré avant, en deux ou trois groupes pour lesquels toute la ville s'était déplacée, avec les autorités et les camarades du parti. On leur avait fait fête. Il y avait encore des drapeaux sur le quai. Personne ne m'attendrait, j'arrivais trop tard. Mon groupe – nous étions sept, les sept survivants d'un convoi – avait été retardé à cause de Marcel qui était malade. Nous avions attendu qu'il soit en état de voyager pour rentrer. C'était convenu de longue date : nous ne nous séparerions pas avant d'être à Paris. Nous étions arrivés tous les sept la veille. J'étais le seul à rentrer sur la Charente. J'étais seul depuis Paris. Dans le train, les gens étaient pleins d'attentions pour moi. Ils m'offraient à manger, à boire, et ils me posaient des questions. J'étais si fatigué que je répondais à peine. Quelqu'un d'A. qui avait voyagé dans mon compartiment a remarqué ensuite que cela lui avait paru louche et que je n'avais pas l'air d'être à l'aise. Je l'ai appris beaucoup plus tard. Sur le moment, il me semblait que les gens étaient vexés parce que je ne répondais à leurs questions que par des acquiescements. Vous devez avoir eu faim, vous devez avoir eu froid. Peut-être se demandaient-ils si j'étais un vrai déporté. Pourtant, rien qu'à ma tête... Je voulais être tranquille, les gens auraient voulu des réponses à leurs questions. Je ne sais pas si cela a été pareil pour les autres mais moi, au début, je n'avais pas envie de parler aux gens. C'était trop difficile, après avoir parlé pendant des jours et des jours avec les camarades. Avec les gens, il fallait toujours commencer par une explication. Pour répondre à la moindre question, il fallait d'abord faire une introduction, décrire les lieux, l'heure, le temps qu'il faisait, préciser qui était celui-ci, qui celui-là. À n'en pas finir. Avec les camarades, il n'y avait pas besoin de références. Quand on disait : « Le jour où le gros a couru après Simon... » tout le monde savait de quoi il s'agissait et pourquoi Simon avait dû courir après avoir repris au gros kapo le pain qu'il nous avait volé. J'ai fait semblant de dormir. J'aurais voulu regarder le paysage, reconnaître les clochers, lire les noms des gares. Les gens ne comprenaient pas que je voulais rester tranquille dans mon coin et reconnaître les choses, les aiguillages, les transformateurs que nous avions fait sauter, les courbes des voies où nous avions provoqué des déraillements deux ans plus tôt. Les gens se parlaient. Ils étaient heureux de parler. Ils n'avaient pas encore épuisé le bonheur de parler librement et de poser des questions directes. Une femme m'a dit :

« Cela doit vous faire drôle de revenir. » Oui, cela me faisait drôle. Elle attendait que je réponde quelque chose. C'est à ce moment-là que j'ai fait semblant de dormir. Un homme a dit, quand on m'a cru endormi : « Il doit être fatigué, le pauvre. Être maigre à ce point-là... » Il y avait dans le couloir des prisonniers qui rentraient. Eux, ils parlaient et les gens étaient contents de les écouter. Je les entendais sans suivre leur conversation, assez pour deviner que leur captivité se fondrait bientôt avec leurs souvenirs de régiment et je les ai enviés.

À la sortie de la gare, j'ai reconnu un ou deux employés, en tout cas celui qui recueillait les billets. Ils étaient toujours là ? Cela faisait drôle, en effet. J'ai du mal à dire ce que je ressentais. J'avais espéré retrouver les choses et les gens tels qu'ils étaient avant mon départ et pourtant j'étais étonné parce que tout était pareil. Étonné et dépaycé. Cela fait drôle d'avoir changé tout seul.

Les voyageurs se sont dispersés devant la gare. Quelques-uns m'ont dévisagé. J'ai attendu un moment comme un qui s'oriente, ne sait encore où aller. Il fallait reprendre pied. Je savais où aller : à la maison. C'était à dix minutes. Je croyais, parce que j'avais retrouvé semblables la gare et l'avenue, retrouver un pas alerte, mon pas d'avant. L'avais-je descendue des fois, cette avenue de la gare... Au moment de me mettre en route, mes jambes sont devenues lourdes, mes chaussures avaient des semelles de fonte. J'ai été si découragé que je suis rentré – quelle peine j'ai eue ! je titubais –, je suis rentré dans la gare pour m'asseoir sur un banc. Je savais que personne ne serait au train puisque je n'avais pas annoncé mon retour. Je ne m'attendais à voir personne venir à ma rencontre et cependant j'étais déçu. Comme si tout le monde avait dû savoir que je rentrais. Ainsi, c'était ainsi, le retour ? Je suis resté longtemps sur mon banc à me dire : « Il faut te mettre en route, ne pas attendre la nuit », et je ne bougeais pas. Sans doute qu'aucun autre train ne devait arriver, la gare s'était vidée. J'étais là, tout seul dans la salle des pas perdus, tout seul sur mon banc, à me dire que je devais, qu'il fallait rentrer à la maison. J'arriverais pour le souper. Un employé est passé deux ou trois fois devant moi, m'a regardé. J'ai tourné la tête pour ne pas avoir à lui parler. J'ai senti que, de son guichet, un autre employé me regardait. Il a fermé son guichet et il a disparu. Puis un autre s'est approché de moi et m'a demandé si je comptais changer de train : « Il n'y a plus de correspondance aujourd'hui, a-t-il dit. – Non, je ne change pas de train, je suis arrivé. » Il attendait, bienveillant. J'ai ajouté : « Je rentre à la maison.

– Oui, je vois bien que vous revenez, a dit l'employé. D'où êtes-vous ? Avez-vous besoin de quelque chose ? »

Il y avait de la chaleur dans sa voix et j'ai enfin eu envie d'entendre parler, de parler. Je lui ai dit où j'habitais. « Vous êtes sûr que votre

maison existe toujours ? Il y a eu de gros bombardements dans ce quartier-là. » J'ai été décontenancé. Je n'avais pas prévu cela. Des bombardements, oui, certes, je savais qu'il y en avait eu, et heureusement, mais dans mon quartier... Non, je n'avais pas prévu cela. J'ai fait un effort pour demander s'il y avait eu des victimes. « Plus d'une vingtaine », a répondu l'employé.

Au camp, les morts allaient par centaines tous les jours. Qu'on meure en dehors du camp ne m'était pas venu à l'esprit. En liberté de quoi mourait-on ? Au camp, nous pensions aux nôtres comme à des gens à qui rien ne pouvait arriver, sauf s'ils étaient dans le maquis. On mourait aussi dehors ? Les évidences sont toujours déroutantes.

« J'ai fini mon service, a dit l'employé. Si vous voulez, je vous accompagnerai. »

Je me suis levé. Il a tendu son bras pour m'aider. « Non, non, je suis très bien. » J'ai essayé de me tenir droit. Je lui ai pas parlé pendant le trajet, à la fois parce que j'étais inquiet et parce que la respiration me manquait. Lui aussi aurait voulu poser des questions. Bien avant d'arriver à la hauteur de la maison, j'ai vu. Je me suis arrêté. J'ai dit : « C'était là.

– C'est vous le fils des Dumont ? Pardonnez-moi, je ne vous ai pas reconnu. Vos parents ont été tués dans le bombardement.

– Je le savais », ai-je dit. Dans un éclair, j'ai compris que j'aurais dû le savoir. Si mes parents avaient été là, ils seraient allés à la gare, ils auraient attendu à tous les trains. Je suis resté au milieu de la rue. Ma tête tournait, mes genoux cédaient. L'employé m'a pris par le coude. Il attendait avec respect, l'air respectueux qu'on prend aux enterrements quand on s'avance pour les condoléances. Puis il a dit : « Venez. Nous vous ferons un lit à la maison. Demain, quand vous vous serez reposé, vous irez à la mairie vous renseigner. » J'ai d'abord pensé que je ferais mieux d'aller chez un camarade plutôt que chez cet inconnu. Il disait me connaître, moi je ne me le rappelais pas du tout. Il avait connu mes parents. J'ai accepté quand il a dit que c'était tout près.

Le lendemain, je suis allé en ville. Je ne savais par qui commencer. Les camarades pouvaient avoir été arrêtés après moi, fusillés, déportés. J'envisageais les malheurs, à présent. J'essayais de supputer qui, du groupe, aurait eu le plus de chance d'échapper. Vincent ? Albert ? Louis ? Qui aurait survécu ?

Vincent était chez lui. C'est lui qui m'a ouvert. Je me suis avancé vers lui, la joie me faisait trembler. Mon menton tremblait, mes lèvres tremblaient alors que j'aurais tant voulu crier de joie. Vincent était sur sa porte, raide comme un piquet, les bras au corps. J'en ai été si interdit que je me suis demandé si j'avais une hallucination. Non, c'était bien Vincent. Enfin j'ai retrouvé ma voix : « Vincent ! C'est moi, Jacques. J'ai changé, mais c'est moi, Jacques. » Il restait planté devant

sa porte, muet, et je suis resté devant lui sans comprendre. Je ne saurais dire aujourd'hui s'il était ennuyé, gêné ou mauvais, j'étais trop secoué pour remarquer quoi que ce fût. Des suppositions me passaient par la tête, trop rapides pour que je puisse les formuler maintenant. Vincent avait été arrêté et il n'avait pas tenu. Ou bien Vincent n'était pas des nôtres et il avait passé de l'autre côté. Ou bien Vincent était devenu fou. Ou bien moi. Aucune de ces suppositions n'était vraisemblable et je restais là à regarder Vincent qui ne me regardait pas. Toujours sans me regarder, il s'est reculé en commençant à pousser la porte. J'étais malheureux, honteux, stupide. Le tremblement qui un instant auparavant tenait jusqu'à mes jambes laissait place à un engourdissement. Mon sang se figeait. Je suis parti. Je ne savais plus où j'étais, plus où j'en étais. Je n'y comprenais rien. La tête me faisait mal. Le cœur me faisait mal. J'ai marché dans les rues sans reconnaître mon chemin. Tout m'échappait. Quelque chose qui aurait dû me fournir une clé m'échappait. Quoi ? Il y avait quelque chose à tirer au clair. Quoi ? Tout était embrouillé, inextricable, bouché. Je suis resté un long moment dans un café, incapable même de formuler les questions que j'aurais dû me poser. Il fallait savoir.

Quand j'ai sonné chez Louis, il n'était pas là. C'est Aline qui m'a ouvert. Elle a eu un mouvement de recul en me voyant. D'un trait elle a dit : « Louis n'est pas là. » Elle ne bougeait pas, n'ouvrait pas grand la porte. Je ne bougeais pas non plus. Alors elle a dit : « Vous êtes revenu ? » Vous, elle me disait vous. J'avais éprouvé du soulagement quand elle m'avait ouvert. Elle n'avait pas été prise, Louis n'avait sans doute pas été pris, et ce vous... Ma tête se brouillait de plus en plus. Tout tournait. Je me suis appuyé au montant de la porte. Aline attendait, les yeux baissés. « Excusez-moi, je sortais. » Elle a tiré la porte derrière elle et elle s'est engagée dans l'avenue d'un pas rapide, le dos raide. Je ne comprenais rien. J'ai quand même compris qu'il était inutile d'aller chez les autres. Je suis parti dans la direction de la gare en longeant la voie. Si j'avais entendu un train, j'aurais eu la force d'escalader le ballast pour me coucher sur les rails. Je tendais l'oreille.

À la gare, j'ai cherché l'employé qui m'avait hébergé. Il n'était sans doute pas de service, je ne l'ai pas vu. Je me suis laissé tomber sur une chaise du buffet. Je n'avais pas faim. Je n'avais pas soif. J'avais froid. J'aurais voulu mettre de l'ordre dans ma tête, démêler les fils. Rien ne marchait plus dans ma tête. Plus j'essayais de comprendre, plus tout se brouillait. C'est ainsi qu'on devient fou. Ou amnésique. Je suis devenu fou. J'ai songé à l'hôpital comme à un refuge. Je suis fou, à l'hôpital ils me soigneront. Le garçon m'a demandé si je voulais déjeuner. J'ai commandé quelque chose et j'ai mangé tout en m'efforçant de

réfléchir. Je butais sur les questions. Pourquoi ? Au premier pourquoi tout était bloqué. Que faire ? Il n'y a rien à faire. Où aller ? Il n'y a nulle part où aller. Le buffet s'animait, le quai derrière les vitres s'animait. Je ne peux pas rester là indéfiniment. Il me semblait que les gens me regardaient avec le regard inexpressif de Vincent, avec le regard fuyant d'Aline. Où aller ? Sauf à l'hôpital, je ne voyais aucun endroit où aller.

Il m'a fallu longtemps pour me souvenir de ma tante, une sœur de ma mère qui habitait à quelques kilomètres de là. J'ai quitté le buffet sans regarder autour de moi. J'ai mis des heures à faire le chemin. À intervalles de plus en plus rapprochés, je m'asseyais sur le bord de la route. Chaque fois il me semblait que je ne pourrais pas me remettre debout.

Ma tante a éclaté en pleurs quand elle m'a reconnu. Je ne l'avais pas vue depuis des années. Quand j'ai été arrêté, il y avait des années que je n'avais plus le temps d'entretenir des relations familiales. Ma famille, c'étaient les camarades. Ma tante espérait que je rentrerais mais elle redoutait tellement de devoir m'apprendre la mort de mes parents qu'elle n'était pas allée à l'arrivée des trains. Elle aussi voulait poser des questions. « Tu es fatigué, mon pauvre chéri. » Elle avait de ces expressions qui m'agaçaient... « Tu es fatigué, cela se comprend, après tout ce que tu as enduré. Nous te remettrons sur pied. » Et elle ne s'arrêtait plus : le bombardement, l'enterrement de mes parents, leur place au cimetière et ce qu'elle avait fait pour l'inhumation. « Je t'ai attendu pour la pierre. C'est à toi que cela revient. Ton frère est au carré des fusillés. Tu voudras peut-être le mettre avec tes parents ? Qu'en penses-tu ? Enfin, tu décideras. » J'ai laissé passer des semaines avant d'aller voir d'autres déportés, de ceux qui étaient rentrés avant moi. Il y en avait quelques-uns que je connaissais, ils n'étaient ni de mon affaire ni de mon convoi, mais ils étaient du parti. Dès leur retour, ils avaient été mis en garde contre moi par Vincent. Ils ne s'étaient pas douté, là-bas, que c'était moi qui avais donné mon réseau et ils m'en voulaient rétrospectivement de mon hypocrisie. Heureusement que j'avais été séparé d'eux quand j'avais été envoyé dans un commando avec le groupe de Lucien ; ils auraient regretté d'avoir partagé leurs colis avec moi. C'est ce que j'ai compris ensuite. Quand je les ai revus, ils ne m'ont rien dit et j'ai continué à me demander pourquoi tous me faisaient un visage de bois. Et pendant tout ce temps, à l'arrière-plan, comme dans une région obscure où je n'osais pas m'aventurer, il y avait Denise. Je ne prononçais pas son nom, même mentalement. J'avais peur de la rencontrer. J'avais peur de rencontrer n'importe qui. Je pensais quelquefois à aller voir des amis de mes parents. J'y pensais pendant plusieurs jours et je remettais toujours de le faire. Quand je rencontrais quelqu'un de

connaissance par hasard, je le saluais brièvement et je pressais le pas. De longtemps je n'ai pas eu le courage d'écrire aux camarades de mon groupe, ceux avec qui j'étais rentré : Lucien, Marcel, Henri. Denise, à force d'insister, a réussi un jour à me faire écrire à Lucien. Mais je n'ai pas dit ce qui m'était arrivé. Quand je leur ai raconté toute l'histoire, au rendez-vous que nous avons pris vingt ans plus tôt en nous séparant à Paris, ils m'ont reproché de n'avoir pas eu confiance en eux. À ce moment-là, je n'avais plus confiance en personne. Si je n'avais pas eu Denise, je crois que je me serais tiré une balle dans la tête. Par bonheur, ce soir-là, au dîner du 3 juillet, ils s'occupaient surtout de Loulou. J'aurais préféré être à la place de Loulou qu'à la mienne. Même en y réfléchissant bien.

C'est Denise qui est venue vers moi la première. Elle avait été mise en garde contre moi aussi, dès son retour de Ravensbrück, mais elle ne voulait pas croire aux accusations dont on m'accablait. Elle m'a tout éclairci. « Tu comprends, après le démantèlement du réseau, les camarades qui n'avaient pas été arrêtés – Vincent, Louis, Aline – ont cherché pourquoi nous avons presque tous été pris et ce n'était pas explicable autrement pour eux : le réseau avait été donné. À force de recoupements et de déductions, ils sont arrivés à la conclusion qu'il y avait eu un traître et que le traître, c'était toi. » J'ai eu envie de voler vers eux, de leur crier que ce n'était pas moi, de leur prouver que ce n'était pas moi. Prouver. La sincérité, cela doit se voir, se sentir. « Non, a dit Denise. Ils ne te croiront pas. »

À partir de ce jour-là, j'ai cherché qui pourrait étayer mes dires, démontrer ma bonne foi. Aucun de ceux qui auraient pu témoigner n'était là. Tous fusillés ou morts en déportation. D'être le seul survivant ne plaidait pas en ma faveur. C'était même la principale preuve contre moi. Seule Denise avait gardé confiance en moi. Elle, ce n'était pas pareil. Les camarades l'ont mise en demeure de rompre avec moi. Elle a refusé et elle a été exclue. Nous nous sommes mariés. C'était triste, notre mariage. Moi, je voulais quitter la ville, m'établir ailleurs. Denise pensait que ce serait s'avouer coupable. Il fallait rester et tenir bon et tenir tête et prouver que j'étais innocent. Pendant des années, j'ai cherché. Pendant des années, Denise s'est obstinée à chercher. Nous ne pensions qu'à cela. J'ai failli lâcher plus d'une fois. Pourquoi n'étais-je pas mort là-bas ? Avoir tant lutté pour revenir, et pourquoi ?

Un jour, Denise, qui était au marché – je m'en souviendrai toujours, c'était un dimanche matin –, Denise a vu Vincent qui marchait droit sur elle. Il marchait droit sur elle mais il l'a abordée de biais. Il n'osait pas la regarder. Figure-toi qu'on venait de mettre la main sur l'un des inspecteurs qui nous avaient tous arrêtés, celui que nous avions surnommé Don Carlos parce qu'il avait de l'Espagnol. Il se terrait

depuis des années. Vincent avait été appelé comme témoin chez le juge d'instruction – c'était lui, Vincent, qui avait porté plainte contre les policiers dès la libération. Il voulait dire à Denise que je serais convoqué aussi. Denise l'écoutait. Elle se méfiait. « Alors, lui a-t-elle dit, vous ne voulez pas que Jacques témoigne ? – Si, justement. Mais je voulais te dire, – il la tutoyait, mais il n'était pas à l'aise –, je voulais justement te dire que le juge m'a lu les rapports de filature. Tout est parti de moi. La malchance. J'avais été reconnu dans un train. Tu te rappelles que c'était moi qui faisais la liaison sur toute la longueur de la ligne, de Paris à Bayonne ? J'avais été reconnu par un flic qui m'avait arrêté en 1939 quand le parti a été mis dans l'illégalité. À l'époque, je leur avais glissé des mains. Je m'étais enfui du commissariat. Imagine-toi que le flic qui m'avait arrêté en 1939 m'a reconnu en 1943. Malgré mes moustaches, mes cheveux décolorés. Nous étions un peu jeunes dans le métier. On change de tout sans changer de démarche. C'est à la démarche qu'ils vous reconnaissent. Quand il m'a vu marcher devant lui pour sortir de la gare, le flic m'a reconnu. Il s'est dit qu'un type comme moi ne devait pas s'être rangé. Et il a commencé les filatures. En remontant de l'un à l'autre, ils ont reconstitué toute la toile d'araignée. Quand ils ont tenu tous les fils – ils ont mis plus de trois semaines à les réunir et pendant ce temps-là, nous prenions tous des ruses de Sioux et nous étions bien sûrs de nous, sûrs de déjouer n'importe quelle filature –, quand ils ont tenu tous les fils, ils n'ont plus eu qu'à ramener le filet. Une fois de plus je leur ai échappé de justesse, tu t'en souviens. Et après j'ai vite changé de région. Alors, dis à Jacques qu'il sera convoqué. Et s'il veut venir me voir... »

On m'a réhabilité. J'ai beau savoir qu'à leur place j'en aurais fait autant – parce que, moi aussi, j'étais intransigeant –, je ne peux pas regarder les camarades comme avant.

J'ai eu tant de peine à ramener Jacques sur la rive
je me suis donné tant de peine pour ramener Jacques et pour qu'il
vive
que je n'ai pas eu le temps de penser à moi.
Sa maison
son père sa mère
son frère fusillé
c'était dur son retour
les camarades le regard froid les camarades le dos tourné
les camarades qui ne le connaissaient plus
c'était tout qu'il perdait
c'était toute sa vie perdue.
Je me disais il faut aujourd'hui que je sois tout pour lui
tout ce n'est pas beaucoup ce n'est rien
ce n'est rien et je ne serai jamais tout pour lui je ne compte pas
je ne compterai que si je lui rends le courage de vivre.
Je me disais il ne faut pas faire de comptes
je lui disais Jacques
il ne faut compter que sur son courage il faut faire front
Jacques me disait Denise
que peut-on contre le soupçon
Je disais Jacques
le soupçon n'est pas la trahison
Il disait Denise
la trahison aurait ses preuves la trahison donnerait ses raisons
le soupçon n'a ni preuves ni raisons
contre le soupçon tu ne peux rien
Je disais Jacques
il faut faire front
Il disait Denise
pour faire front il faut tenir haut le front et moi je ne peux pas
j'ai regardé la mort
je ne peux pas regarder le soupçon dans les yeux des camarades
Je disais Jacques
mourir ce serait lâche
Il disait Denise
plutôt mourir que ne pas regarder en face
Je disais
Jacques

Jacques il faut tenir bon
Et chaque matin il disait
Denise
humblement comme on demande une permission
Et chaque matin
je disais Non Jacques
Non Jacques tu ne dois pas il faut tenir
il faut tenir le temps qu'il faudra
J'ai eu tant de peine à lui rendre la volonté
de vivre
que penser à moi
toutes ces années-là...

Je ne sors pas parce que j'ai froid. Quand je sors, même en m'emmitouflant, même avec un gros manteau et des bottes fourrées, je prends froid. Froid aux pieds, et j'ai tout de suite la diarrhée. Je n'arriverais pas au bout de la rue. En été, quand il fait vraiment beau, je fais un tour dans le jardin. Ici, les étés... Même en été j'ai froid. Nous chauffons presque toute l'année. Rien que d'aller à la porte pour t'ouvrir, regarde, j'ai les doigts tout blancs. Comme j'envie Poupette ! Qu'elle a eu raison de partir dans un pays chaud ! Elle m'a dit qu'elle partait parce qu'elle ne pouvait plus supporter le froid, les hivers interminables. Aux Antilles, elle se porte bien, elle revit. Il y a quelque temps que je n'ai pas eu de ses nouvelles. Que devient-elle, tu le sais ? En dernier lieu, elle avait l'intention de prendre un magasin, je crois. Moi, avec la situation de Jean, avec mon fils, il faut bien que je reste. Nous irons dans le Midi quand Jean aura sa retraite. D'ailleurs, je suis heureuse dans ma maison. – Mes doigts reviennent. Je te fais un café ? Je suis toujours en train de me frotter les mains. On croirait que c'est une manie. Je ne quitte pas mes pantoufles en mouton d'un bout de l'année à l'autre, mais je ne peux quand même pas mettre des gants à la maison... Quand je suis rentrée, j'ai dû passer deux ans au Plateau-d'Assy. J'avais un voile aux poumons. La nuit, il fallait laisser la fenêtre ouverte. Ni les infirmières ni les médecins n'ont voulu admettre que cela me coupait la respiration. « Il faut vous habituer. Vous vous habituerez. » Et à chaque ronde, l'infirmière vérifiait, elle s'assurait que la fenêtre était ouverte. Dire à quelqu'un qui revient d'Auschwitz qu'il doit s'habituer au froid... Pourtant, j'avais eu de la chance en rentrant. Oui, après avoir eu mon père fusillé, après avoir vu mourir ma mère et ma tante là-bas, retrouver Jean, c'était de la chance. Il y en a tant qui n'ont pas retrouvé leur fiancé. Jean était revenu avant moi. Il revenait d'Allemagne et il ne savait rien d'Auschwitz, de sorte qu'il ne s'est pas fait trop de souci. Si tous ceux qui nous attendaient avaient pu imaginer ce que nous endurions et combien peu de survivants il y aurait, nous ne les aurions pas retrouvés, au retour. Jean, s'il avait su... Nous nous sommes mariés, nous avons commencé à nous installer. C'est à ce moment-là que j'ai dû partir au Plateau-d'Assy. À l'époque, on ne soignait pas à la maison comme aujourd'hui. Jean venait me voir très souvent, un dimanche sur deux, et toutes ses vacances il les passait près de moi. Il me sermonnait, m'encourageait, me répétait qu'après cinq ans de séparation – il avait été fait prisonnier en juin 1940, alors tu vois –

deux ans ce n'était rien. Pour moi, après Auschwitz, deux ans c'était encore plus long au contraire. Sans Jean, je ne serais jamais restée jusqu'à guérison. Les montagnes étaient couvertes de neige. Revenir de là-bas et voir de la neige... Jean s'évertuait à me convaincre que ce n'était pas pareil. Avec tous mes chandails – c'est là que je me suis mise à tricoter –, avec mes trois ou quatre chandails l'un sur l'autre, j'avais l'air d'un ourson. Il me disait : « Mon petit ourson, tu seras bientôt guérie. Tu reviendras à la maison. Tu verras comme il y fait bon. » C'est vrai. La maison est facile à chauffer. Tu te rappelles Germaine quand elle disait : « Si je rentre, j'aurai une maison bien chaude ? » Et sa question-devinette : « Si on te donnait à choisir – maintenant, tout de suite (et c'était à l'appel, quand nous avions les pieds dans la neige), si on te donnait à choisir entre un grand bol de chocolat bouillant, tout mousseux, un bain chaud avec du bon savon, du savon à la lavande, et un lit bien chaud, avec une bouillotte et un édredon gonflé comme un ballon, qu'est-ce que tu choisirais en premier ? Moi, le lit chaud. Oh ! me coucher dans un lit bien chaud. » Nous pensions toujours à du chaud. C'est encore elle, Germaine, qui disait : « Si jamais je rentre, je ne laverai pas la salade à l'eau froide, en hiver. Je prendrai de l'eau tiédie. » Eh bien, figure-toi que je le fais : je dégourdis l'eau pour laver la salade. Une maison bien chaude... C'est pour cela que je ne sors pas. Au point que, si je manque de pain, je m'en passe plutôt que de courir chez le boulanger qui est juste au coin. Cela n'arrive pour ainsi dire jamais. Il faut vraiment une circonstance imprévue, quelqu'un, un camarade de mon fils, qui reste dîner à l'improviste. Le dimanche, Jean fait le marché pour la semaine. Je n'ai même plus besoin de lui donner une liste, sauf quand il me faut quelque chose de spécial. Avec mon grand réfrigérateur, j'ai tout sous la main. Moi, le marché... Nous avons un marché couvert. Il est traversé de courants d'air. On y grelotte. Je plains les marchands. Dès que j'ai froid, je me revois là-bas. Les routes glacées, la boue glacée, le vent, la neige, les rafales de neige à l'appel. Et avec ce que nous avions sur le dos... Comment avons-nous résisté, je me le demande souvent. Rien qu'à l'évoquer, je frissonne, je me pelotonne dans mon fauteuil, je m'enroule dans mon châle. À la maison, je suis bien. Je ne m'ennuie pas et pourtant je ne vois personne de la journée. Le ménage, un peu de couture, le tricot, je suis occupée. Jean rentre vers sept heures. Son premier soin, c'est de descendre s'occuper de la chaudière. Nous dînons, nous bavardons, nous écoutons un disque, ou la radio. Nous n'avons pas la télévision. On y voit trop d'horreurs. Nous l'avions mais quand le poste est tombé en panne, Jean ne l'a pas donné à réparer. C'était pendant la guerre d'Algérie. Des uniformes, des soldats, des mitrailleuses... Nous aimons mieux lire. Nous sommes seuls tous les deux la plupart du temps. Jean-Paul n'est pas souvent là

le soir depuis qu'il a une petite fiancée – il a vingt ans maintenant, tu te rends compte ? Vingt ans... Ils se marieront quand Jean-Paul aura fait son service. Elle est mignonne, la petite. Elle vient souvent nous voir. Le dimanche. Nous ne sortons pas le dimanche. J'ai bien trop froid, en voiture. Nous avons toujours des amis, de la famille. En été, les hommes jouent aux boules dans le jardin, en hiver aux cartes, pendant que les femmes bavardent et s'occupent du dîner. C'est reposant. Je suis bien obligée d'aller en ville quelquefois, quand il me faut un vêtement, des chaussures. Rarement. Je n'use pas mes affaires. Et puis, je tricote. Je me suis même tricoté un manteau. Je te le montrerai. Tu me diras ce que tu en penses. Pour la maison, c'est Jean qui se charge de tout. Avant de partir, le matin, il jette un coup d'œil à la cuisine. S'il manque du beurre ou du café, il le rapporte le soir et il prend le pain en passant. Les grosses choses – les draps, les couvertures –, je les achète sur catalogue. La laine aussi. J'adore regarder les catalogues. J'en reçois des piles. Je suis là, bien au chaud, et je feuillette mes catalogues en rêvassant. Heureusement que je n'ai jamais été obligée d'aller travailler. Sortir par tous les temps...

Je ne sais pas pourquoi Mado s'est mis en tête que si son mari avait aussi été déporté ce serait plus facile. Regarde, moi, avec mon mari. Nous nous sommes rencontrés deux ans après le retour. Il avait vingt-neuf ans, moi vingt-six. Il revenait de Buchenwald, moi d'Auschwitz. Sans avoir les mêmes souvenirs, nous avons les mêmes références, le même code, nous parlions le même langage. Eh bien, sais-tu ce qui est arrivé ? Après vingt ans de mariage, il n'y a plus qu'un déporté dans le ménage. Le déporté, c'est lui. Il a été déporté, il est tout de suite fatigué. Il a été déporté, il ne peut pas veiller, il faut qu'il se couche tout de suite après dîner. Il a été déporté, il est fragile, il est malade, il est nerveux, il est frileux. Il a mal à la tête, ou à l'estomac, ou au dos, ou aux jambes. Il faut qu'il se soigne, il faut qu'il se surveille, il faut qu'il se ménage. Il va au dispensaire une fois par semaine, au moins. Si tu voyais la pile de médicaments... Des poudres, des ampoules, des comprimés, des fioles, il y en a partout. L'été, nous ne partons pas en vacances. Il va faire une cure dans une maison de repos. J'essaie de parler de croisière, de plage, de campagne. Il me dit : « Nous, les déportés, nous ne ferons pas de vieux os. Alors si je veux tenir encore quelque temps... » Il a été déporté, il doit suivre un régime. Ses deux yaourts tous les matins parce qu'il a eu le typhus. Moi aussi j'ai eu le typhus, mais de le voir manger ses yaourts... Au moins avec lui, on en entend parler de la déportation. Il va au bureau mais, dès qu'il rentre à la maison, ce n'est pas la peine de lui demander quoi que ce soit. Robe de chambre, télévision. La maison, c'est une vraie infirmerie. Cette odeur de maladie, tu sais, cette odeur des liniments pour les rhumatismes. Avant de se coucher, il veut que je lui frictionne le dos, ou la jambe. Remarque, c'est sans doute vrai qu'il n'a pas une santé à toute épreuve. Aucun de nous n'est rentré indemne. Mais il n'y a que lui qui ait le droit d'être malade. De toute façon, nous ne pourrions pas être malades tous les deux en même temps. Alors, tu sais, épouser un déporté...

Elle a de la chance, Gaby, de pouvoir s'écouter. Moi, je ne pourrais pas. Je n'ai jamais pu. Quand je suis rentrée, mon père n'était pas revenu de Buchenwald. Ma mère était seule, elle n'avait jamais travaillé, que pouvait-elle faire ? Les économies avaient fondu. Ce que des ouvriers économisent pendant une vie, ce n'est jamais une fortune et, comme l'argent n'avait plus du tout la même valeur, même si maman avait réussi à conserver ce qu'elle avait – c'était impossible, comment aurait-elle mangé pendant les trois ans où mon père et moi étions en déportation ? –, même si elle avait réussi à sauver ses économies, ce n'aurait plus été qu'une somme ridicule. Encore une de nos surprises, au retour... Quand j'ai touché la prime de démobilisation, je me suis crue riche, j'ai cru que je pourrais attendre pour me remettre au travail. Avec ce qui correspondait à trois mois de mon salaire avant la guerre, il y avait à peine de quoi vivre quinze jours. Pourtant, ma mère avait fait des miracles, je t'assure. Elle avait encore des provisions : du savon, du sucre, du riz, et même du café. Je ne sais pas de quoi elle a vécu en notre absence. Elle n'avait touché à rien. Elle avait tout gardé pour notre retour. Moi, j'ai tout de suite compris que mon père ne rentrerait pas. À son âge... Ma mère, elle, ne voulait pas le croire. Elle a espéré le revoir longtemps, longtemps. Et longtemps après, quand elle disait qu'elle n'espérait plus, quand ses lèvres disaient qu'elles n'espéraient plus, ses yeux gardaient de l'espoir. Je lui disais : « Réfléchis, maman. Si papa avait survécu, il aurait donné de ses nouvelles dès que les camps ont été libérés. Il aurait confié des messages à ceux qui rentraient. » Que l'espoir peut être tenace ! Que l'espoir peut être désespéré ! On racontait qu'il y avait des prisonniers et des déportés en Russie, qu'ils étaient bloqués à Odessa dans l'attente d'un bateau, ou bien hospitalisés, ou encore qu'ils erraient, par là... En Pologne, en Hongrie, en Roumanie... Tu te souviens, toutes ces légendes qui se forgeaient ? Jusqu'à ce qu'un camarade de mon père qui n'avait pas pu venir plus tôt parce qu'il était malade, et sans doute aussi parce qu'il n'en avait pas le courage, jusqu'à ce que ce camarade vienne nous voir, ma mère persistait dans son espoir. Et combien de fois n'a-t-elle pas répété sa question : « Vous l'avez vu mort ? Vous l'avez vu mort de vos propres yeux ? » Le malheureux était au supplice. Non, je n'ai pas pu me reposer au retour. J'aurais pu profiter d'une de ces maisons de repos, des hôtels qui avaient été réquisitionnés pour les prisonniers dans les villes d'eaux, c'était gratuit, mais cela n'aurait pas fait rentrer d'argent à la

maison. Et, à la maison, il n'y avait plus un sou. C'était déjà extraordinaire que ma mère ait tenu jusqu'au bout sans faire de dettes. J'étais fatiguée, fatiguée ! Le moindre geste me mettait en eau : me brosser les cheveux... Ma main retombait comme si elle avait été en plomb, la brosse m'échappait. Que j'étais fatiguée... J'étais là, couchée sur le divan de la salle à manger et j'avais l'impression que je ne me remettrais jamais debout. Pourtant, il l'a bien fallu. Pendant quelque temps, j'ai reçu une aide d'une organisation. Peu de chose. C'était très juste. Ma mère ne touchait pas encore de pension. Tant qu'elle avait espéré voir revenir mon père, elle n'avait pas déposé sa demande. Je me suis reposée six semaines et après, au travail. J'ai eu du mal, tu sais, j'ai peiné. Rien que le trajet, le matin... J'arrivais au bureau épuisée. Heureusement, les gens avec qui je travaillais étaient braves. Mes collègues m'aidaient. J'ai pris des fortifiants, du calcium, des vitamines, oui – du repos, non. Si je ne me porte pas très bien aujourd'hui, c'est certainement à cause de cela. Nous aurions dû avoir deux ans de repos. Même si j'avais été prise en charge pendant deux ans, qu'aurait fait ma mère ? Il faut avouer aussi qu'en rentrant – sauf les tuberculeux qui y étaient contraints – aucun de nous n'avait envie de se retirer à la campagne, de rester sans bouger. Tous, nous avions hâte de vivre, de rentrer dans la vie. Il y a ceux qui se sont jetés dans l'action militante, ceux qui se sont mariés et qui se sont dépêchés d'avoir des enfants – comme s'ils voulaient rattraper le temps perdu. Moi, j'ai attendu quatre ans pour me marier. Et je n'ai pas voulu d'enfant. Mon mari n'y tenait pas non plus. Il en avait déjà deux de son premier mariage, cela lui suffisait. Je t'assure que je n'en aurais pas eu la force. Il y a aussi que j'avais peur d'avoir un enfant malvenu. Non, je n'avais pas assez de santé pour en donner à un enfant.

Après mon mariage, j'ai encore travaillé pendant quelque temps. J'avais toujours travaillé, alors faire la ménagère, dépendre d'un mari, j'avais peine à l'envisager. Je ne me suis arrêtée que lorsque vraiment ce n'était plus possible. D'ailleurs, mon mari préférait avoir sa femme à la maison. Je reste à la maison, mais ce n'est pas pour cela que je m'écoute. Oh non. J'ai à faire. La maison est lourde et nous recevons beaucoup. Avec sa situation, mon mari est obligé de recevoir. Nous avons du monde à dîner deux ou trois fois par semaine. Nous sortons très souvent aussi. Mon mari est obligé de sortir et il veut que je l'accompagne. Il y a pourtant des jours où je serais mieux dans mon lit. Mon mari, c'est un énergique. Sports d'hiver, tennis... Il ne peut pas comprendre qu'on soit fatigué. Il ne faut pas se laisser aller : c'est sa règle de conduite. À la manière dont je te le décris, tu le prendras pour un bourreau. Non, non, ce n'est pas un bourreau. La déportation a été une épreuve terrible, il le sait, mais il tient que la nature humaine est douée d'une extraordinaire plasticité grâce à laquelle

l'individu s'adapte et se réadapte à tout, sans même que la volonté entre en jeu. « La preuve qu'il en est ainsi, dit-il, c'est que tu es revenue. (Je pourrais lui démontrer le contraire en comptant ceux qui ne sont pas revenus. Laissons. Je ne discute pas ce point avec lui), de sorte qu'il vous reste des mauvais souvenirs, bien sûr. Ces souvenirs terribles, il ne faut pas en être prisonnier, en être obsédé. Il ne faut pas vous laisser écraser par eux. Là, c'est affaire de décision. Ce qui est fini est fini. » Voilà. Il ne faut pas se laisser aller. Il en a presque bâti une théorie. On voit que c'est un scientifique. Malheureusement – je dis malheureusement parce que s'il avait raison je serais en meilleure santé – sa théorie est mise en déroute chaque fois que j'ai un accès de fièvre. Tous les ans, à peu près à la même époque, je suis prise d'une grosse fièvre qui dure des jours. Aucun médicament n'y fait rien. Les analyses de laboratoire, les radiographies ne révèlent rien. Mon médecin y perd son latin. Ma maladie n'a pas de nom. Je l'appelle mon anniversaire de typhus. Après chaque accès, il me faut des semaines pour remonter. J'ai cherché la cause, j'ai essayé de savoir ce qui déclenche la crise – est-ce à la suite d'un choc, d'une fatigue, d'un énervement ? Non, pas du tout. C'est inexplicable. Cela commence toujours de la même façon : violent mal de tête, maux de ventre, température qui monte d'un coup. Et si soudainement, sans aucun signe avant-coureur, sans que je me sente abattue ou simplement triste la veille... Malgré cela tu vois, je ne m'écoute pas. Dès que je suis de nouveau d'aplomb, je reprends toute mon activité. Les nerfs sont solides. Mon mari doit avoir raison. Je ne veux pas céder. Vivre en malade, non.

Nous devions nous retrouver au train. Quand je suis arrivée à la gare, trois d'entre nous étaient déjà là et prenaient leur billet. Nous nous sommes embrassées. « Combien croyez-vous que nous serons ? »

– Je ne sais pas si nous serons nombreuses. Pour celles qui habitent la province, ce sera juste. En tout cas, j'ai envoyé un message à toutes celles dont j'ai l'adresse. Marie-Louise m'a téléphoné ; elle s'y rendra directement en voiture, avec son mari. »

Nous habitions Paris toutes les quatre et nous nous voyions assez souvent. Nous n'échangions donc que des propos sans importance. Nous avons attendu un moment près du guichet puis, tout en jetant un coup d'œil derrière nous, nous nous sommes dirigées vers le quai où était fixé le rendez-vous. Personne encore. Nous sommes restées près du wagon dont l'écriteau indiquait la ville où nous devions nous rendre. Nous continuions à échanger des propos sans importance – « Tu vas bien ? Comment va ton mari ? Et ton fils ? » – tout en guettant.

« Qui est-ce, là-bas, en gris ? On dirait qu'elle cherche.

– Qui ?

– La grande femme en gris. C'est peut-être une des nôtres, mais je ne la reconnais pas.

– Moi non plus. »

La femme en gris se rapprochait, passait près de nous, continuait. « Non, ce n'est pas une des nôtres. Je ne reconnais pas sa démarche. »

La femme nous avait dépassées. Elle se retournait, hésitait, puis souriait et revenait vers nous.

« On dirait Jeanne. Il me semble la reconnaître.

– Jeanne ? Comme elle aurait changé... »

Elle était près de nous. « Vous ne me reconnaissez pas ? Jeanne. » Elle n'avait plus du tout changé. Dès qu'on l'avait reconnue, c'était elle. Dès que nous l'avions reconnue, nous avions tout de suite, sans hésitation vraiment, retiré les rides et le fané de sa peau, une fatigue autour des yeux, une amertume au pli de la bouche et aussitôt elle était celle qu'elle avait été. Retouchée, lavée par notre mémoire, elle était redevenue la Jeanne que nous avions connue. Je pensais : Que c'est étrange... Ai-je aussi plusieurs visages, moi ? Il semble que chacune de nous ait un visage – las, usé, figé – et par-dessous ce visage abîmé, un autre visage – éclairé, mobile, celui qui est dans notre mémoire – et, plaqué sur les deux autres, un masque passe-partout, celui qu'elle met pour sortir, pour aller dans la vie, pour

aborder les gens, pour prendre part à ce qui se passe autour d'elle, un masque de politesse comme celui que s'ajustent les vendeuses en même temps qu'elles enfilent leur tenue de vendeuses. Sans doute n'y a-t-il que nous qui voyions la vérité de nos camarades, sans doute n'y a-t-il que nous qui voyions leur visage nu par en dessous.

Jeanne nous reconnaissait et nous embrassait. « Comment as-tu été prévenue ? Je ne t'ai pas envoyé de message, je n'ai jamais eu ton adresse.

– J'ai rencontré Mimi hier par hasard. C'était drôle. Justement hier et dans un endroit où je ne vais jamais. Je conduisais ma fille chez un nouveau dentiste. Le nôtre...

– Tu as une fille ? Quel âge a-t-elle ?

– Dix-neuf ans bientôt.

– À dix-neuf ans, elle ne va pas toute seule chez le dentiste ?

– Je l'accompagnais parce que c'est un ami...

– Dix-neuf ans... Tu t'es mariée tout de suite en rentrant, alors ?

– Presque...

– Tu n'as qu'un enfant ?

– J'ai aussi un fils.

– Comment se fait-il qu'on ne t'ait pas vue depuis toutes ces années ?

– Je ne sais pas. Les jours passent. Les années vont. On n'a pas le temps. Le mari, les enfants, la maison, le travail.

– Tu travailles ? Qu'est-ce que tu fais ?

– Chimiste, comme avant.

– Donc, Mimi avait reçu mon mot. A-t-elle dit qu'elle viendrait ?

– Je n'aurais pas reconnu Mimi. Pourtant, elle n'a pas changé. C'est difficile à dire : c'est elle et ce n'est pas elle. Elle paraît si lasse. C'est elle qui m'a reconnue. Non, elle ne viendra pas. Elle est allée voir Germaine il y a deux jours, elle l'a vue à ses derniers moments. Alors l'enterrement...

– Toi non plus tu n'as pas changé. »

Pour Jeanne aussi, c'était vrai et c'était faux. En la regardant attentivement, tout avait changé : l'expression, avec ce pli d'amertume aux lèvres, les cheveux, la silhouette. Évidemment, elle était moins maigre que là-bas. Elle était desséchée plutôt que maigre, maintenant. Et pourtant, elle n'avait pas changé : son regard, sa voix, les gestes de ses mains précises et habiles.

« Tout le monde a sa maison, son travail...

– Alors je ne sais pas. Les jours passent, les années passent...

– Tu sens les années passer, toi ? Moi pas. Je sais que je vieillis, et encore non, ce n'est pas exact. J'ai vieilli d'un coup en revenant et depuis je suis vieille et je ne vieillis plus. Je ne bouge plus.

– Encore heureux que tu te déranges pour les enterrements, disait

une autre qui nous rejoignait dans le compartiment où nous avions pris place et qui embrassait Jeanne. C'est à souhaiter qu'il y en ait plus souvent.

– Toi, tu n'as pas changé, disait Jeanne. Toujours terrible.

– Non, mais s'il faut être mort pour que tu penses qu'on a besoin de toi. »

Jeanne souriait. Son sourire nous la rendait tout à fait malgré deux dents arrangées.

« Ne sois pas aussi méchante.

– Tu as bien raison de te déranger pour les morts, c'est l'occasion de revoir les vivants. Il en faudrait donc plus souvent.

– Assez ! tais-toi ! a dit une qui ne s'était pas encore mêlée à la conversation. La rosserie, c'est drôle, mais il ne faut pas appuyer.

– Eh bien, quoi, les enterrements ? Il n'y a pas que les camarades qui soient mortelles.

– Parce que tu vas à d'autres enterrements, toi ?

– Ça m'arrive. Ça ne me fait rien, d'ailleurs. J'y vais sans qu'il m'en coûte. Depuis Auschwitz, je ne pleure plus aux enterrements... C'est une chance d'avoir un enterrement. Quand je pense à Viva, à Mounette, à Claudine...

– Moi, je pense souvent à Mariette.

– Est-ce que toute la litanie va y passer ?

– Qui viendra encore ?

– Et Gaby ? On l'a prévenue ?

– Oui, bien sûr. Mais il ne faut pas compter sur elle. Tu sais bien qu'elle ne sort pas de chez elle.

– Tiens ! en voilà une ! Ici, par ici ! » criait celle qui était postée à la fenêtre. Elle faisait signe à la nouvelle arrivante qui courait, agitant les mains vers nous, sautait dans le train et apparaissait sur le seuil du compartiment où on l'accueillait en riant.

« Toujours la même. Toujours peur d'être en retard. Pourquoi as-tu peur de rater les trains ? Il y en a un que tu aurais dû manquer et celui-là tu ne l'as pas raté.

– Eh bien, cela m'a donné le plaisir de faire ta connaissance. Comment vas-tu ? » Elle tendait sa joue.

« Elle n'a pas changé. Toujours tête en l'air. Vous vous rappelez le jour où elle a perdu ses chaussures ?

– Je n'avais pas perdu mes chaussures. On me les avait volées.

– C'est pareil. Tiens, assieds-toi. Ne reste pas plantée. Ici on peut s'asseoir. N'empêche que si Carmen n'en avait pas volé tout de suite une autre paire chez les Gitanes...

– Vous avez volé des chaussures ? disait Jeanne avec reproche.

– Parce que, toi, tu n'as jamais volé ?

– Aux SS, quand c'était possible, oui – aux prisonnières, non.

– Toi, avec ta vertu, on se demande comment tu as fait pour revenir. Heureusement que nous étions là. Et qu'est-ce que tu voulais faire ? Aller à l'appel pieds nus, par moins vingt ? Nous voulions la ramener, nous, cette bécasse.

– Oui, pour me faire enrager.

– Les Gitanes nous volaient tout. Des godasses, elles en avaient plus d'une paire en trop. On voit que tu n'es pas passée par Birkenau, Jeanne.

– Si tu n'étais pas aussi étourdie, tu aurais veillé sur tes godasses. Moi, tout le temps que nous étions au block 26, je les ai mises sous ma tête, le soir, en guise d'oreiller.

– Écoute, tu le sais que je perds tout. Tu ne vas pas me reprocher de m'être fait voler mes godasses chaque fois que nous nous revoyons ?

– Toi aussi tu as de la chance que nous t'ayons ramenée. À force de tout perdre, tu te serais perdue aussi.

– Chacune de celles qui sont revenues a eu de la chance, disait Jeanne. La chance d'avoir les autres.

– Décidément, tu y tiens : la vertu et la morale, la justice et chacun son dû. »

Le train se mettait en marche. « Il ne viendra plus personne. » Nous avons plié nos manteaux, les avons mis dans le filet et nous nous sommes installées. Jeanne s'est assise près de moi.

« Que je suis contente de te revoir. Tu n'as pas changé, tu sais. Pas du tout. Qu'es-tu devenue ? Qu'as-tu fait ? Tu t'es remariée ?

– Non.

– Pourquoi ne t'es-tu pas remariée ? Ce n'est pas bien de vivre seule.

– Je ne peux pas penser à vivre avec quelqu'un d'autre.

– Depuis tout ce temps ?

– Depuis tout ce temps.

– Tu n'y as vraiment pas pensé ?

– Je n'en ai pas eu l'intention, ou l'occasion. Je ne sais pas. Enfin, je n'y ai jamais songé. Au début, c'était trop près, après c'était trop tard. »

En répondant à la question de Jeanne, je mesurais tout ce qui me faisait proche d'elle et des autres camarades. Seule l'une d'elles pouvait se permettre une question aussi directe, seule obtenir que j'y réponde tout droit, sans trouver indiscrete la question. Jeanne continuait : « Tu ne t'ennuies pas, seule ?

– J'ai beaucoup d'amis, beaucoup de travail.

– Tu es heureuse ? » Elle me regardait. « Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je sais. Tu es contente de ce que tu fais ? »

Jeanne était aussi naturelle avec moi que si nous nous étions vues tout récemment. C'est sans doute ce qu'elles veulent dire, mes camarades, quand elles disent qu'elles se trouvent bien entre elles.

Entre nous, il n'y a pas d'effort à faire, il n'y a pas de contrainte, pas même celle de la politesse usuelle. Entre nous, nous sommes nous. Je ne savais pas ce qu'avait fait Jeanne depuis plus de vingt ans, comment elle avait vécu, mais cela n'avait pas d'importance. C'était vraiment comme si nous ne nous étions jamais perdues de vue. Pourtant, Jeanne ne faisait pas partie de notre convoi. Nous l'avions connue à Raisko – nous, celles des survivantes qui avaient eu la chance d'aller à Raisko, dans le commando du laboratoire. Je la retrouvais aujourd'hui telle qu'elle était alors, droite et sérieuse dans sa blouse blanche, attentive, allant et venant, manipulant les instruments avec délicatesse, sérieuse et fermée devant Herr Doktor, dévouée, généreuse avec les camarades, et hardie jusqu'à l'imprudence quand il s'agissait d'améliorer l'ordinaire.

« Jeanne, tu te souviens des tomates ? » La question venait du bout de la banquette. « Les tomates que nous avons volées dans la serre ? Quelle histoire ! Tu as bien failli être prise, cette fois-là.

– Des tomates ? Il y avait des tomates à Raisko ? C'est la première fois que j'en entends parler.

– Oui, dans la serre. Tu vois la serre ?

– Oui, mais je ne me souviens pas des tomates.

– Mais si. Rappelle-toi. Jeanne avait vu des tomates qui mûrissaient dans des caissettes. Elles étaient à moitié enfouies dans du terreau.

– Elles en avaient même pris un drôle de goût.

– Non, je ne me souviens pas des tomates. Je ne devais pas être de cette expédition-là.

– Si, tu y étais. Tout le monde y était. Tu en avais même pris plus que les autres et tu en as perdu en route. J'étais derrière toi et je les ramassais.

– Tu es sûre que Charlotte était encore là le jour des tomates ? Ce n'est pas après son départ pour Ravensbrück ?

– Oui, j'en suis sûre. Elles – les huit – elles ont quitté Raisko pour Ravensbrück au début de janvier. C'était après *Le Malade imaginaire*, et *Le Malade imaginaire* c'était vers Noël. Les tomates, c'était l'été.

– Des tomates... Et nous les avons mangées ? » J'étais perplexe. Non je ne retrouvais pas le goût des tomates.

« Tu penses, que nous les avons mangées !

– Je ne me rappelle pas du tout avoir mangé des tomates à aucun moment quand j'étais là-bas.

– Elles avaient pourtant goût de tomates, je t'assure. N'est-ce pas Jeanne ? C'est drôle que tu ne t'en souviennes pas. C'est le jour où Germaine a été prise avec le concombre.

– À t'entendre, on faisait bombance. Concombres, tomates...

– Germaine avait pris un gros concombre qu'elle avait mis sous sa robe. Elle a été attrapée par la grande kapo du jardinage. Et le

lendemain on la renvoyait à Birkenau en punition.

– Tu ne te rappelles pas comme nous avons eu peur pour Germaine ?

– Oui, je me rappelle. C'est sans doute ce qui a supplanté le souvenir des tomates.

– Germaine a passé la nuit au cachot. Nous avons eu une peur épouvantable.

– Vous ne pourriez pas raconter quelque chose de plus amusant ? C'est curieux quand même que tu ne te souviennes pas des tomates...

– Je sais pourquoi elle ne s'en souvient pas. C'était l'époque où elle était complètement ahurie. Elle n'avait plus sa tête du tout. »

Il y en a donc eu beaucoup, des époques où je n'avais plus ma tête ? Comment se fait-il que j'aie l'impression de l'avoir si claire et si bien agencée, maintenant ? De quoi faut-il se souvenir et que faut-il oublier, pour garder sa tête ? Oublier les tomates, c'est bête. Ce n'est pas un souvenir lourd, le souvenir des tomates. Pourquoi ne pas oublier plutôt l'odeur de la fumée, la couleur de la fumée, les flammes rouges et fuligineuses qui jaillissaient des cheminées, que le vent tordait et dont il nous envoyait l'odeur ? Pourquoi ne pas oublier plutôt toutes les morts du matin et toutes les morts du soir, pourquoi ne pas oublier plutôt les cadavres aux yeux rongés, aux mains tordues comme des pattes d'oiseaux gelés ? Pourquoi ne pas oublier plutôt la soif, la faim, le froid, la fatigue, puisque cela ne sert à rien que je m'en souviennne, je ne peux en donner l'idée à personne ? Pourquoi ne pas oublier plutôt comme le temps durait, durait, puisque tout le monde aujourd'hui se dit vingt-sept mois ce n'est pas si long dans une vie et puisque je ne peux pas leur faire comprendre la différence entre le temps de là-bas et le temps d'ici, entre le temps de là-bas qui était vide, et qui était si lourd de tous ces morts, parce que les cadavres avaient beau être tout légers, quand il y en a des milliers de ces cadavres squelettiques, cela fait lourd et cela vous écrase sous le poids, entre le temps de là-bas qui était vide, et le temps d'ici qui est du temps creux.

« Moi, je ne me souviens de rien. (Qui était celle qui disait cela ?) Je ne me souviens vraiment de rien. Quand on me demande quelque chose de là-bas, je sens une espèce de vide béant devant moi et, au lieu d'avoir le vertige et de m'en écarter, je m'y précipite, je plonge dans ce vide béant qui est devant moi pour me sauver. Il n'y a qu'avec vous que je me souviennne, ou plutôt non, je reconnais vos souvenirs. Vous en parlez souvent, en général ? Je veux dire quand nous ne sommes pas ensemble ?

– Moi, jamais.

– Moi, si. Je pense que les gens doivent savoir. Il faut qu'ils sachent. Pourquoi aurions-nous fait tant d'efforts pour revenir si cela ne sert à

rien, si nous sommes muettes, si nous ne disons pas ce que c'était ?

– Et à quoi cela sert-il de le dire ? »

Jeanne me demandait encore : « Et comment te portes-tu ? Tu es bien ? Tu es en bonne santé ?

– Oui. Quelques ennuis du côté du tube digestif, comme tous les autres.

– Tu sembles très bien. Je suis contente de te retrouver aussi bien. »

Elle me regardait avec les yeux qu'ont toujours ceux de là-bas, les yeux qui voient.

« Et toi ? » J'osais à peine poser cette question. Bien que j'aie retrouvé son visage ancien sous ses rides et sa peau fanée, il y avait dans la couleur de sa peau, de ses gencives, quelque chose de maladif, quelque chose de morbide.

« Non. Je ne vais pas bien. Je ne dors pas. Depuis le retour, je ne dors pour ainsi dire pas. Plus aucun somnifère ne me donne le sommeil. Je les ai tous essayés. Je m'endors sur le matin, quelques heures, et encore, pas tous les jours. Et le matin, quand je me lève, j'ai toujours mal à la tête, d'affreux maux de tête. J'ai hâte que mes enfants soient élevés, qu'ils aient fini leurs études. Je voudrais tenir assez longtemps pour eux. J'arrive à vivre, mais est-ce vivre ? Je suis obligée de me coucher très tôt, souvent même avant le dîner, tant je suis fatiguée et, une fois au lit, je ne peux pas dormir. C'est aussi pour cela que vous ne m'avez pas vue, toutes ces années. J'attends d'être plus en train, plus en vie, et je remets. Je sais d'où cela vient. Quand je suis rentrée, j'avais des cauchemars. Je redoutais tellement ces cauchemars que j'inventais toutes sortes de prétextes pour retarder le moment de m'endormir. À la fin, j'ai perdu le sommeil. Tu n'as pas de cauchemars, toi ?

– Rarement. Je n'en ai qu'un, toujours le même. Il revient à peu près une fois par an, sans que j'aie pu remarquer si c'était à la suite d'une conversation, d'une réminiscence. C'est toujours le même thème : Je suis en prison. On me laisse sortir sur parole et le soir, je reviens comme je l'avais promis après avoir eu la tentation de m'évader toute la journée, après avoir essayé de perdre le chemin. Je n'y réussis jamais, le chemin aboutit toujours à la prison. Toujours le même thème, dans des décors différents : tantôt la Santé, tantôt Romainville, tantôt une bâtisse que je ne connais pas, tantôt le camp. Le plus affreux, c'est le camp. Tu imagines cela, sortir d'Auschwitz et y retourner de soi-même ? C'est si horrible au moment où je franchis les barbelés et où je me rends compte que l'occasion de sortir ne se représentera jamais plus, c'est si oppressant que je veux crier et je ne peux pas crier parce que la poitrine me fait mal. Enfin je crie et cela me réveille. C'est quand je vois les barbelés, les miradors, le profil des cheminées. Je ne vois jamais rien d'autre. Je crie toujours avant d'en

avoir vu davantage. C'est inexplicable. Si encore j'avais tenté une fois de m'évader et que j'aie été reprise, mais non.

– Est-ce que quelqu'un a des nouvelles de Marceline ?

– Pourquoi ? Marceline est malade ?

– On ne sait pas ce qu'elle a. La fièvre. Cela lui arrive souvent.

– Tous les ans, elle a une espèce de fièvre. C'est son anniversaire de typhus.

– Moi (c'était une qui nous faisait vis-à-vis qui parlait), moi, dans mes cauchemars, je revois toutes celles qui sont mortes. Elles supplient, elles appellent. Je les entends et je ne bouge pas. Je ne peux pas bouger. J'ai les pieds pris. C'est atroce.

– Dites donc, au bout, vous ne pourriez pas prendre part à la conversation générale ? Si Jeanne est revenue, ce n'est pas pour que tu la gardes pour toi toute seule.

– Et que disait la conversation générale ? »

Quelqu'un reprenait : « Quand j'étais là-bas, je rêvais que j'étais à la maison et, depuis que je suis rentrée, je rêve que je suis là-bas.

– Et si on passait du rêve à la réalité ? »

Le garçon du wagon-restaurant agitait sa clochette dans le couloir. Nous lui avons pris des tickets. « À quelle heure le premier service ?

– Onze heures.

– Très bien. Nous aurons tout le temps de déjeuner. Nous arrivons à une heure et le convoi est à trois heures. Il ne faudra pas rater l'autocar de correspondance, à la gare.

– Tu entends, toi : il ne faudra pas rater l'autocar.

– Mais je ne rate jamais rien quand je suis avec vous. » Tout le monde riait.

« Quelqu'un a-t-il pensé aux fleurs ?

– Oui, je les ai commandées par télégramme. Elles seront livrées directement. »

Et si on passait du rêve à la réalité ? La réalité, où est-ce ?

L'inconnu qui venait vers moi
était
après tant d'années
le premier homme que j'avais envie d'embrasser.
La ville était remplie
d'hommes que je ne voyais pas
l'inconnu qui s'avancait
était
après tant d'années
le premier homme que je regardais
Il me parlait
je ne l'écoutais pas
je regardais ses lèvres
j'avais envie de l'embrasser.
Au moment où les êtres se séparent
je n'avais vu que sa bouche
et c'est avec un aussi fragile indice
que je pars à sa recherche
dans la ville
dans la ville des matins
dans la ville bleue des soirs
toujours une autre ville
et qui m'échappe.
Je cherche et je sais
que je ne le retrouverai jamais
La ville tout entière est vide et m'appartient.

Refaire sa vie, quelle expression... S'il y a une chose qu'on ne puisse refaire, une chose qu'on ne puisse recommencer, c'est bien sa vie. On pourrait effacer et recommencer... Effacer et récrire par-dessus... Je ne vois pas comment c'est possible. Ceux qui l'ont fait, je me demande comment ils ont fait. Sur un cœur exsangue, greffer un autre cœur... Où prendre le sang pour faire battre ce cœur raccordé ? À un cœur séché, redonner chaleur et mouvement... D'où tirer la chaleur ? D'où le mouvement ?

Quand Paul... – tu te souviens, ce matin de mai, à la prison, ce matin où tu as été appelée en même temps que moi ? Quand j'ai été conduite vers lui, quand j'ai traversé la prison aux longs couloirs sonores pour lui dire adieu, j'ai su que mon cœur ne battrait plus que parce que je lui commanderai de battre, que mon cœur n'aurait de mouvement qu'autant que je lui en ordonnerai et autant que j'aurai la force de continuer la lutte où nous nous étions engagés, Paul et moi. Et lutter, maintenant... maintenant que nous savons, maintenant que le scandale a éclaté, maintenant que le mensonge s'est dévoilé. Mon cœur ne bat plus que forcé. Il ne retrouvera jamais le battement de l'amour, le battement vivant de l'amour.

Quand j'ai été appelée, ce matin-là, quelque chose en moi s'est arrêté, et rien ne peut le remettre en marche, comme la montre qui s'arrête quand celui qui la porte s'arrête de vivre.

Quand j'ai été appelée, ce matin-là, j'ai su à l'appel de mon nom que c'était pour dire adieu à Paul. Pourquoi m'appeler à cinq heures du matin ? Pourquoi appelait-on une femme, dans une prison, à cinq heures du matin, au mois de mai 1942 ?

Quand j'ai été appelée, ce matin-là, j'ai su que je devais choisir, choisir tout de suite, entre vivre et mourir. J'ai choisi de vivre parce que ce soldat se tenait là, sur le seuil de ma cellule, pendant que je m'habillais. Paul avait lutté au risque de sa vie contre ce soldat de mort et aujourd'hui Paul perdait la vie et je ne devais pas céder devant ce soldat porteur de mort. Il fallait tenir jusqu'au bout et vivre à en mourir.

Quand j'ai été appelée, ce matin-là, je ne dormais pas. En prison, on dort mal. Parce qu'on manque d'air, parce qu'on manque de mouvement, parce que le lit est de planches désunies et infestées de punaises, parce qu'on a faim, parce qu'on a froid, même au mois de mai. Tout cela n'empêcherait pas encore de dormir. On dort mal parce qu'on pense. On pense contre les murs. Je n'ai pas encore été appelée

à l'interrogatoire. Il faudra tenir, il faudra résister. J'en aurai la force. Oui, je serai forte. Paul a eu la force de tenir sous la torture. Que fait-il maintenant ? Où est-il ? Dans cette prison, ou dans une autre ?

Quand j'ai été appelée, ce matin-là, j'ai su au moins la réponse à cette question-là. Paul était dans la même prison que moi. M'aurait-on appelée pour lui dire adieu s'il avait été dans une autre prison ?

En prison, on pense contre les murs. Je pensais à Paul. Je ne pensais qu'à Paul. Combien de murs entre lui et moi ? Que lui font-ils ? Ils le torturent. Paul tiendra mais son corps sera couvert de meurtrissures, les gencives à vif, la tête martelée, les membres roués, et j'avais mal là où s'abattaient les coups sur le corps de Paul, aux jointures, aux lèvres, ses lèvres que j'effleurais si doucement, si doucement pour ne pas le réveiller parce que je voulais qu'il se repose et en même temps je ne pouvais pas résister au désir de caresser ses lèvres. Il dormait déjà parce qu'il était rentré tard, fatigué par ces longues courses qu'il faisait dans la ville avec tous les détours qu'il faisait pour déjouer les filatures avant de rencontrer les camarades de combat. Je pensais à Paul en essayant de ne me rappeler que son sourire. Son sourire se tordait dans la grimace de la torture. Il serrait les lèvres. Je ne reverrai plus jamais son sourire.

Je pensais contre les murs et je voulais forcer les murs pour forcer l'espoir. Une lueur d'espoir entre ces murs... Il n'y a aucune fissure dans tous ces murs. Le jugeront-ils ? S'il y a jugement, Paul sera condamné à mort. Et la pensée s'arrête parce que le cœur s'arrête. Y a-t-il une chance, une ombre de chance pour qu'il ne soit pas condamné à mort ? Il n'y a pas l'ombre d'une chance. Il a été pris, il a été torturé et s'il n'est pas mort sous la torture il sera condamné à mort. Le jugement pourrait être retardé... Si le jugement n'avait pas lieu tout de suite... Un miracle pourrait se produire, une bombe tomber sur la prison, abattre tout un pan de tous ces murs, et Paul s'enfuirait ; les partisans faire sauter la prison et Paul serait arraché aux murailles. Tu ne penses plus, tu délirés. Il n'y aura pas de miracle. Paul va mourir.

Quand j'ai été appelée, ce matin-là, j'ai su tout de suite que Paul serait fusillé, fusillé sans jugement, et qu'il le savait. Il savait que ce matin-là son cœur volerait sous les balles – depuis combien de jours, depuis combien de nuits le savait-il –, il savait que son cœur éclaterait et que mon cœur ne battrait plus que juste assez pour ne pas fléchir, juste assez pour tenir, que mon cœur n'aurait que juste ce qu'il lui faudrait de force pour cela, pas davantage.

Il a fallu tenir longtemps, plus longtemps que je ne le croyais le matin où je disais adieu à Paul. J'ai été ramenée dans ma cellule. Ma pensée ne se heurtait plus aux murs, ma pensée était morte contre les murs. Il a fallu tenir plus longtemps que je ne le croyais. Auschwitz, c'était long. J'ai tenu parce qu'il fallait tenir, et c'était dur et c'était

long. Mais alors que c'était si long et si dur, je ne voulais pas que cela finît. Tant que j'étais à Auschwitz, je n'avais pas de décision à prendre. Je préférais ne pas me représenter le moment où je rentrerais parce que je ne pouvais pas me représenter comment je vivrais sans Paul. J'avais peur de redevenir libre. Être libre, pourquoi faire ? Comment vivrai-je sans lui ? Je ne peux toujours pas me représenter comment vivre sans lui. Depuis tant d'années. Je vis en sursis et si Paul ne m'avait pas fait jurer, au moment où je lui disais adieu, de continuer à vivre, mon cœur s'arrêterait parce que je ne lui commanderais plus de continuer à battre.

Refaire sa vie... Quand Paul n'est plus qu'une ombre dans ma mémoire. Moi morte, qui se souviendra du feu dont il voulait embraser le monde pour que monte une nouvelle aurore ? J'ai perdu le goût de cette nouvelle aurore. Sans lui, à quoi bon ? Et maintenant que le mensonge a été démasqué.

Refaire sa vie, quelle expression... Je suis revenue. J'ai repris mon métier. C'est un beau métier, mon métier : infirmière. Mes malades ont besoin de moi. Je ne vis pas sans Paul, je vis avec mes malades. Rien ne me presse de les quitter, quand mon service est fini. Je leur appartiens toute. Cette part de moi qui sait donner des soins aux malades leur appartient toute. Je rentre chez nous pour dormir. Je dis : chez nous. Je n'ai jamais réussi à dire : chez moi. Après tant d'années, il m'arrive parfois de faire comme si Paul était en voyage, comme s'il allait revenir. C'est une feinte si éprouvante que je me retiens d'y recourir. Paul est mort. Je me le répète pour faire comme on doit faire quand on n'a plus l'être pour qui on vivait. Je vis en somnambule que rien ne réveillera.

Refaire sa vie, quelle expression...

Je ne sais pas
si vous pouvez faire encore
quelque chose de moi
Si vous avez le courage d'essayer...

Quand la révolution viendra
je tirerai mon cerveau
de sa boîte crânienne
et je le secouerais sur la ville
et il en neigera
une neige de poussière
de sale poussière
couleur du temps présent
qui ternira l'écarlate des drapeaux

Et si elle tarde trop
je n'aurai même plus la force d'en faire tant.

ENVOI

*Un homme qui meurt pour un autre homme
cela se cherche*

ne dis plus cela Mendiant

ne le dis plus

ils sont des milliers

qui se sont avancés pour tous les autres

pour toi aussi

Mendiant

pour que tu salues l'aurore

l'aube était livide

aux matins des mont-valérien

et maintenant

cela s'appelle l'aurore

Mendiant

c'est l'aube avec leur sang.



LES BELLES LETTRES, 1961.

LE CONVOI DU 24 JANVIER, 1965

AUSCHWITZ ET APRÈS

1. AUCUN DE NOUS NE REVIENDRA, 1970.

2. UNE CONNAISSANCE INUTILE, 1970.

3. MESURE DE NOS JOURS, 1971.

chez d'autres éditeurs

LA THÉORIE ET LA PRATIQUE, Anthropos, 1969.

LA SENTENCE, pièce en trois actes, P.-J. Oswald, 1972.

QUI RAPPORTERA CES PAROLES ? tragédie en trois actes, P.-J. Oswald, 1974 (rééd. avec UNE SCÈNE JOUÉE DANS LA MÉMOIRE, HB éditions, 2001).

MARIA LUSITANIA, pièce en trois actes, et LE COUP D'ÉTAT, pièce en cinq actes, P.-J. Oswald, 1975.

LA MÉMOIRE ET LES JOURS, Berg International, 1985.

SPECTRES, MES COMPAGNONS, Maurice Bridel, Lausanne, 1977, Berg International, 1995.

CEUX QUI AVAIENT CHOISI, pièce en deux actes, Les Provinciales, 2011.

Cette édition électronique du livre *Auschwitz et après, III. Mesure de nos jours* de Charlotte Delbo a été réalisée le 01 février 2013 par les Éditions de Minuit à partir de l'édition papier du même ouvrage dans la collection « Documents » (ISBN 9782707304032, n° d'édition 5183, n° d'imprimeur 114809, dépôt légal février 2012).

Le format ePub a été préparé par ePage.

www.epagine.fr

ISBN 978-2-7073-2682-9